

# Étude de sémantique cognitive pottiérienne dans le signe linguistique

—*Natalia J.Z. Karlsen*

*Masteroppgave i fransk språk FRA-3901 Mai 2016*





## Résumé

La problématique du signe linguistique est très ancienne, mais toujours actuelle. Cela peut être expliqué par son lien étroit avec les questions philosophiques sur les relations entre les signes et la réalité, et avec l'activité cognitive et langagière humaine.

Notre mémoire présente une synthèse objective des positionnements de Bernard Pottier sur et autour de la question du signe linguistique. Lors de notre étude, nous avons utilisé quatre méthodes qui, à notre avis, étaient les plus appropriées: la méthode synthétique, la méthode objective, la méthode systémique et la méthode synchronique.

Pour éclairer et dynamiser notre démarche, nous avons commencé par la présentation des points de vue théoriques, pratiques et concurrents des linguistes reconnus qui sont unis avec Pottier par la thématique, mais qui se distinguent par leurs approches.

Par la suite, nous avons fait des recherches sur les principaux modèles du signe et nous avons établi que la définition du sème par Pottier s'avérait être une grande contribution dans l'évolution du modèle du signe linguistique et l'élaboration du modèle différentiel.

Par ailleurs, nous avons continué notre démarche par la présentation de la linguistique cognitive de Pottier qui a été influencée par le structuralisme classique, par la psychomécanique, par la grammaire générative et par la théorie énonciative française.

La lecture des principaux écrits pottériens où il présente une analyse interdisciplinaire profonde et détaillée, nous a permis de faire nos découvertes les plus importantes: le modèle du signe issu de sa théorie énonciative, sa structure du signe linguistique, les signes linguistiques minimaux, leurs composants et les relations entre eux. Nous avons aussi observé et illustré le processus du choix et de la réalisation des signes dans le parcours communicationnel.

Il existe cependant de nombreuses questions qui restent ouvertes, parmi lesquelles le statut des concepts universaux ou noèmes qui sont aussi inclus et décrits dans la théorie de Pottier.

## Sammendrag

Problematikken rundt det språklige tegnet er veldig gammel, men fremdeles aktuell. Dette kan forklares ut fra dets nære tilknytning til filosofiske spørsmål om forholdet mellom tegn og virkelighet, og til menneskers kognitive og språklige aktivitet.

I min masteroppgave presenterer jeg en objektiv syntese av posisjoneringer om og rundt problemstillingen om det språklige tegnet hos den anerkjente franske semantiker Bernard Pottier. Under arbeidet med min syntese har jeg brukt fire metoder som, etter min mening, egnet seg best til min forskning: syntetisk metode, objektiv metode, systemisk metode og synkronisk metode.

For å klargjøre min tilnærming og gjøre den mer dynamisk, innledes den med presentasjon av teoretiske, praktiske og konkurrerende synspunkter hos flere andre anerkjente lingvister som har felles tematikk med Pottier, men har en annen tilnærminsmåte enn Pottier.

Videre beskriver jeg de hovedmodellene rundt det språklige tegnet. Gjennom min forskning på dette område har jeg erkjent hvor viktig Pottiers innføring av et *seme* i tegnets struktur har vært. Dette kan sees som et betydningsfullt bidrag i utviklingen av modeller i sammenheng med det språklige tegnet og spesielt utviklingen av den differensielle modellen.

Deretter fortsetter jeg min tilnærming med å presentere Potters lingvistikk som ble påvirket av den klassiske strukturalismen, psykomekanikken, den generative grammatikken og den franske kommunikasjonsteorien.

Ved å lese Pottiers hovedverk hvor han presenterer en dyp og detaljert tverrfaglig analyse, gjorde jeg mine viktigste funn. Jeg fant ut hvilken av modellene dreier det seg om i hans kommunikasjonsteori, strukturen til det språklige tegn utarbeidet av han, minimale språklige tegn, deres komponenter og relasjoner mellom dem i konseptet til Pottier. Jeg observerte og demonstrerte prosessen av valg og realisering av tegn i kommunikasjonsløp.

Det finnes allikevel flere spørsmål som fremdeles er åpne, blant dem vil jeg understreke statusen til de universelle konseptene eller noemene som Bernard Pottier har også inkludert og beskrevet i sin teori.

## TABLES DES MATIERES

TABLES DES MATIERES.....	6
INTRODUCTION.....	10
1 L'objet du mémoire.....	10
2 Problématique du mémoire.....	10
3 Les finalités du mémoire.....	11
4 Le choix et la définition des principes méthodologiques.....	11
4.1 La méthode synthétique.....	12
4.2 La méthode objective.....	12
4.3 La méthode systémique.....	12
4.4 La méthode synchronique.....	13
5 La structure du mémoire.....	13
5.1 Chapitre 1.....	13
5.2 Chapitre 2.....	14
5.3 Chapitre 3.....	15
5.4 Chapitre 4 et Chapitre 5.....	15
5.5 Chapitre 6.....	16
PREMIERE PARTIE:	
LE SIGNE LINGUISTIQUE: QUELQUES REPERES HISTORIQUES ET THEORIQUES.....	19
1 Chapitre. De quelques positionnements historiques sur le signe linguistique.....	20
1.1 Introduction.....	20
1.2 Saint Augustin.....	20
1.3 Ferdinand de Saussure.....	25
1.3.1 Les principes du signe linguistique par F. de Saussure.....	26
1.4 Benveniste.....	29
1.5 Hjelmslev.....	34
1.6 Gustave Guillaume.....	42
1.7 François Rastier.....	49
1.8 Conclusion.....	53
2 Chapitre. Modèles du signe.....	56
2.1 Introduction.....	56
2.2 Un modèle inférentiel (dyadique).....	57
2.2.1 Le modèle de F. de Saussure.....	57
2.3 Un modèle référentiel (triadiques).....	58
2.3.1 Le modèle de Ch. S. Peirce.....	59

2.3.2	Le modèle de K. Ogden et I.A. Richards.....	60
2.4	Un modèle différentiel.....	61
2.5	Conclusion.....	63
DEUXIEME PARTIE:		
THEORIE ET PRATIQUE DU SIGNE LINGUISTIQUE DANS LES ECRITS DE BERNARD POTTIER.....		
3	Chapitre. Les caractéristiques principales de la linguistique de Bernard Pottier .....	68
3.1	Une linguistique du sens.....	68
3.1.1	Introduction.....	68
3.1.2	La sémantique cognitive pottérienne.....	71
3.2	Une linguistique énonciative .....	75
3.2.1	Les linguistiques énonciatives et cognitives françaises .....	75
3.2.2	La théorie énonciative de Bernard Pottier .....	76
3.3	Une linguistique historiquement située .....	81
3.3.1	Les éléments d'histoire de la linguistique cognitive et de la sémantique cognitive.....	81
3.3.2	La théorie de Bernard Pottier située dans l'histoire.....	84
3.4	Conclusion.....	86
4	Chapitre. Théorie du signe linguistique dans la linguistique de Bernard Pottier. Les propriétés du signe linguistique.....	89
4.1	La structure et la typologie du signe linguistique par Bernard Pottier.....	89
4.2	Les constituants du signe .....	90
4.3	Le signe minimal.....	94
4.3.1	Le morphème .....	95
4.3.2	Le mot.....	97
4.3.3	La lexie .....	98
4.3.4	Les dimensions du signe linguistique.....	101
4.4	Le signifié.....	103
4.4.1	La substance du signifié .....	103
4.4.2	La sémantique interprétative de François Rastier vs. Pottier.....	109
4.4.3	La forme du signifié .....	114
4.4.4	Constituants de l'énoncé.....	118
4.5	Le signifiant .....	119

4.5.1	Les caractéristiques du signifiant.....	120
4.5.2	La variété des signifiants .....	121
4.6	Les relations entre le signifié et le signifiant .....	127
4.6.1	La polyvalence des signes .....	128
4.6.2	La typologie et la nomenclature.....	131
4.7	Conclusion.....	137
5	Chapitre. Pratique du signe linguistique dans la linguistique de Bernard Pottier: le signe linguistique dans l'activité de langage.....	141
5.1	Les signes dans le modèle énonciatif de Pottier.....	141
5.1.1	La perception – le niveau référentiel .....	141
5.1.2	La conceptualisation – les signes au niveau conceptuel.....	142
5.1.3	La sémiotisation – des concepts aux signes .....	144
5.1.4	Désémiotisation – interprétation des signes .....	147
5.1.5	La dénomination – le choix des signes .....	149
5.1.6	La polynomie .....	150
5.1.7	Motivation des signes.....	158
5.1.8	La polysémie .....	160
5.1.9	La discursivisation - de la langue au discours .....	165
5.2	Les signes minimaux linguistiques aux différents niveaux des parcours communicationnels.....	167
5.3	Conclusion.....	167
TROISIEME PARTIE:		
REGARDS SUR LA THEORIE DE BERNARD POTTIER.....		171
6	Chapitre. Le bref résumé, les similarités et les différences, les regards critiques, les nouveauautés et les mérites.....	172
6.1	Le signe et ses modèles .....	172
6.2	Le concept du signe linguistique et la théorie énonciative et cognitive de Pottier.....	173
6.2.1	La théorie énonciative et cognitive pottérienne.....	173
6.2.2	Le concept de signe chez Pottier.....	175
6.2.3	Les signes dans la théorie énonciative de Pottier .....	176
6.3	Les similarités et les différences entre les positionnements de Pottier et d'autres linguistes .....	178
6.4	Les regards critiques.....	181
6.4.1	Les méthodes.....	181
6.4.2	L'emploi des termes.....	182
6.4.3	Les sèmes et les noèmes .....	183



6.4.4 Les schèmes .....	185
6.5 Les nouveautés et les mérites.....	186
LISTE DES FIGURES .....	190
LISTE DES TABLEAUX .....	191
REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES .....	192

# **INTRODUCTION**

## **1 L'objet du mémoire**

Dans ses ouvrages majeurs (1962, 1974, 1987, 1992, 2000, 2012) et dans plusieurs articles, Bernard Pottier a abordé la question du signe linguistique dans une perspective de sémantique structurale, cognitive et textuelle.

L'objet de ce mémoire de recherche est le signe linguistique dans les écrits de Bernard Pottier.

## **2 Problématique du mémoire**

La discussion autour de signe existe depuis de l'Antiquité. Toute la réflexion philosophique occidentale se fonde sur le modèle du signe. Ce thème est toujours actuel, et des tentatives de trouver ou créer un modèle parfait et unique du signe sont toujours entreprises.

Pendant le développement historique du concept du signe, plusieurs modèles du signe ont été conçu et plusieurs théories établies.

Ces conceptions du signe sont bien liées aux théories de la pensée et des relations entre la pensée, le langage et la langue. Ces théories sont interdépendantes, et il est à noter aussi que les visions théologiques et les attitudes philosophiques définissent très souvent les conceptions linguistiques des auteurs. Un des buts principaux des linguistes était de trouver des unités minimales indécomposables du signe linguistique, de trouver ainsi ses primitifs.

Dans notre démarche nous étudierons le concept de signe linguistique de Bernard Pottier et sa théorie énonciative. Notre mémoire de master se propose de décrire une synthèse objective, mais aussi critique, des positionnements de Bernard Pottier sur et autour de la question du signe linguistique et sa fonction dans la théorie énonciative de Bernard Pottier. Il va sans dire que des points de vue théoriques, pratiques et

concurrents du sien seront, au besoin, convoqués pour éclairer et dynamiser notre démarche.

### **3 Les finalités du mémoire**

Nous avons défini les finalités suivantes:

- La connaissance et la compréhension du concept de signe en général et concrètement de Bernard Pottier : sa structure du signe linguistique, les signes linguistiques minimaux dans sa théorie, les composants du signe linguistique et les relations entre eux ;
- La connaissance et la compréhension des principes de la linguistique énonciative et cognitive en général et concrètement de Bernard Pottier: les principes primordiaux de sa théorie, le modèle du signe issu de sa théorie énonciative et le processus du choix et de la réalisation des signes dans l'activité de langage;
- La construction de la synthèse objective, systémique et synchronique de la théorie de Pottier relativement au signe linguistique;
- La découverte des différences et des similarités entre les positionnements autour du signe linguistique de Pottier et des linguistes présentés dans notre mémoire;
- La découverte des particularités et des innovations introduites et formulées par Bernard Pottier dans son concept de signe et sa théorie énonciative et cognitive ;
- Essayer de trouver de nouvelles questions autour du concept de signe et de la sémantique cognitive.

### **4 Le choix et la définition des principes méthodologiques**

Ce chapitre présente notre choix des méthodes pour notre étude du sujet. Nous avons choisi quatre méthodes qui, à notre avis, sont les plus appropriées.

#### **4.1 La méthode synthétique**

Notre étude est une synthèse qui consiste à passer des éléments constitutifs de la théorie de Bernard Pottier à l'ensemble qui les regroupe. Cette méthode procède par association ou combinaison des idées et des concepts. Nous commençons nos recherches par rassembler les éléments de connaissance concernant notre objet d'étude, notamment le signe linguistique. Nous présentons un ensemble structuré et cohérent, visant à donner une vue d'ensemble du sujet.

#### **4.2 La méthode objective**

Dans notre démarche, nous utiliserons aussi *la méthode objective*. Nous avons choisi cette méthode parce qu'elle consistait à décrire de façon neutre et méthodique une réalité ou un phénomène, indépendamment de nos intérêts, goûts ou préjugés. Nous considérerons l'objet d'étude, le signe linguistique et la sémantique cognitive, comme existant hors de l'esprit, de façon autonome et indépendante.

Notre tâche dans cette partie est d'objectiver le sujet de nos recherches. Nous utiliserons les données contrôlables et nous écarterons les éléments subjectifs ou invérifiables afin de suggérer une représentation de notre sujet fidèle à la réalité et une analyse rigoureuse de l'ouvrage de Pottier et des autres auteurs.

#### **4.3 La méthode systémique**

Nous considérons l'objet de notre étude comme un ensemble d'éléments complexes en relation de dépendance réciproque. C'est la raison pour laquelle nous pensons que cette méthode est la plus adaptée à notre démarche. Cette méthode nous aidera à trouver des similarités et des différences entre les différentes conceptions et théories ainsi que de découvrir des innovations. La méthode systémique implique nécessairement une simplification que nous ne devons pas perdre de vue pour ne pas tomber dans des généralisations abusives.

Pour une meilleure fiabilité de la méthode systémique, nous varierons les points de vue sur notre objet d'étude et combinerons plusieurs approches pour mettre en évidence tous les aspects de la problématique posée.

#### **4.4 La méthode synchronique**

Notre étude sera une étude synchronique, c'est-à-dire une étude limitée dans le temps.

### **5 La structure du mémoire**

#### **5.1 Chapitre 1**

*Le premier chapitre* du mémoire servira à choisir et décrire la problématique du signe linguistique. Nous commencerons ce chapitre par l'introduction de positionnements d'un des fondateurs du concept de signe, l'évêque d'Hippone, Saint Augustin. Ensuite, nous présenterons les moments primordiaux de la théorie du signe de Ferdinand de Saussure. Nous décrirons aussi les positionnements autour du signe linguistique des autres linguistes connus tels que Benveniste, Hjelmslev, Guillaume et Rastier.

Dans l'œuvre de Stéphane Dorothee *À l'origine du signe : le latin signum (2006)*, nous avons trouvé le matériel nécessaire sur les visions autour du signe de Saint Augustin.

Pour présenter le concept de signe de Ferdinand de Saussure, nous avons utilisé son écrit connu *Le Cours de linguistique générale (2005)*.

L'œuvre d'Émile Benveniste *Problèmes de linguistique générale (1974)*, nous a permis de faire la connaissance avec ses positionnements sur la pensée, le langage et le signe et de les comparer avec d'autres auteurs.

Louis Hjelmslev a joué un rôle important pour le développement du concept de signe et la sémantique cognitive généralement. Les œuvres *Le langage (1963)* et *Prolégomènes à une théorie de langage (1973)* nous ont donné une présentation des idées de ce linguiste autour de la théorie de la pensée et de ses conceptions du signe.

Bernard Pottier était un fidèle élève de Gustave Guillaume, fondateur de la psychomécanique et probablement de la théorie énonciative à la française. C'est la raison pour laquelle il est un l'auteur le plus significatif pour Pottier et peut-être le plus comparé avec lui dans notre démarche.

Nous avons utilisé *Principes de linguistique théorique (1974)* pour trouver ses positionnements et ses visions sur la théorie de la pensée et du langage aussi bien que sa compréhension de la structure et de la nature du signe.

Dans l'œuvre de Mathieu Valette *Linguistique énonciative et cognitive française*, est présentée une vue d'ensemble des théories énonciatives et cognitives françaises. Ce travail nous a permis de comprendre certaines idées de Guillaume ainsi que de Pottier et découvrir certaines similarités et différences entre le maître et son élève.

Les positionnements de François Rastier, un élève de Bernard Pottier, sont présentés ici par sa discussion autour du concept de signe linguistique de Saussure et du sémiotisme. Nous avons utilisé l'article de Rastier *De l'essence double du langage*, nommé d'après le titre d'un écrit de Saussure non publié et qui a été récemment découvert. Nous voulons montrer ici que le thème du concept du signe est très compliqué, il est toujours actuel et ne risque guère de ne plus être discuté.

## **5.2 Chapitre 2**

Le signe linguistique est l'objet le plus important de notre démarche et à notre avis, il est nécessaire de présenter ses principaux modèles. *Le deuxième chapitre* présente les modèles du signe qui sont connus et reconnus.

Nous présenterons le modèle inférentiel ou dyadique, de Ferdinand de Saussure, le modèle référentiel (nommé aussi triadique) et ses variations en exécution de Pierce, Hjelmslev et Ogden&Richards. Le troisième modèle présenté dans ce chapitre est le modèle différentiel. Ce modèle est populaire parmi les structuralistes et linguistes des langues romanes. Ce chapitre se fonde sur des œuvres de Saussure, Hjelmslev, Spielmann, Heger et Rastier.



### 5.3 Chapitre 3

Dans *le chapitre 3*, nous décrirons en trois étapes la linguistique de Bernard Pottier. Tout d'abord nous présenterons sa linguistique comme *une linguistique du sens*. Dans cette partie, nous donnerons la définition de la sémantique et des différentes sémantiques. Nous décrirons les principes de la sémantique cognitive et présenterons aussi la compréhension des sémantiques par Bernard Pottier.

Dans la seconde partie du *chapitre 3*, *Une linguistique énonciative*, nous présenterons la théorie énonciative et cognitive de Bernard Pottier.

Dans la troisième partie du *chapitre 3*, nous présenterons les éléments d'histoire de l'apparition et du développement de la sémantique cognitive. Notre but est de situer historiquement la linguistique de Bernard Pottier.

Le corpus qui a été utilisé pour écrire ce chapitre est très vaste et varié. Quant aux positionnements et à la théorie de Pottier, ici, nous avons employé essentiellement ses œuvres principaux *Théorie et analyse en linguistique* (1987), *Sémantique générale* (1992), *Représentations mentales et catégorisations linguistiques* (2000) et *Image et modèles en sémantique* (2012).

Les travaux de François Rastier *Problématiques sémantiques* (1988) et *La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistémologie* (1993) et l'article de Dirk Geeraerts *Grammaire cognitive et sémantique lexicale* (1991) nous ont donné la possibilité d'apprendre les moments principaux du développement de la sémantique et surtout de la sémantique cognitive ainsi que les principes de la sémantique cognitive.

La lecture des auteurs tels que Harris, Jackendoff, Langacker, Heger, Valette et d'autres, a été très utile pour faire une présentation plus complète des thèmes de ce chapitre.

### 5.4 Chapitre 4 et Chapitre 5

*Les chapitre 4 et chapitre 5* sont consacrés exclusivement à Bernard Pottier.

Dans le chapitre 4, nous présenterons son concept du signe linguistique, ses visions théoriques ainsi que son analyse détaillée dans la pratique. Dans la partie qui est consacrée à la substance du signifié, nous introduirons certains moments de la sémantique interprétative de François Rastier, l'élève de Bernard Pottier, pour comparer leurs théories. Cette partie se fonde sur l'œuvre de Rastier *Sémantique interprétative* (1987).

Dans *le chapitre 5*, nous voulons montrer comment le signe linguistique fonctionne dans la théorie énonciative et cognitive de Pottier. L'objectif de ces chapitres est de montrer les traits particuliers de la théorie de Bernard Pottier, ses solutions ainsi que ses inventions.

Ces chapitres sont basés sur les œuvres principales de Pottier : *Systématique des éléments de relation* (1962) *Théorie et analyse en linguistique* (1987), *Sémantique générale* (1992), *Représentations mentales et catégorisations linguistiques* (2000), *Image et modèles en sémantique* (2012) et son article *Pensée et cognition* (1993).

Les articles de Michel Dessaint *La significati natura* et de Huguette Pottier-Navarro *Quelques aspects de l'évolution de la théorie de Bernard Pottier* (1988) aussi bien que les comptes rendus critiques de Peeters, Rastier et Cervoni ont permis de comprendre la théorie de Pottier et de construire notre synthèse.

## **5.5 Chapitre 6**

*Le chapitre 6* est également divisé en plusieurs parties. Nous commencerons ce chapitre avec un bref résumé sur nos découvertes et conclusions des deux premiers chapitres.

Ensuite, nous présenterons notre bref résumé sur tout ce que nous avons recherché et trouvé sur la théorie de Bernard Pottier.

Dans la troisième partie de ce chapitre, nous présenterons *les similarités et les différences* que nous avons trouvées entre les positionnements de Pottier et des linguistes présentés dans notre mémoire de recherche.

Plus loin, nous voulons présenter *les regards critiques* sur la théorie de Pottier. Nous avons utilisé les rendus comptes critiques de deux œuvres principaux de Pottier *Théorie et analyse en linguistique (1987)* par Rastier (1988) et *Sémantique générale (1992)* par Peeters (1995) et Cervoni (1992) ainsi que les écrits d'autres auteurs.

À la fin de notre conclusion, nous présenterons *les nouveautés et les particularités* de la théorie de Bernard Pottier que nous avons découvertes lorsque notre recherche. Nous voulons souligner aussi *les mérites* de Bernard Pottier dans le développement du concept du signe et de la sémantique cognitive.



**PREMIERE PARTIE:  
LE SIGNE LINGUISTIQUE: QUELQUES REPERES  
HISTORIQUES ET THEORIQUES**

# 1 Chapitre. De quelques positionnements historiques sur le signe linguistique

## 1.1 Introduction

Toute l'histoire de la linguistique peut être présentée comme l'histoire de l'interprétation du signe. La compréhension du signe linguistique et sa signification sont sous-jacentes dans chaque théorie linguistique.

La discussion autour de signe existe depuis de l'Antiquité, et toute la réflexion philosophique occidentale se fonde sur le concept du signe.

*« Le terme français signe est un emprunt au substantif latin signum [...]. Signum est à l'origine d'une notion fondamentale dans la pensée occidentale, celle de « signe ». »<sup>1</sup>*

*« Le concept de « signe » est donc, bien sûr, essentiel à la linguistique en général et à la sémantique, en particulier. Mais il est aussi nécessaire à l'anthropologie, à la psychanalyse ou encore à la philosophie, laquelle s'est toujours interrogée sur les relations que l'on pouvait établir entre les signes et la réalité. »<sup>2</sup>*

## 1.2 Saint Augustin

Selon plusieurs sources, c'est l'évêque d'Hippone, saint Augustin, qui a posé les jalons du concept moderne du signe. Il a fondé une partie de sa réflexion théologique sur des recherches sémiotiques et c'est lui qui nous a amené à considérer le signe comme un phénomène constitué de deux éléments, ce que nous rappellent les conceptions de F. de Saussure.<sup>3</sup>

Saint Augustin définit le mot comme un signe linguistique et il fait entrer le lexème *signum* dans la définition du mot.

*« Nous appelons signes de façon générale tout ce qui signifie quelque chose, catégorie dans laquelle nous trouvons aussi les mots »<sup>4</sup>*

---

<sup>1</sup> Dorothee [2006:13]

<sup>2</sup> Dorothee [2006:13]

<sup>3</sup> Dorothee [2006:13]

<sup>4</sup> Dorothee [2006:304]



La définition du signe la plus connue est celle donnée par Augustin dans Doctr. II, I, 1 : p. 136. Il (A.Maierù (1999 :122) <sup>5</sup>:

« Les deux éléments les plus discutés sont le caractère forcément sensible du signe et le fait qu'il fasse référence à autre chose que lui-même. »<sup>6</sup>

Pour saint Augustin, ce sont deux constituants qui font du mot un signe : *sonus* et *significatio*, c'est-à-dire « signifiant » et « signifié » dans la terminologie moderne. Mais saint Augustin, en différence avec la tradition stoïcienne, apporte un élément nouveau *uerbum* en déplaçant le signifiant. Chez saint Augustin, *uerbum* désigne le mot comme un élément constitutif du langage, « avec l'idée qu'à chaque mot correspond un sens particulier. »<sup>7</sup> L'assemblage de ces éléments fait les sens d'un discours.

Saint Augustin introduit aussi un troisième élément qui n'est pas constitutif du signe, mais qui est pourtant essentiel. Il s'agit du référent désigné par les lexèmes *res* ou *aliquid*.

Saint Augustin lie le signe linguistique à la dimension théologique, pour lui, le mot n'est pas seulement toujours signe d'une *res*, mais aussi signe d'un « *verbum mental* » ou « verbe intérieur ». Pour saint Augustin, ce « *verbum mental* », qui est créé par Dieu, n'est pas proféré et il ne dépend pas de la langue qu'il précède. Le verbe intérieur repose sur des vérités éternelles et un savoir immanent. <sup>8</sup>

Saint Augustin emploie *signum* pour désigner le signe en général, mais selon lui, *signum* peut aussi être caractérisé par les adjectifs *naturale* et *datum*, lorsqu'il s'agit de préciser le type de signe. <sup>9</sup> De cette façon, il nous amène à comprendre que le signe linguistique n'est pas comme les autres signes.

---

<sup>5</sup> Dorothée [2006:304]

<sup>6</sup> Dorothée [2006:352]

<sup>7</sup> Dorothée [2006:306]

<sup>8</sup> Dorothée [2006:314]

<sup>9</sup> Dorothée [2006:322]

De tels signes, comme par exemple, « la sonnerie d'une trompette, qui appartient aux *signa data*, ou la fumée qui est *signum naturale*, ne sont des signes que dans une direction : chacune de ces res est signe d'une autre res. »<sup>10</sup>

On voit que les processus de signification dans le cas du signe linguistique sont plus complexes que dans celui des autres signes. Selon saint Augustin, le mot avant de renvoyer à la *res* doit passer par plusieurs étapes intermédiaires : la partie discours, comme la catégorie du nom, puis le nom précis.<sup>11</sup>

Saint Augustin schématise le mot, comme le signe, sous cette forme, où il fait coexister deux processus de signification:<sup>12</sup>

«*Verbum mental* ← *uerbum* → *res* »

Figure 1 : Le mot comme le signe par saint Augustin

Saint Augustin considère la signification comme rattachée au signifié d'un lexème :

« En effet, en quoi ont quelque chose de similaire la signification de *paruus*-*'petit'* et celle de *minutus* – *'diminué'*, étant donné que quelque chose peut être *'petit'*, qui non seulement n'a en rien été *'diminué'*, mais qui a même *grandi* en quelque chose ». <sup>13</sup>

Saint Augustin affirme que le signe émis avec une intention, a pour rôle de communiquer à l'autre ce que l'on a dans l'esprit :

« Il n'y a aucune raison pour nous de signifier, c'est-à-dire de faire un signe, si ce n'est en vue d'exprimer et de faire passer dans l'esprit d'un l'autre ce que porte dans son esprit celui qui fait le signe ». <sup>14</sup>

L'évêque d'Hippone montre aussi que des signes, en général, et non pas uniquement les signes linguistiques que sont les mots, ont une intention de signifier, et il souligne cette intention – « les *signa* sont donc *data* ». <sup>15</sup>

---

<sup>10</sup> Dorothée [2006:322]

<sup>11</sup> Dorothée [2006:312]

<sup>12</sup> Dorothée [2006:322]

<sup>13</sup> Dorothée [2006:346]

<sup>14</sup> Dorothée [2006:319]

<sup>15</sup> Dorothée [2006:320]

Pour Augustin, l'acte de communication est étroitement lié à l'acte d'enseignement, où il voit les mots comme les signes de notre verbe mental, tandis que le signe sensible évoque un verbe semblable à celui qui reste toujours en nous:

*« Par ailleurs, quand nous parlons à d'autres, comme le verbe reste à l'intérieur, nous employons le service de la voix ou de quelque signe corporel pour que, par l'intermédiaire d'une certaine représentation sensible, se produise, en effet, dans l'esprit de l'auditeur, quelque chose de semblable à ce qui demeure dans notre esprit lorsque nous parlons » (Augustin, Trin. IX, 7, 12 :p. 96)<sup>16</sup>*

Saint Augustin comprend la nécessité d'un interprète du signe communiqué, et il la montre dans sa théorie. Selon lui, le signe linguistique met en jeu une relation qui s'ajoute à celle qui lie le signifiant à son signifié, puis ce couple à la *res*, c'est-à-dire que le signe instaure un lien entre le locuteur et l'interlocuteur et ce dernier devient un interprète.<sup>17</sup> On voit que saint Augustin considère l'acte de communication comme un processus recto-verso dépendant de l'interaction du locuteur et l'interlocuteur :

*« Un mot est le signe de n'importe quelle chose, tel qu'il puisse être compris par l'auditeur lorsqu'il a été proféré par le locuteur. »<sup>18</sup>*

*« Il n'y pas que deux finalités du langage celle d'enseigner (docere) et celle d'apprendre (discere), mais que tout le rôle du langage peut être réduit au fait de docere, dans la mesure où celui qui ne sait pas, quand il pose une question, « enseigne » à son interlocuteur qu'il ne sait pas et qu'il désire apprendre. Il lui enseigne donc ce qu'il a en esprit. » A.Rincon-Gonzalez (1992 :149)<sup>19</sup>*

L'évêque d'Hippone problématise aussi le procès de l'interprétation des signes et de leurs significations. Il se réfère à la traduction des Écritures, et selon ses observations, le traducteur s'influence par sa propre langue et s'éloigne ainsi de la signification du texte original:

*« À cause de l'ambiguïté de la langue de départ, la plupart du temps, l'interprète se trompe, s'il ne connaît pas bien l'expression et change la signification qui est totalement étrangère à la pensée du rédacteur [...] »<sup>20</sup>*

On doit remarquer la dimension théologique dans la théorie du signe de saint Augustin. Pour lui, des *signa data* viennent de Dieu, et ce fait présente un autre problème en

---

<sup>16</sup> Dorothee [2006:320]

<sup>17</sup> Dorothee [2006:321]

<sup>18</sup> Dorothee [2006:321]

<sup>19</sup> Dorothee [2006:320]

<sup>20</sup> Dorothee [2006:322]

relation avec la traduction des Écritures, « le problème d'un langage fondé sur des *signa data*, mais sur des *signa data* divins, relayés par le langage humain.»<sup>21</sup>:

*« Donc, c'est ce type de signes, dans la mesure où il concerne les hommes, que j'ai décidé de considérer et d'étudier, parce que même ces signa data venant de Dieu, que contiennent les saintes Écritures, nous ont été révélés par l'intermédiaire des hommes qui les ont mis par écrit. »*<sup>22</sup>

Dorothee voit dans cette dimension théologique un obstacle pour le signe linguistique d'enseigner (*docere*), contrairement aux autres signes :

*« On ne peut pas réellement apprendre ce qui est déjà en nous et que l'on connaît donc déjà un tant soit peu. Enfin, interpréter un signe linguistique est plus difficile, dans la mesure où l'homme n'est pas à l'abri d'une erreur, puisque le verbe proféré humain n'est qu'une image déformée du verbe mental divin.»*<sup>23</sup>

Stéphane Dorothee explique cette dimension par les visions humaines spéculaires et énigmatiques dans ce temps de l'histoire.

*« Les res deviennent obscurae, c'est pourquoi l'homme a recours à la pratique de l'allégorie et de la métaphore, car la similitude et l'analogie permettent de sortir les choses de l'obscurité. »*<sup>24</sup>

Ainsi, saint Augustin distingue les signes propres, *locutio propria*, qui sont institués par le Dieu lui-même, et les *signa translata*, ceux de la *locutio topica*.

Dorothee considère le théologien et le savant saint Augustin comme un auteur visionnaire, « qui à la fin du IV<sup>e</sup> siècle, offrait déjà une définition étonnamment moderne du signe.»<sup>25</sup> Stéphane Dorothee souligne le rôle important de Saint Augustin dans l'établissement et le développement du concept du signe en général, et le signe linguistique, en particulier, et explique:

*« Il ne faut pas diminuer le rôle de sémioticien qu'a joué saint Augustin, pour affirmer simplement que sa conception du signe n'a servi que des visées théologiques. Ses interrogations sur le signe ont été suffisamment importantes pour intéresser, essentiellement à partir du XIII<sup>e</sup> siècle, des auteurs qui ont étudié sa théorie, soit pour la critiquer, soit pour l'adopter. »*<sup>26</sup>

---

<sup>21</sup> Dorothee [2006:321]

<sup>22</sup> Dorothee [2006:321]

<sup>23</sup> Dorothee [2006:322]

<sup>24</sup> Dorothee [2006:322]

<sup>25</sup> Dorothee [2006:360]

<sup>26</sup> Dorothee [2006: 352]

### 1.3 Ferdinand de Saussure

Ferdinand de Saussure est le premier linguiste qui parle de « signe linguistique » et qui introduit la distinction entre *signifiant* et *signifié* dans son *Cours de linguistique générale* (1906-1910) (plus loin *CLG*), rédigé et édité par ses élèves en 1916.

Dans *CLG*, Saussure n'est pas d'accord avec ceux qui voient la langue comme « une nomenclature, c'est-à-dire une liste de termes correspondant à autant de choses. »<sup>27</sup> Il trouve que cette conception mérite critique parce que, selon elle, des idées préexistent aux mots, et elle ne nous dit rien si la nature du nom est vocale ou psychique. En outre, cette conception « laisse supposer que le lien qui unit un nom à une chose, comme une opération toute simple, ce qui est bien loin d'être vrai. »<sup>28</sup>

Selon Saussure, le signe linguistique unit « non une chose et un nom, mais un *concept* et une *image acoustique* »<sup>29</sup>. Ces deux termes ont la nature psychique et sont unis dans notre cerveau par le lien de l'association.<sup>30</sup>

Saussure explique que la combinaison du concept et de l'image acoustique ne peut pas être appelé *le signe*, parce que dans l'usage courant, le terme « signe » désigne l'image acoustique seule.<sup>31</sup>

Il a l'idée de trouver les noms qui pourraient désigner ces trois notions et qui s'appelleraient les uns les autres tout en s'opposant. Il propose de conserver le mot *signe* pour désigner le total et de remplacer *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant*, qu'il compare aux deux côtés d'une feuille de papier.<sup>32</sup>

---

<sup>27</sup> Saussure [2005:97]

<sup>28</sup> Saussure [2005:97]

<sup>29</sup> Saussure [2005:98]

<sup>30</sup> Saussure [2005:98]

<sup>31</sup> Saussure [2005:99]

<sup>32</sup> Saussure [2005:99]

Selon Saussure, *l'image acoustique*, appelé *signifiant*, ce n'est pas le son matériel, mais l'empreinte psychique de ce son, tandis que *le concept*, appelé *signifié*, contient les traits distinctifs qui caractérisent ce signe par rapport aux traits d'autres signes de la langue.<sup>33</sup>

Dans le même ouvrage connu, Saussure présente aussi quatre principes primordiaux du signe.

### 1.3.1 Les principes du signe linguistique par F. de Saussure

#### 1.3.1.1 L'arbitraire du signe

*Premier principe* de Saussure, le principe de *l'arbitraire du signe*, qui « n'est contesté par personne » et qui « reste parmi les plus commentés et les plus controversés du *Cours de linguistique générale* »<sup>34</sup>.

Selon Saussure, ce principe de l'arbitraire du signe a une importance primordiale, qu'il domine toute la linguistique de la langue, et ses conséquences sont innombrables:

*« Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : le signe est arbitraire ».*<sup>35</sup>

Saussure explique que *ce rapport arbitraire* signifie que l'idée d'un mot, par exemple « *sœur* » n'est liée par aucun rapport intérieur avec la suite de sons *s-ø-r* qui lui sert de signifiant.<sup>36</sup> Le signifié du mot *chaise* pourrait tout aussi bien être exprimé par d'autres signifiants dans les différentes langues : angl. *chair*, alld *Stuhl*, ou, par exemple, le signifié « *bœuf* » a pour signifiant *b-ø-f* d'un côté de la frontière, et *o-k-s* (*Ochs*) de l'autre.<sup>37</sup>

Pour Saussure, le signifiant est un mot-symbole que nous utilisons pour désigner le signe linguistique<sup>38</sup>. Le symbole n'est jamais tout à fait arbitraire, et il y a un rudiment de lien naturel entre le signifiant et le signifié.

---

<sup>33</sup> Saussure [2005:99]

<sup>34</sup> Wilmet [1988:833]

<sup>35</sup> Saussure [2005:100]

<sup>36</sup> Saussure [2005 :100]

<sup>37</sup> Saussure [2005:100]

<sup>38</sup> Saussure [2005:101]



Saussure souligne aussi que le mot « arbitraire » ne doit pas donner l'idée que le signifiant dépend du libre choix du sujet parlant, il veut dire qu'il est immotivé. Cela signifie qu'il est arbitraire par rapport au signifié avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité.

### 1.3.1.2 Linéarité du signe

*Le second principe du signe, c'est le caractère linéaire du signifiant.* Selon Saussure, le signifiant étant de nature auditive, se déroule dans le temps et a les caractéristiques telles que : « 1) il représente une étendue, b) cette étendue est mesurable dans une seule dimension : c'est une ligne ». <sup>39</sup>

Pour Saussure ce principe est évident, mais il est aussi fondamental et important aussi bien que le premier principe, et ses conséquences soient incalculables.

*« [...] les signifiants acoustiques ne disposent que de la ligne du temps ; leurs éléments se présentent l'un après l'autre, ils forment une chaîne. »* <sup>40</sup>

On peut immédiatement constater ce caractère, quand on représente les signifiants acoustiques par l'écriture, en ce cas on fait la ligne spatiale des signes graphiques à la succession dans le temps. <sup>41</sup>

### 1.3.1.3 Immutabilité du signe

Saussure trouve que par rapport à l'idée que le signifiant représente, notre choix peut être libre, mais par rapport à la communauté linguistique qui emploie le signifiant, ce choix n'est pas libre, il est imposé: « [...]le signifiant choisi par la langue, ne pourrait pas être remplacé par un autre.» <sup>42</sup> Saussure voit une contradiction ici:

*« On dit à la langue : « Choisissez ! » mais on ajoute : « Ce sera ce signe et non une autre. »* <sup>43</sup>

Selon lui, « la langue ne peut donc plus être assimilée à un contrat pur et simple, et

---

<sup>39</sup> Saussure [2005:103]

<sup>40</sup> Saussure [2005:103]

<sup>41</sup> Saussure [2005:103]

<sup>42</sup> Saussure [2005:104]

<sup>43</sup> Saussure [2005:104]

c'est justement de ce côté que le signe linguistique est particulièrement intéressant à étudier; [...]»<sup>44</sup>

Saussure dit que nous pouvons seulement concevoir l'acte du passage entre les signifiés et les signifiants, par lequel les noms sont distribués aux choses, mais cet acte n'a jamais été constaté. Il croit que c'est notre sentiment très vif de l'arbitraire du signe qui nous suggère l'idée que les choses se passent ainsi et pas d'autre façon.<sup>45</sup>

Il souligne que la langue apparaît toujours comme un héritage de l'époque précédente :

*« Un état de langue donné est toujours le produit de facteurs historiques, et ce sont ces facteurs qui expliquent pourquoi le signe est immuable, c'est-à-dire résiste à toute substitution arbitraire. »*<sup>46</sup>

En parlant des modifications de la langue, Saussure mentionne, selon lui, les plus essentielles, les considérations les plus directes dont dépendent toutes les autres: le caractère arbitraire du signe et le caractère trop complexe du signe. Il remarque que la langue n'est pas complètement arbitraire, et que l'incompétence de la masse à transformer la langue aussi bien que la résistance de l'inertie collective à toute innovation linguistique jouent aussi un rôle important dans l'évolution de la langue.

Mais, selon Saussure, la langue n'est pas seulement un produit des forces sociales. La langue est située dans le temps, et Saussure voit « un lien entre ces deux facteurs antinomiques »<sup>47</sup>:

*« La convention arbitraire en vertu de laquelle le choix est libre, et le temps, grâce auquel le choix se trouve fixé. C'est parce que le signe est arbitraire qu'il ne connaît d'autre loi que celle de la tradition, et c'est parce qu'il se fonde sur la tradition qu'il peut être arbitraire. »*<sup>48</sup>

#### 1.3.1.4 Mutabilité du signe

Saussure nous dit que la langue est située dans le temps qui assure sa continuité. Mais le temps a aussi un autre effet contradictoire - l'altération des signes linguistique qui,

---

<sup>44</sup> Saussure [2005:104]

<sup>45</sup> Saussure [2005:105]

<sup>46</sup> Saussure [2005:105]

<sup>47</sup> Saussure [2005:108]

<sup>48</sup> Saussure [2005:108]

d'après Saussure, donne la possibilité de parler à la fois de l'immutabilité et de la mutabilité du signe.

La conclusion de Saussure est qu'il existe deux faits qui sont solidaires :

*« [...]le signe est dans le cas de s'altérer parce qu'il se continue.» «[...] le principe d'altération se fonde sur le principe de continuité».*<sup>49</sup>

Saussure souligne cependant qu'il ne s'agit pas des changements phonétiques du signifiant ou des changements de sens du signifié, mais il s'agit d'un changement du rapport entre le signifié et le signifiant qu'il explique par l'arbitraire du signe :<sup>50</sup>

*« Une langue est radicalement impuissante à se défendre contre les facteurs qui déplacent d'instant en instant le rapport du signifié et du signifiant. C'est une des conséquences de l'arbitraire du signe.»*<sup>51</sup>

Il faut être d'accord avec la conclusion de Saussure que la langue est située à la fois dans la masse sociale et dans le temps, tandis que l'arbitraire des signes de la langue donne la liberté d'établir tous les rapports possibles entre les signifiants et les signifiés.

Saussure fait remarquer que ces deux éléments du signe gardent chacun leur vie propre, mais tous leurs changements influencent l'évolution et l'altération de la langue. Selon lui, il n'y a pas d'exemple d'une langue qui peut résister à cette influence.<sup>52</sup>

#### **1.4 Benveniste**

Pour Benveniste, le signe est un élément primordial du système linguistique. Il voit un problème plus profond qui consiste à retrouver la structure du signe linguistique et à décrire sa relation avec l'ensemble des manifestations dont il dépend.

Dans son ouvrage *Problèmes de linguistique générale*, Benveniste reconnaît le mérite de Saussure dans le développement du concept du signe linguistique affirmé ou impliqué dans la plupart des travaux de linguistique générale.

---

<sup>49</sup> Saussure [2005:109]

<sup>50</sup> Saussure [2005:109]

<sup>51</sup> Saussure [2005:110]

<sup>52</sup> Saussure [2005:111]

Benveniste critique cependant la définition du signe de F. de Saussure donnée dans *le CGL*, où par « arbitraire » Saussure entend que le signe est « immotivé, c'est-à-dire arbitraire par rapport au signifié avec lequel il n'a aucune attache naturelle dans la réalité. »<sup>53</sup>

Benveniste constate une contradiction entre la manière de Saussure de définir le signe linguistique et la nature fondamentale qu'il lui attribue<sup>54</sup>. Il trouve que la position saussurienne est en quelque mesure solidaire avec la pensée historique et relativiste de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Les jugements de cette réflexion philosophique, l'intelligence comparative, « amènent à considérer que rien apparemment n'est nécessaire ».<sup>55</sup>

Pour Benveniste, le raisonnement de Saussure est clairement faussé à cause de son recours inconscient à une troisième chose, la réalité, qui n'était pas comprise dans sa définition originale. Benveniste explique qu'il est nécessaire « de laisser la « substance » des mots hors de la compréhension. »<sup>56</sup>

Benveniste affirme qu'entre des composantes du signe, le signifiant et le signifié, il y a un lien, et ce lien n'est pas arbitraire mais, au contraire, il est nécessaire. Selon lui, l'esprit ne contient pas de formes vides, de concepts innommés.<sup>57</sup>

Pour Benveniste, un signifiant et un signifié sont deux composantes inséparables du signe linguistique, et Benveniste est sûr que la liaison entre ces deux composantes doit être reconnue comme nécessaire. La faute de Saussure, d'après Benveniste, réside dans le fait que Saussure parle d'une idée, il pense à la représentation de l'objet réel et au caractère évidemment non nécessaire du lien qui unit le signe à la chose signifiée.<sup>58</sup>

Benveniste insiste que l'on peut délimiter la zone de l' « arbitraire » :

*« Ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la*

---

<sup>53</sup> Benveniste [1974:50]

<sup>54</sup> Benveniste [1974:51]

<sup>55</sup> Benveniste [1974:51]

<sup>56</sup> Benveniste [1974:50]

<sup>57</sup> Benveniste [1974:51]

<sup>58</sup> Benveniste [1974:54]

*réalité, et non à tel autre ».<sup>59</sup>*

Selon Benveniste, c'est en effet le problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde. Il croit que pour le sujet parlant, il existe une adéquation complète entre la langue et la réalité:

*« Le signe recouvre et commande la réalité ; mieux, il est cette réalité (nomen omen, tabous de parole, pouvoir magique du verbe, etc.) »<sup>60</sup>*

La définition de Saussure, dit-il, n'envisage que la relation du signifiant au signifié. Le domaine de l'arbitraire est ainsi relégué hors de la compréhension du signe linguistique :

*« L'arbitraire n'existe ici aussi que par rapport au phénomène ou à l'objet matériel et n'intervient pas dans la constitution propre du signe. »<sup>61</sup>*

En introduisant l'idée du signe linguistique, Saussure pense tout d'abord à la nature de la langue, mais Benveniste va plus loin dans l'analyse de la langue comme système signifiant.

Il constate que d'une part le signe est l'unité sémiotique, mais en référant à la doctrine saussurienne du signe, il nous rappelle que le signe est « la notion de sens donc aussi la notion de forme. »<sup>62</sup> C'est pourquoi il voit le besoin d'explicitier la notion du signe comme une unité et la notion du signe comme une unité sémiotique.

Benveniste souligne le caractère primordial du langage de signifier et voit sa vocation originelle dans l'explication de toutes les fonctions qui sont diverses et nombreuses, - « le langage sert à vivre. »<sup>63</sup>

Il voit la possibilité de décomposer le langage en unités parce qu'il est discontinu et dissemblable et ne vient pas du monde physique :

*« [...] ses unités sont des éléments de base en nombre limité, chacune différente de l'autre, et ces unités se groupent pour former de nouvelles unités, et celles-ci à leur tour pourront en*

---

<sup>59</sup> Benveniste [1974:51]

<sup>60</sup> Benveniste [1974:53]

<sup>61</sup> Benveniste [1974:53]

<sup>62</sup> Benveniste [1974:220]

<sup>63</sup> Benveniste [1974:217]

*former d'autres encore, d'un niveau chaque fois supérieur. »<sup>64</sup>*

Benveniste reconnaît le signe comme l'unité particulière qui a pour critère une limite inférieure - limite de signification :

*« Nous ne pouvons descendre au-dessous du signe sans porter atteinte à la signification. L'unité ... sera l'entité libre, minimale dans son ordre, non décomposable en une unité inférieure qui soit elle-même un signe libre. Est donc signe l'unité ainsi définie, relevant de la considération sémiotique de la langue. »<sup>65</sup>*

Benveniste se fonde sur les conceptions de Saussure et caractérise le signe selon le double point de vue, de la forme et du sens, et le considère comme une unité bilatérale par nature qui s'offre à la fois comme signifiant et comme signifié.<sup>66</sup>

*« Le signifiant n'est pas seulement une suite donnée de sons qu'exigerait la nature parlée, vocale, de la langue, il est la forme sonore qui conditionne et détermine le signifié, l'aspect formel de l'entité dite signe. »<sup>67</sup>*

Une condition essentielle pour l'existence du signe définie par Benveniste, est son usage dans la langue. De son point de vue, ce qui n'entre pas dans l'usage de la langue n'est pas un signe :

*« Il n'y a pas d'état intermédiaire ; on est dans la langue ou hors de la langue, « tertium non datur ». »<sup>68</sup>*

Benveniste considère aussi le signe comme une unité distinctive, et pour lui, « être distinctif, être significatif, c'est la même chose. »<sup>69</sup> Selon lui, le signe est dans un réseau de relations et chaque signe a quelque chose qui le distingue d'autres signes.

Il touche un autre problème important, c'est le problème de la valeur du signe linguistique. Il accepte que toutes les dénominations aient une valeur égale par rapport à une même réalité. Ces dénominations existent, mais aucune d'elles ne peut prétendre d'être une dénomination absolue.<sup>70</sup>

---

<sup>64</sup> Benveniste [1974:220]

<sup>65</sup> Benveniste [1974:220]

<sup>66</sup> Benveniste [1974:220]

<sup>67</sup> Benveniste [1974:220]

<sup>68</sup> Benveniste [1974:222]

<sup>69</sup> Benveniste [1974:222]

<sup>70</sup> Benveniste [1974:222]

Benveniste est d'accord avec Saussure que les valeurs restent entièrement relatives, mais les unes aux autres. Il considère la valeur comme un élément du signe, mais pas comme un attribut de la forme, non de la substance. Le caractère « relatif » de la valeur ne peut dépendre de la nature de la convenance du signe, et Benveniste insiste à faire abstraction de la convenance du signe à la réalité.

Benveniste discute aussi deux autres principes primordiaux du signe formulés par F. de Saussure: l'immutabilité et la mutabilité du signe. Il ne nie pas l'existence de ces principes, mais il a un autre point de vue à propos de ces phénomènes. Pour lui, c'est entre le signe et l'objet que la relation en même temps se modifie et reste immuable, mais pas entre le signifié et le signifiant.

Benveniste affirme qu'il faut admettre une différence entre le signe et le signifié et qu'il faut prendre et comprendre le signe dans un système de signe. Selon lui, c'est la condition de la signifiante. Il soutient l'exigence de Saussure de séparer la langue du langage parce que cette réduction permet de poser la langue comme principe d'unité et en même temps de trouver la place de la langue parmi les autres systèmes des signes.

Benveniste considère la langue comme un système des signes qui manifeste des idées et qui est le plus important d'autres systèmes des signes, par exemple, les signes de l'écriture, les « signes de politesse », de reconnaissance, etc.

Selon Benveniste, tous les systèmes ont une propriété de signifier ou signifiante, et une composition des unités de signifiante, ou signes. Et le rôle du signe dans ce système « [...] est de représenter, de prendre la place d'autre chose en l'évoquant à titre de substitut.»<sup>71</sup>

Mais il souligne que la langue a un statut privilégié parmi les systèmes de signes et explique sa prééminence par le fait que la langue peut interpréter les signes de la société et non l'inverse. « La langue sera donc l'interprétant de la société.»<sup>72</sup>

---

<sup>71</sup> Benveniste [1974, II:51]

<sup>72</sup> Benveniste [1974, II:54]

Selon lui la langue est un modèle sans analogue qui signifie d'une manière spécifique: elle possède une double signifiante « le mode sémiotique d'une part, le mode sémantique de l'autre. »<sup>73</sup>

*« La langue est le seul système dont la signifiante s'articule ainsi sur deux dimensions. [...] Le privilège de la langue est de comporter à la fois la signifiante des signes et la signifiante de l'énonciation. »<sup>74</sup>*

En décrivant la différence entre la sémantique et la sémiotique, il montre qu'il s'agit de deux ordres distincts de notions et de deux univers conceptuels:

*« Le sémiotique (le signe) doit être reconnu; le sémantique (le discours) doit être compris. »<sup>75</sup>*

Selon Benveniste, « ce n'est pas une addition de signes qui produit le sens, c'est au contraire le sens (l'intenté), conçu globalement, qui se réalise et se divise en « signes » particuliers, qui sont les mots. »<sup>76</sup>

## 1.5 Hjelmslev

Un autre linguiste reconnu, Louis Hjelmslev, propose une approche influencée par la logique formelle et essaie de donner une description abstraite des systèmes sémiotiques, ce qu'il appelle la *glossématique*. Dans la glossématique, qui est une variante du structuralisme linguistique, le système se fonde sur les relations et non sur des entités.<sup>77</sup>

Dans sa théorie, Hjelmslev prolonge l'idée de Saussure : « la langue est forme et non substance » et propose de définir la structure comme une « entité autonome de dépendances internes ». <sup>78</sup>

En analysant la nature du signe, Hjelmslev veut montrer que l'ancienne tradition courante et largement répandue, selon laquelle un signe est avant tout signe de quelque chose, est une conception insoutenable de point de vue linguistique :

---

<sup>73</sup> Benveniste [1974, II:63]

<sup>74</sup> Benveniste [1974, II:65]

<sup>75</sup> Benveniste [1974, II:65]

<sup>76</sup> Benveniste [1974,II:64]

<sup>77</sup> Encyclopædia Universalis France (2016), <http://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-trolle-hjelmslev/>

<sup>78</sup> Encyclopædia Universalis France (2016), <http://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-trolle-hjelmslev/>



*« Selon la théorie traditionnelle, le signe est l'expression d'un contenu extérieur au signe lui-même ;[...]. »<sup>79</sup>*

Hjelmslev soutient la théorie moderne, formulée en particulier par F. de Saussure, qui, au contraire de la conception traditionnelle, décrit le signe comme un phénomène consistant d'une *expression (signifiant)* et d'un *contenu (signifié)*.<sup>80</sup>

Hjelmslev tient à la définition du signe où est attribué au signe le rôle particulier d'être un porteur de signification:

*« [...] qu'un « signe » est d'abord et avant tout un signe de quelque chose d'autre, particularité qui nous intéresse dès l'abord, car elle semble indiquer qu'un « signe » se définit par une fonction. Un « signe » fonctionne, désigne, signifie. S'opposant à un non-signe, un signe est porteur de signification.»<sup>81</sup>*

Pour Hjelmslev, le fait que la langue se présente comme un système de signes semble évident et fondamental. Les signes se présentent par lui comme des unités d'expression ayant un *contenu*, ou *sens*.

Hjelmslev constate l'existence de la fonction sémiotique de la langue qui est posée entre ses deux fonctifs: expression et contenu<sup>82</sup>. Il insiste que les fonctifs sont inconcevables sans la fonction, et qu'il y a toujours de la solidarité entre eux:

*« Il ne peut pas avoir de fonction sémiotique sans la présence simultanée de ces deux fonctifs, tout comme, ni une expression et son contenu, ni un contenu et son expression, ne peuvent jamais exister sans la fonction sémiotique qui les unit.»<sup>83</sup>*

*« La fonction sémiotique est en elle-même une solidarité: expression et contenu sont solidaires et se présupposent nécessairement l'un l'autre. »<sup>84</sup>*

Dans son analyse, Hjelmslev comprend que Saussure, précisant la nature de la fonction sémiotique, considère l'expression et le contenu séparément, sans s'occuper de la fonction sémiotique.<sup>85</sup>

---

<sup>79</sup> Hjelmslev [1968:71]

<sup>80</sup> Hjelmslev [1968:71]

<sup>81</sup> Hjelmslev [1968:65]

<sup>82</sup> Hjelmslev [1968:72]

<sup>83</sup> Hjelmslev [1968:72]

<sup>84</sup> Hjelmslev [1968:73-74]

<sup>85</sup> Hjelmslev [1968:73]

Hjelmslev fait allusion à Saussure lorsqu'il explique que la langue élabore ses unités en se constituant entre la pensée et la substance phonique, mais « cette combinaison produit une forme, non une substance. »<sup>86</sup> Hjelmslev défend cette idée de Saussure et conclut que l'existence de la substance n'est pas indépendante, et qu'elle dépend exclusivement de la forme.

Une autre conclusion de Hjelmslev est qu'il existe un facteur commun pour toutes les langues, le *sens*.<sup>87</sup> Il remarque que le sens est formé de manière différente selon les différentes langues qui établissent ses frontières dans la « masse amorphe de la pensée ». <sup>88</sup>

*« Le sens devient chaque fois la substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être la substance d'une forme quelconque. »<sup>89</sup>*

Dans son analyse, Hjelmslev reconnaît une forme spécifique dans le *procès du contenu : la forme du contenu*<sup>90</sup>. D'après lui, cette forme ne dépend pas du sens, mais elle se trouve dans un rapport arbitraire avec le sens. Une autre propriété de cette forme est ce qu'elle transforme en *substance* du contenu.<sup>91</sup> En ce sens, Hjelmslev trouve raisonnable la distinction de Saussure entre forme et substance. <sup>92</sup>

Quant au deuxième fonctif de la fonction sémiotique : *l'expression*, Hjelmslev montre que des zones phonétiques de sens, qui s'articulent différemment dans les langues, présentent la *substance d'expression*. Ils se rattachent à *la forme d'expression* qui leur est propre. Par exemple, dans les phrases *je ne sais pas* et *I do not know*, le sens du contenu est le même, tandis que le sens de l'expression est différent. <sup>93</sup>

Selon Hjelmslev, *la forme du contenu* et *la forme d'expression* existent et peuvent être désignées seulement en vertu de la fonction sémiotique. Et de même, *la substance du*

---

<sup>86</sup> Hjelmslev [1968:73-74]

<sup>87</sup> Hjelmslev [1968:74]

<sup>88</sup> Hjelmslev [1968:76]

<sup>89</sup> Hjelmslev [1968:76]

<sup>90</sup> Hjelmslev [1968:76]

<sup>91</sup> Hjelmslev [1968:76]

<sup>92</sup> Hjelmslev [1968:76]

<sup>93</sup> Hjelmslev [1968:81]

*contenu et la substance de l'expression* existent seulement en vertu de la forme de contenu et de la forme de l'expression.<sup>94</sup>

Voici, selon Hjelmslev, la signification la plus adéquate du mot *signe* :

*« Il semble juste qu'un signe soit signe de quelque chose et que ce « quelque chose » réside en quelque sorte dehors du signe lui-même [...] Qu'un signe soit signe de quelque chose veut donc dire que la forme du contenu d'un signe peut comprendre ce quelque chose comme substance du contenu. »<sup>95</sup>*

Hjelmslev trouve que cela peut paraître paradoxal, que le signe est à la fois signe d'une substance de contenu et d'une substance d'expression, mais selon lui, « c'est dans ce sens que l'on peut dire que le signe est le signe de quelque chose. »<sup>96</sup>

Hjelmslev considère les phrases, les propositions, les mots et les parties des mots comme des signes parce qu'ils portent une signification. Mais pour lui, les mots ne sont pas les signes ultimes, irréductibles, du langage :

*« Les mots se laissent analyser en chaînons qui sont tout autant porteurs de signification : radicaux, suffixes de dérivation et désinences flexionnelles. »<sup>97</sup>*

En analysant la structure du signe, il trouve qu'un signe ne peut comporter qu'un élément d'expression et un élément de contenu. Plus loin, Hjelmslev montre que le signe même peut être composé de plusieurs éléments, aussi bien du côté de l'expression que du côté du contenu. Par exemple, « le signe français *-ra* dans *aimera* qui se compose de 2 éléments d'expression : *r* et *a*, liés à 4 éléments de contenu : « futur », « indicatif », « 3<sup>e</sup> personne », « singulier ».<sup>98</sup>

En suivant les traditions saussuriennes, Hjelmslev reconnaît la linéarité des signes, la structure interne du signe qui est composé des éléments, et le fait que les signes déroulent toujours dans le temps et font une chaîne. En même temps, il constate l'existence des relations entre les signes et les éléments dans cette chaîne :

*« [...] lorsque nous entendons un texte parlé, il se compose pour nous de signes, et ces signes se*

---

<sup>94</sup> Hjelmslev [1968:81]

<sup>95</sup> Hjelmslev [1968:82]

<sup>96</sup> Hjelmslev [1968:82]

<sup>97</sup> Hjelmslev [1968:66]

<sup>98</sup> Hjelmslev [1991:55]

*composent à leur tour d'éléments qui se déroulent dans le temps : certains viennent avant, d'autres après. Les signes forment une chaîne et les éléments de chaque signe forment également une chaîne. Nous nommons relation la fonction (dépendance, rapport) qui existe entre les signes ou entre les éléments à l'intérieur d'une même chaîne : les signes ou les éléments sont reliés entre eux dans la chaîne.»<sup>99</sup>*

Hjelmslev montre qu'en remplaçant des éléments dans le mot, on forme de cette façon de nouveaux signes. Il insiste cependant sur le fait que l'on doit produire les nouveaux assemblages en accord avec des règles existantes dans la langue, car sinon on ne formera pas un signe. Même si les éléments sont bons, mais s'ils sont liés d'une façon incorrecte, le signe ne sera pas possible.

Il constate l'existence des certaines restrictions dans la formation des signes, par exemple la caractéristique structurale de la langue<sup>100</sup>. D'après Hjelmslev, les catégories des éléments constituent le système de la langue qu'il appelle *la structure de la langue*. Cette structure commande à chaque signe de suivre ses règles:

*« Chaque élément de la langue rentre dans une catégorie déterminée, définie par certaines possibilités de combinaisons déterminées, et par exclusion de certaines autres. »<sup>101</sup>*

Selon Hjelmslev, dans la structure du langage, il n'y a pas de règles particulières pour la constitution du signe, mais il y a des règles particulières qui déterminent la structure de la *syllabe*. Il constate la dépendance des signes possibles des syllabes possibles.

*« [...] un signe , de même que tout autre segment de chaîne de la langue, est forcé de suivre les règles structurelles de la formation des syllabes, il s'ensuit que certaines formations de signes sont exclues ; mais il s'ensuit aussi que d'autres formations de signes sont permises. »<sup>102</sup>*

Hjelmslev prévient pourtant qu'une syllabe n'est pas un signe. Il dit qu'une syllabe peut coïncider avec un signe parce qu'il y a des signes qui se composent d'une seule syllabe, comme par exemple *ma*. Mais même dans ce cas la syllabe et le signe ne sont pas la même chose.

*« Une syllabe est autre chose : c'est une unité produite par la relation de certains éléments ».<sup>103</sup>*

---

<sup>99</sup>Hjelmslev [1991:56]

<sup>100</sup>Hjelmslev [1991:57]

<sup>101</sup>Hjelmslev[1991:57]

<sup>102</sup>Hjelmslev [1991:60]

<sup>103</sup> Hjelmslev [1991:59]

Reconnaissant l'existence des signes minimaux, Hjelmslev souligne leur importance pour le contenu de signification :

*« L'affirmation que le contenu de signification est nécessairement hypothétique, s'appuie, entre autres choses, sur le fait qu'en règle générale ce ne sont pas des mots entiers que nous pouvons reconstruire, mais seulement des signes minimaux, c'est-à-dire les parties de mots les plus petites (par exemple radical, suffixe, désinence), qu'on soit en mesure de considérer comme porteurs de signification. »<sup>104</sup>*

En analysant des signes sur des bases traditionnelles, Hjelmslev remarque que la signification de chacun signe est comprise seulement dans le contexte. Pris isolément, aucun signe n'a de signification:

*« Toute signification naît d'un contexte, que nous entendons par là une situation ou un contexte explicite [...] »<sup>105</sup>*

Hjelmslev considère la signification comme une notion relative et constate l'existence de différents types de signification.

Pour décrire des règles de l'usage d'une langue, selon Hjelmslev, on doit « fournir des renseignements sur les signes habituellement utilisés dans un milieu déterminé et dans des conditions donnés. »<sup>106</sup>

*« [...]une description de l'usage d'une langue devrait préciser la matière, graphique, phonique, etc., dont sont faits les éléments ainsi que l'aspect particulier sous lequel chacun apparaît. »<sup>107</sup>*

Hjelmslev constate que les éléments, ou les signes minimaux, constituent une série close tandis que les signes font une série ouverte. Le nombre des éléments, selon lui, est invariable à l'intérieur d'une même langue mais le nombre des signes peut être augmenté en accord avec « les besoins et le bon plaisir de la société ou de l'individu. »<sup>108</sup> Il explique cela par le fait que « le système des signes n'est pas attaché à certains mots, états ou à certaines situations, il peut s'adapter à tous les changements. »<sup>109</sup>

*« Le nombre de mots est non fini et productif, mais une partie des signes qui constituent les mots conduisent à des inventaires finis : le nombre de suffixes de dérivation est très réduit*

---

<sup>104</sup> Hjelmslev [1968:115]

<sup>105</sup> Hjelmslev [1968:67]

<sup>106</sup> Hjelmslev [1991:67]

<sup>107</sup> Hjelmslev [1991:67]

<sup>108</sup> Hjelmslev [1991:63]

<sup>109</sup> Hjelmslev [1991:63]

*dans toutes les langues.»<sup>110</sup>*

Hjelmslev recherche le processus de la formation des nouveaux signes et la disparition des signes anciens. Selon lui, une collectivité linguistique qui a *le sentiment linguistique* qu'il appelle *la familiarité avec une langue*<sup>111</sup>, est un facteur décisif dans l'introduction et l'abolition des signes :

*« Vue que la communauté linguistique est libre d'introduire des signes nouveaux et d'abolir des signes anciens, il est évident que le sentiment de la langue, surtout en tant qu'il est collectif, sera ici un facteur décisif. »<sup>112</sup>*

Hjelmslev dit que le but de la théorie du langage est de rendre une description simple et exhaustive du système qui sous-tend le texte.<sup>113</sup>

*« La théorie du langage attache une si grande importance à la possibilité de réalisation parfaite de l'idée qui, depuis les temps préhistoriques, a présidé à l'invention de l'écriture: l'idée de faire une analyse qui conduise au plus petit nombre d'unités minimales. »<sup>114</sup>*

D'après les observations de Hjelmslev, l'analyse exhaustive des signes, dans toutes les langues connues, montre qu'on arrive à une étape où les unités ne portent plus de signification et ne sont plus des signes. Par exemple, les syllabes et les phonèmes, selon Hjelmslev, ne sont pas des signes, mais seulement des parties ou dérivés de signes.

Hjelmslev constate la validité de la loi selon laquelle « le passage de signe à non-signe ne se présente jamais après le passage d'un inventaire non fini à un inventaire fini.»<sup>115</sup> Dans toutes les langues, il observe cette règle que dépassant la frontière inférieure des signes, on ne rencontre plus que des inventaires finis : les syllabes, et plus encore les phonèmes sont en nombre fini.<sup>116</sup>

Hjelmslev ne considère pas seulement la langue comme un système de signes, mais aussi comme « un système d'éléments destinés à occuper certaines positions déterminées

---

<sup>110</sup> Hjelmslev [1966:69]

<sup>111</sup> Hjelmslev [1991:68]

<sup>112</sup> Hjelmslev [1991:71]

<sup>113</sup> Hjelmslev [1968:65]

<sup>114</sup> Hjelmslev [1968:65]

<sup>115</sup> Hjelmslev [1968:67]

<sup>116</sup> Hjelmslev [1968:67]

dans la chaîne, à entrer dans certaines relations déterminées à l'exclusion de certaines autres. »<sup>117</sup>

D'après Hjelmslev, on peut utiliser ces éléments pour composer des signes en accord avec les règles et le nombre des éléments et les possibilités de liaison de chaque élément sont fixes dans la structure de la langue.

Hjelmslev souligne la productivité du système des signes et l'impossibilité de lui assigner une limite. Selon lui, le nombre de signes peut monter jusqu'à des dizaines de milliers, tandis que les éléments d'expression et le nombre des syllabes d'une langue sont en nombre limité.<sup>118</sup>

Pour Hjelmslev, le rapport entre les éléments et les signes est le vrai secret et « le secret génial de la construction de la langue; on a toujours la possibilité de former les signes nouveaux, rien qu'en regroupant d'une manière nouvelle ;[...]»<sup>119</sup>

*« Une poignée d'éléments avec les règles correspondantes données une fois pour toutes, cela suffit pour avoir autant de possibilités de combinaison et partant autant de signes qu'on peut désirer. »<sup>120</sup>*

Hjelmslev souligne que la productivité de la langue est une propriété fondamentale d'un système des signes:

*« Une langue est avant tout un système des signes ; pour remplir cette fonction, elle doit être toujours capable de produire de nouveaux signes, de nouveaux mots ou de nouvelles racines. »<sup>121</sup>*

Selon Hjelmslev, une quantité illimitée des signes est possible parce que tous les signes sont formés à l'aide de non-signes dont le nombre est fini et réduit. Il appelle ces non-signes des *figures* qui entrent comme des parties de signes dans un système de signes.

*« Le langage est donc tel qu'à partir d'un nombre fini de figures qui peuvent former toujours de nouvelles combinaisons, il puisse construire un nombre infini de signes. Une langue qui ne serait pas ainsi faite ne saurait remplir sa fonction.»<sup>122</sup>*

---

<sup>117</sup> Hjelmslev [1991:60,61]

<sup>118</sup> Hjelmslev [1991:61]

<sup>119</sup> Hjelmslev [1991:63]

<sup>120</sup> Hjelmslev [1991:63]

<sup>121</sup> Hjelmslev [1968:69-70]

<sup>122</sup> Hjelmslev [1968:71]

Hjelmslev constate ici un trait essentiel et fondamental de la structure du langage : « la création illimitée de signes à partir d'un nombre fini de figures.»<sup>123</sup>

Hjelmslev croit que « d'après leur fonction, les langues sont des systèmes de signes, mais d'après leur structure interne, elles sont surtout des systèmes de figures qui peuvent servir à former des signes. »<sup>124</sup>

## 1.6 Gustave Guillaume

La théorie linguistique, fondée par Gustave Guillaume, aujourd'hui appelée la psychomécanique du langage, est une discipline qui porte les germes d'une linguistique cognitive.

La psychomécanique se complète d'une psychosystématique, science des systèmes linguistiques institués, et d'une psychosémiologie, science des signes linguistiques dans leurs rapports avec les « *signifiés de puissance* » et les « *signifiés d'effet* ».

Il y a une hypothèse selon laquelle la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume est la première linguistique cognitive française, et que la problématique énonciative débouche sur les germes d'une théorie de la cognition.<sup>125</sup>

Guillaume est considéré aussi comme un précurseur dans la problématique de l'énonciation, mais la psychomécanique de Guillaume n'intègre que la problématique énonciative et pas la théorie de l'énonciation même.<sup>126</sup>

Les recherches de Guillaume tendent vers l'étude de la pensée abordée sous le prisme du langage<sup>127</sup>:

*« C'est dans les mécanismes de l'acte de langage que réside la clé du langage humain, et à son horizon, celle de la cognition humaine. »<sup>128</sup>*

---

<sup>123</sup> Hjelmslev [1968:71]

<sup>124</sup> Hjelmslev [1991:71]

<sup>125</sup> Valette [2006:69]

<sup>126</sup> Valette [2006:81]

<sup>127</sup> Valette [2006:69]

<sup>128</sup> Valette [2006:69]



Pour Guillaume, l'acte de langage est la transition de la langue (*plan de puissance*) au discours (*plan de l'effet*), c'est-à-dire la construction du discours à partir de la langue.<sup>129</sup> Dans sa théorie, Guillaume décrit cette transition qu'il appelle la *praxéogénie*, et une transition inverse, du discours à la langue, *l'ontogénie*.<sup>130</sup> Selon Joly et Roulland, « toute la théorie énonciative de Guillaume repose précisément sur la distinction de la langue et du discours. »<sup>131</sup>

Dans ses recherches, Guillaume se penche aussi sur des questions de philosophie du langage et esquisse la théorie des *aires glossogéniques* qui repose sur le postulat que la langue participe à l'évolution (psychique) de l'homme.<sup>132</sup> En outre, dans cette théorie, Guillaume oppose deux univers : un univers physique, univers du hors-moi, où l'homme évolue, et un univers du en-moi, la langue.

La théorie de Guillaume est critiquée car elle fait prévaloir un point de vue psychologique sur un point de vue strictement linguistique. Ainsi Guillaume explique que :

*« Tout est psychomécanique dans la pensée, dans la langue, et dans le discours ; et le psychologique n'intervient qu'ensuite et ne conditionne que l'emploi de ce qui a été psychomécaniquement institué. »*<sup>133</sup>

Valette écrit que Guillaume ne recourt jamais à la psychologie, ni à la psychoanalyse, mais dans sa psychomécanique, il intègre une théorie de l'esprit qui provient de l'analyse linguistique.<sup>134</sup> Valette décrit ainsi la psychomécanique de Guillaume :

*« La psychomécanique de Guillaume constitue une tentative scientifique, fondée sur la science du langage, visant à distraire de la pensée sa dimension cognitive. Il existe chez Guillaume, en amont des psychomécanismes, au niveau « prélinguistique » auquel le linguiste n'a pas d'accès, sinon par ses reconstructions théoriques. C'est la pensée libre et autonome. »*<sup>135</sup>

La spécificité et l'originalité de l'approche linguistique de la pensée de Guillaume est en négligence de ce phénomène:

---

<sup>129</sup> Valette [2006:69]

<sup>130</sup> Valette [2006:69]

<sup>131</sup> Valette [2006:70]

<sup>132</sup> Valette [2006:67]

<sup>133</sup> Valette [2006:78]

<sup>134</sup> Vallette [2006:79]

<sup>135</sup> Vallette [2006:79-80]

« L'originalité de la psychosystématique du langage, ce qui fait d'elle un haut moment de la science du langage, c'est négligeant le phénomène, asystématique par définition, de ne s'intéresser qu'à l'épiphénomène de saisie, rigoureusement systématique, du fait qu'il est un acte de l'esprit, toujours le même, exempt, dépourvu nécessairement de diversité ». <sup>136</sup>

Guillaume critique la tendance de ses contemporains à confondre la pensée et la langue. Tout son effort consiste à intégrer les manifestations de la pensée dans un système de représentation. <sup>137</sup>

Guillaume reconnaît qu'une langue a des points de contact avec l'esprit, et considère la nature de ces points de contact comme une *saisie*, une appropriation des psychomécanismes par la pensée. <sup>138</sup>

« La pensée reste indépendante, en principe, du langage, et celui-ci ne représente que la puissance qu'elle se donne de se saisir elle-même et en elle-même. » <sup>139</sup>

« La pensée qui se saisit elle-même, et le langage est cela, est spectatrice des mouvements qui l'animent, et ces mouvements qui sont les siens, elle les reproduit dans le langage qui en est en quelque sorte le miroir ». <sup>140</sup>

Guillaume introduit les notions comme *la saisie lexicale* et *la saisie phrastique*. Il constate que le mot procède et résulte de *la saisie lexicale* qui est à la fois groupante et agglutinante, mais *la saisie phrastique* n'est que groupante. <sup>141</sup>

« La somme des saisies lexicales de substance opérées en lui-même par l'esprit humain, c'est la langue. Le nombre de ces saisies lexicales est fini. » <sup>142</sup>

« La somme des saisies phrastiques, qui sont des saisies d'unités de puissance, c'est le discours. Le nombre des saisies phrastiques n'est pas fini. » <sup>143</sup>

Dans son ouvrage *Principes de linguistique théorique*, Guillaume décrit sa compréhension de la relation entre physisme, mental et signifiante.

« On explique selon qu'on a su comprendre. On comprend selon qu'on a su observer. » <sup>144</sup>

---

<sup>136</sup> Valette [2006:81]

<sup>137</sup> Valette [2006:82]

<sup>138</sup> Guillaume [29 III 1954], f 4 et Guillaume [1954]2003; Valette [2006:82]

<sup>139</sup> Guillaume [29 III 1954], f 4 et Guillaume [1954]2003; Valette [2006:82]

<sup>140</sup> Guillaume [29 III 1954], f 4 et Guillaume [1954]2003; Valette [2006:82]

<sup>141</sup> Guillaume [1973:156]

<sup>142</sup> Guillaume [1973:156]

<sup>143</sup> Guillaume [1973:156]

<sup>144</sup> Guillaume [1973:121]

Selon Guillaume, la relation du physique et du mental est la plus importante et la plus négligée dans le langage. Il croit que le langage physifie le mental et le fait sensible par vision ou par audition. Le rôle du langage est de produire une représentation physifiée du mental, mais ce rôle est limité parce que la représentation du mental ne sera jamais une image trop fidèle du mental auquel elle s'ajuste.<sup>145</sup>

Guillaume souligne le caractère dyadique du langage et l'importance de ce que l'étude du langage voie partout en lui la dyade physisme/mentalisme.<sup>146</sup> Selon lui, la signifiante est l'attribut nécessaire du langage.

Pour Guillaume, l'intériorisation et l'extériorisation du langage sont « les deux ordres de moyens progressant par équipollence réciproque ».<sup>147</sup> Guillaume décrit le processus d'intériorisation exclusivement comme le mental, tandis que le processus d'extériorisation est une mutation du mental en physique.<sup>148</sup>

*« Lorsque je rencontre en français le signe (le moyen d'extériorisation) qu'est par exemple l'article, j'ai à me demander de quelle intériorisation il est l'agent d'extériorisation. »*

Guillaume fait critique la linguistique traditionnelle à cause de son observation excessive des moyens physiques d'extériorisation du langage et d'une observation insuffisante des moyens mentaux, d'intériorisation. Il dit que la symphyse de ces deux moyens n'a jamais retenu expressément l'attention des linguistes :<sup>149</sup>

*« La faute de la linguistique traditionnelle a été de ne pas voir par les yeux de l'esprit, qui sont des yeux de compréhension. »<sup>150</sup>*

*« Aucun linguiste ne s'est dit en lui-même : au langage que je vois s'extérioriser sous des signes physiques correspond régulièrement l'égalité d'un langage qui s'intériorise par moyens mentaux. »<sup>151</sup>*

Pour Guillaume, le rapport entre le signifiant et le signifié est le rapport de convenance. Selon la loi qu'il présente, la convenance ne sera jamais excessive. Guillaume distingue deux espèces de convenance : matérielle et formelle :

---

<sup>145</sup> Guillaume [1973:123]

<sup>146</sup> Guillaume [1973:124]

<sup>147</sup> Guillaume [1973:126]

<sup>148</sup> Guillaume [1973:126]

<sup>149</sup> Guillaume [1973:124]

<sup>150</sup> Guillaume [1973:124]

<sup>151</sup> Guillaume [1973:126]

*« La convenance matérielle serait que le signifiant par lui-même – par sa matérialité – emportât un signifié. Pas besoin de convenance linguistique. Ce n'est pas dans cette direction que s'est opérée la construction des langues. La convenance du signifiant au signifié ne repose pas sur la matérialité de celui-ci, mais sur des conditions d'ajustement d'une toute autre nature. »<sup>152</sup>*

Guillaume reconnaît la liberté qui règne dans le système sémiologique et aussi la plus grande liberté pour le choix des moyens. Selon lui, tout est bon et tout convient pour réussir à signifier suffisamment.<sup>153</sup>

Guillaume découvre aussi un problème de la psychosémiologie qui réside dans l'impossibilité d'une idée à inventer pour elle-même un signe convenant. Mais, selon lui, une idée peut trouver un signe qui n'a pas été fait pour elle, mais qui peut devenir lui convenable « par perte de son ancienne convenance. »<sup>154</sup> Guillaume voit ici la cause de l'arbitraire du signe linguistique.<sup>155</sup>

Guillaume dit que le choix d'une forme est une opération qui demande du temps très court mais réel, et la qualité du système peut grandement diminuer ce temps . Ainsi, Guillaume conclut que:

*« L'absence totale d'un système chargé d'intégrer les formes que la langue contient, la découverte de la forme la mieux convenante serait non seulement difficile, mais impossible [...] » Ce qui ne signifie rien en soi, ne pourrait pas dans l'application signifier quelque chose.<sup>156</sup>*

Il souligne que « le rôle de la langue est d'offrir au discours, par les formes présentées en système, la permission d'une valeur plus ou moins grande de valeurs d'emploi. »<sup>157</sup> Pour Guillaume, c'est l'usage du signe dans la langue qui définit le choix du signifiant et pas la structure de la langue.<sup>158</sup>

Selon Guillaume, l'acte de langage commence avec une opération sous-jacente de l'émission de paroles destinées à exprimer la pensée qui est, selon lui, la partie essentielle de l'acte de langage. Il compare cette opération avec « l'appel que la pensée

---

<sup>152</sup> Guillaume [1973:129]

<sup>153</sup> Guillaume [1973:129]

<sup>154</sup> Guillaume [1973:129]

<sup>155</sup> Guillaume [1973:129]

<sup>156</sup> Guillaume [1973:141]

<sup>157</sup> Guillaume [1973:142]

<sup>158</sup> Guillaume [1973:142]

en instance d'expression adresse à la langue, dont l'esprit a la possession permanente.»<sup>159</sup>

Guillaume explique que nous n'avons pas accès aux opérations de pensée qui précèdent en nous l'acte de langage et que nous ne pouvons pas observer les instants premiers du contact entre la pensée et la langue.

Selon Guillaume, l'acte de langage est, pour une grande partie, le transport des sémantèmes et des morphèmes, auxquels la pensée recourt pour s'exprimer, de la langue au discours. <sup>160</sup>

*« Ce transport exige que les sémantèmes et les morphèmes aient un fragment de parole attaché à ce qu'ils signifient, au signifié qu'ils constituent dans la pensée. ».*<sup>161</sup>

Il décrit les sémantèmes et les morphèmes comme des êtres de langues, en quelque sorte corporels, que la linguistique traditionnelle sait observer. Selon lui, la fonction générale des morphèmes de subsumer des séries entières de sémantèmes.<sup>162</sup> Les sémantèmes et les morphèmes sont représentés dans la langue par un *signifiant* qui les transporte dans le discours quand il en est besoin. <sup>163</sup>

Mais Guillaume critique la linguistique traditionnelle qui n'a pas tenu en compte du fait que les morphèmes font une partie intégrante de systèmes. Selon lui, pour saisir un morphème en connaissance, il faut, à la pensée en instance d'expression, le voir dans le système dont il fait partie et où il prend sa valeur.<sup>164</sup>

Guillaume introduit et décrit les notions *d'opération de discernement* et *d'opération d'entendement* qui sont deux opérations de pensée. Selon lui, tout sémantème est la résultante de ces deux opérations. <sup>165</sup>

Avec l'opération de discernement, qui est une opération abstractive retirant le particulier de l'universel, le sémantème doit pouvoir s'individuer. Cette opération est

---

<sup>159</sup> Guillaume [1973:137]

<sup>160</sup> Guillaume [1973:139]

<sup>161</sup> Guillaume [1973:139]

<sup>162</sup> Guillaume [1973:139]

<sup>163</sup> Guillaume [1973:139]

<sup>164</sup> Guillaume [1973:139]

<sup>165</sup> Guillaume [1973:192]

suivie automatiquement d'une opération inverse : une opération d'entendement, qui laisse l'individuation du sémantème et vise à une catégorisation générale qui exprimera la partie de discours.<sup>166</sup>

Dans le tableau ci-dessous, Guillaume présente trois étapes du parcours d'une idée au mot. On voit ici qu'après l'opération de discernement, où le mot obtient sa matière, Guillaume inclut les opérations médiatrices. Selon Guillaume, ces opérations ne constituent pas la forme du mot, mais seulement le conduisent à cette forme (la partie du discours) que le mot reçoit de l'entendement final<sup>167</sup>:

Tableau 1: La genèse formatrice du mot par Guillaume

<b>Discernement initial</b>	<b>Opérations médiatrices</b>	<b>Entendement final</b>
BASE DE MOT (idée particulière)	MORPHOLOGIE DU MOT	PARTIE DU DISCOURS (universalisation finale intégrante)

Dans la genèse formatrice du mot, à *la matière*, ou base de mot, Guillaume ajoute *les formes vectrices pré-conclusives* qui sont les indications grammaticales et qui signifient dans le mot un éloignement de la matière en direction de la forme. Il dit que « ces formes vectrices pré-conclusives gardent en elles quelque chose de matériel, de pré-formel, un signe représentatif, une marque.<sup>168</sup> La forme conclusive du mot (partie du discours) est la phase finale de la schématisation commode de la genèse formatrice du mot :

Tableau 2 : La genèse formatrice du mot par Guillaume

<b>MATIÈRE</b>	<b>+</b>	<b>FORMES VECTRICES</b>	<b>FORME CONCLUSIVE</b>
(base de mot)		Pré-conclusives	(partie du discours)

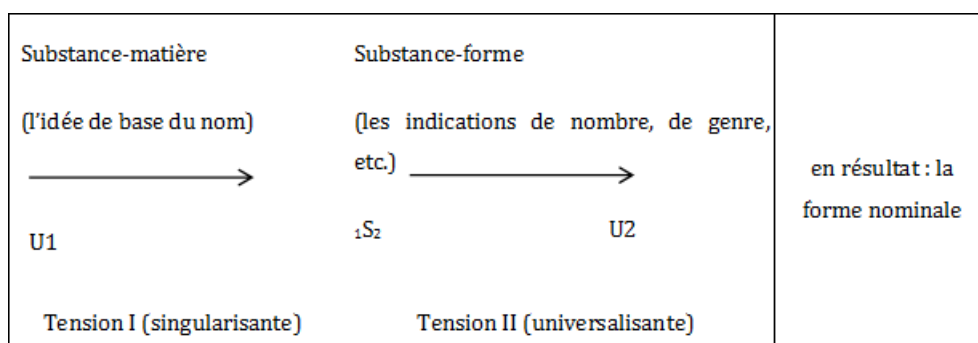
<sup>166</sup> Guillaume [1973:192-193]

<sup>167</sup> Guillaume [1973:197]

<sup>168</sup> Guillaume [1973:198]

Guillaume va plus loin et fait un diagramme où il présente la structure du nom :<sup>169</sup>

Tableau 3 : La structure du nom par Guillaume



Guillaume croit que la linguistique a besoin d'aller plus loin dans les études des signes minimaux:

*« Dans la hiérarchie de la forme – [...] – la linguistique s'est arrêtée aux morphèmes subsumant des séries de sémantèmes ; mais elle n'est pas allée jusqu'au niveau supérieur des systèmes subsumant et intégrant des séries plus ou moins étendues de morphèmes. »*<sup>170</sup>

## 1.7 François Rastier

François Rastier affirme que *CLG* a été longtemps le point d'entrée privilégié dans l'œuvre de Saussure, pour les linguistes et autres auteurs d'autres disciplines, de Lévi-Strauss à Derrida.<sup>171</sup>

Mais, le manuscrit *De l'essence double du langage* écrit par Saussure, qui a été découvert en 1996, a conduit à une révision des œuvres de F. de Saussure et permet de modifier l'interprétation de sa pensée.

*« De l'essence, écrit authentique, ose sur des points cruciaux contredire le Cours, écrit largement apocryphe. De l'essence semble le chaînon manquant qui permet de relier le Mémoire et le Cours. [...] il recèle des nouveautés radicales, notamment sur les dualités, comme la dualité langue/parole ou la dualité signifiant/signifié [...] »*<sup>172</sup>

<sup>169</sup> Guillaume [1973:199]

<sup>170</sup> Guillaume [1973:142]

<sup>171</sup> Rastier [2013:6]

<sup>172</sup> Rastier [2013:6]

Rastier ne met pas en doute que Saussure a inspiré beaucoup des œuvres majeures comme Hjeltslev, Coseriu, Jakobson et Levi-Strauss, mais d'après lui, leur compréhension structuraliste de la théorie de Saussure est une reconstruction projective qui se fonde sur les simplifications du *Cours*.<sup>173</sup> À titre d'exemple, il explique que Lacan a exalté la barre qui séparait le signifiant du signifié. Cette barre figure certes dans le *Cours*, mais, selon Rastier, dans les manuscrits de Saussure c'est un pointillé, parfois tracé en diagonale.<sup>174</sup>

D'après Rastier, *De l'essence* contredit aussi le binarisme jakobsonien, et il explique qu'en effet, les dualités de Saussure n'opposent pas un terme à un autre, mais un terme au couple qu'il forme avec l'autre :

*« Chacun [terme] forme une dualité avec le tout qui le contient. Les dualités déterminent des oppositions participatives entre la partie et le tout [...] »*

*« Cela concrétise, dans la sémiologie même, le principe herméneutique que le global détermine le local ; en d'autres termes, que le signe détermine chacune de ses faces. Ainsi le terme A s'oppose à A/B, et le terme B à A/B (dans cette notation la barre oblique indique une relation de dualité). En outre, une dualité A/B n'existe que différemment par rapport aux dualités voisines (en paradigme et syntagme) [...] »<sup>175</sup>*

Le concept de dualité qui est présenté dans *De l'essence* introduit une dialectique particulière de Saussure, qui rompt avec le dualisme traditionnel en philosophie aristotélicienne du langage<sup>176</sup>. Ce concept oppose les représentations mentales universelles aux sons variables des langues et se poursuit de nos jours en linguistique cognitive.

Rastier constate que « cette dialectique n'a rien non plus de commun avec la dialectique hégélienne ni avec son inversion marxienne. »<sup>177</sup> Sa conclusion est que l'idée anti-ontologique de l'œuvre saussurienne a été moins comprise parce que la philosophie de langage est fondée sur une théorie des représentations qui elle-même est basée sur une théorie de l'Être.

---

<sup>173</sup> Rastier [2013:6]

<sup>174</sup> Rastier [2013:8]

<sup>175</sup> Rastier [2013:8]

<sup>176</sup> Rastier [2013:8]

<sup>177</sup> Rastier [2013:8]



En outre, l'Être règne dans l'histoire de la pensée occidentale comme le Dieu des philosophes, même les athées et les matérialistes, et à cause de cela les linguistes les plus autorisés mettent l'Être au fondement de toute sémiotique.<sup>178</sup> Et tels auteurs antithétiques du XXe siècle comme Carnap et Heidegger concordent aussi sur le fait que l'Être est la grande question, que toute pensée et toute connaissance découle de la préconception de l'Être.<sup>179</sup>

Pour Rastier, il est compréhensible que les idées de Saussure ne puissent pas être comprises et acceptées dans ces conditions :

*« Dans ces conditions, la conception non référentialiste de Saussure ne pouvait rivaliser avec le triangle de Ogden et Richards, Symbol, Thought, Referent, qui reconduit le triangle scolastique Vox, Conceptus, Res, ni contre Morris et Carnap qui s'appuient sur cette tradition pour tracer la tripartition Syntaxe, Sémantique, Pragmatique. »<sup>180</sup>*

Selon Rastier, *De l'essence* par Saussure est principalement une recherche de méthode, tant une méthode d'objectivation qu'une méthode d'exposition.

*« Pour qui prend au sérieux la dualité entre contenu et expression comme la question de la sémiosis textuelle, une pensée nouvelle ne peut « s'exprimer » dans les formes anciennes, mais exige pour se constituer des modes d'expression originaux. »<sup>181</sup>*

La conception saussurienne de la sémiosis, présentée dans *De l'essence double*, « semble autoriser l'idée d'une telle participation réflexive, puisque l'objet dépend entièrement du point de vue qui le constitue ».<sup>182</sup> Benveniste dit à ce propos :

*« En somme la réalité de l'objet (n'est) pas séparable de la méthode propre à le définir » (1966, p.119) Toutes les dualités saussuriennes sont des dualités de points de vue. »<sup>183</sup>*

Rastier suppose:

*Si l'on considère en revanche que les signifiants ne sont pas donnés, mais ont été constitués, et que les signes sont des entités duelles, telles qu'on ne puisse séparer le signifiant du signifié, on ne peut identifier et connaître les signes qu'en modélisant leurs parcours de constitution, c'est-à-dire leur interprétation.<sup>184</sup>*

---

<sup>178</sup> Rastier [2012:10]

<sup>179</sup> Rastier [2012:10]

<sup>180</sup> Rastier [2013:10]

<sup>181</sup> Rastier [2013:13]

<sup>182</sup> Rastier [2013:13]

<sup>183</sup> Rastier [2013:8]

<sup>184</sup> Rastier [2013:13]

Il exprime une supposition que probablement Saussure veut constituer un métalangage qui repose sur l'illusion référentielle. Il est sûr que Saussure fait fréquemment allusion à l'algèbre et par cela Saussure évoque un mode d'opérations sur des inconnues :

*En effet, toutes les grandeurs linguistiques sont à priori des inconnues, au sens où elle ne sont définies, différenciellement, que par leur position en paradigme ou en syntagme. Cela rompt évidemment avec l'ontologie des substances, et ouvre une conception particulière de la linguistique comme théorie des formes.<sup>185</sup>*

Rastier croit que ce furent les difficultés méthodologiques internes, liées à la structure même de la théorie linguistique et à la contradiction avec les modes d'exposition canoniques et avec la tradition aristotélicienne, qui s'empêchèrent Saussure de publier son projet.

*« Saussure se doutait qu'il ne serait pas compris et qu'il ne pouvait l'être : la suite lui donna raison. »<sup>186</sup>*

Rastier souligne l'importance de la théorie de Saussure pour la tripartition sémiotique syntaxe/sémantique/pragmatique, proposée dans les années 1930 par Charles Morris et Rudolf Carnap et fondée aussi sur les conceptions de Saussure et non seulement sur une lecture faussée de Peirce.<sup>187</sup>

Rastier voit aussi d'autres valeurs dans les conceptions de Saussure. Selon lui, la théorie saussurienne de la dualité signifiant/signifié (sémiosis) n'a pas d'équivalent. Elle est fructueuse pour les « grammaires de construction », développées en linguistique cognitive depuis une quinzaine d'années et qui délaissent le dualisme traditionnel pour s'intéresser à la sémiosis (une construction est un appariement entre une expression et un contenu). »<sup>188</sup>

Selon Rastier, la lecture de Saussure peut être utile pour restituer sa pensée relativement à la linguistique de l'époque saussurienne ou pour contribuer au développement des conceptions de Saussure dans la linguistique moderne.<sup>189</sup>

---

<sup>185</sup> Rastier [2013:14]

<sup>186</sup> Rastier [2013:13]

<sup>187</sup> Rastier [2013:15]

<sup>188</sup> Rastier [2013:18]

<sup>189</sup> Rastier [2013:14]

Se basant sur tout cela, Rastier conclut que *De l'essence* et le projet de Saussure peuvent permettre une reformulation et un élargissement des exigences scientifiques de la linguistique. Selon lui, ces œuvres saussuriennes engagent « non seulement à approfondir ses liens avec la philologie et l'herméneutique, mais encore à accroître son exigence intellectuelle et à l'ouvrir à de nouveaux champs d'application. »<sup>190</sup>

## 1.8 Conclusion

En se basant sur tout ce que nous avons présenté dans ce chapitre, nous pouvons dire avec confiance que toute l'histoire de la linguistique peut être présentée comme l'histoire de l'interprétation du signe.

Tous ces auteurs se sont consacrés à la problématique du signe linguistique, à sa structure, aux dualités comme le signifié/le signifiant, la pensée/le langage, la langue/le langage et au processus du choix des signes.

Ces linguistes sont unis par la thématique, mais ils se distinguent par leurs approches : l'approche philosophique avec la dimension théologique chez Augustin, l'approche philosophique et logique chez Benveniste, l'approche structuraliste chez Saussure et Hjelmslev et l'approche cognitive chez Guillaume.

Pour tous les linguistes, présentés dans ce chapitre, le signe est un élément primordial du système linguistique dont la propriété fondamentale est de signifier. Ils considèrent la langue comme un système de signes. Une autre opinion qui est aussi commune pour tous « nos » linguistes est que la signification du signe peut être définie seulement en contexte.

Tous les linguistes voient et reconnaissent la possibilité de décomposer le langage en unités et la plupart essaie de réaliser une analyse exhaustive du signe et de trouver les unités les plus primitives, indécomposables.

---

<sup>190</sup> Rastier [2013:18]

Nous avons remarqué que le caractère très sensible du signe et le fait qu'il fasse référence à autre chose que lui-même ont été les deux moments les plus discutés chez tous nos linguistes. Nous soutenons l'opinion de Benveniste selon laquelle c'est effectivement le problème métaphysique de l'accord entre l'esprit et le monde.

Le signe linguistique n'est pas comme les autres signes et ses processus de signification sont plus complexes parce que le mot, avant de renvoyer au référent, doit passer par plusieurs étapes intermédiaires.

Nous voulons souligner l'importance de F. de Saussure qui a introduit les termes : *le signe linguistique, signifiant et signifié* et la distinction entre eux. Il a aussi défini les quatre principes primordiaux du signe linguistique: *l'arbitraire du signe, le caractère linéaire du signifiant, l'immutabilité et la mutabilité du signe.*

Nous pouvons conclure que le premier principe du signe, l'arbitraire du signe, est effectivement un principe primordial et c'est la raison pour laquelle il est beaucoup discuté. Tous les linguistes reconnaissent ce principe, mais de façon variable.

Deux autres éléments de nos conclusions sont que l'arbitraire des signes de la langue donne la liberté d'établir tous les rapports possibles entre les signifiants et les signifiés et que tous les changements du signifié et du signifiant influencent l'évolution et l'altération de la langue.

Nous avons conclu que Hjelmslev est un structuraliste hérité de Saussure. Il prolonge et défend les idées de Saussure, mais dans son analyse, Hjelmslev reconnaît une forme spécifique dans le *procès du contenu (signifié) : la forme du contenu*<sup>191</sup> (*la forme du signifié*).

Hjelmslev nous a montré qu'en remplaçant des éléments dans le mot, on forme de cette façon de nouveaux signes et qu'il y a *la structure de la langue* qui commande à chaque signe de suivre ses règles. La langue est un système productif et c'est une propriété fondamentale et essentielle d'un système des signes.

---

<sup>191</sup> Hjelmslev [1968:76]

Par ailleurs, nous pouvons conclure que la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume est la première linguistique cognitive française et il est un précurseur dans la problématique énonciative qui débouche sur les germes d'une théorie de la cognition.

Dans sa psychomécanique, il a intégré une théorie de l'esprit et constaté l'existence du niveau « prélinguistique » inaccessible pour le linguiste.

Nous pouvons établir la conclusion que les conceptions de Ferdinand de Saussure qu'il a formulées dans son *Cours de la Linguistique Générale* connu, ont influencé à des degrés divers toutes les théories linguistiques que nous avons présentées dans ce chapitre et beaucoup d'auteurs d'autres disciplines.

La découverte du manuscrit *De l'essence double du langage* de Saussure a conduit à une révision des œuvres de F. de Saussure et permet de modifier l'interprétation de sa pensée sur les dualités langue/parole ou la dualité signifiant/signifié qui n'opposent pas un terme à un autre, mais un terme au couple qu'il forme avec l'autre.

Ce concept de dualité introduit une dialectique particulière de Saussure qui rompt avec le dualisme traditionnel et qui poursuit en linguistique cognitive. En se basant sur l'affirmation de Rastier que la théorie de la dualité signifiant/signifié (sémiosis) est importante pour les « grammaires de construction » de la linguistique cognitive depuis une quinzaine d'années<sup>192</sup>, nous pouvons supposer que la théorie de Saussure peut contenir les germes de la linguistique cognitive.

---

<sup>192</sup> Rastier [2013:18]

## 2 Chapitre. Modèles du signe

### 2.1 Introduction

La réflexion philosophique occidentale se fonde sur le modèle du signe. Les modèles sémantiques remontent, soit directement soit indirectement, à une analyse du signe connue depuis l'Antiquité.

Cette analyse implique trois composants dont deux ne posent pas de problèmes très graves. Un des composants est le *signifiant* qui se présente à nous sous la forme du phénomène acoustique ou écrit. Un autre composant qui est ni identique ni semblable au signifiant, « peut figurer comme tout ce dont on peut parler en langue humaine : une chose quelconque [...]ou une classe de choses. »<sup>1</sup>

C'est le troisième composant - *signifié*, qui pose des problèmes pour les linguistes et surtout pour les sémanticiens.

« Les deux sources majeures de la théorie du signe au XXe siècle sont la sémiotique de Charles Sanders Peirce et la sémiologie de Ferdinand de Saussure. »<sup>2</sup>

*« Les deux pères fondateurs convergeaient sur deux points importants : d'abord pour faire de ce qu'ils nomment l'un sémiologie et l'autre sémiotique la science des signes ; ensuite pour mettre en avant l'idée que ces signes fonctionnent comme un système formel ».*<sup>3</sup>

A côté de ces deux orientations principales de la théorie du signe au XXe siècle, « le modèle de signe le plus utilisé reste le modèle triadique popularisé par Ogden et Richards.»<sup>4</sup>

---

<sup>1</sup> Heger [1969:44]

<sup>2</sup> Arba Leroy, K., <https://acadesetudiants.files.wordpress.com/2010/10/arba-philos-de-lart-brc3a8ve-introduction-c3a0-la-thc3a9orie-du-signe.pdf>

<sup>3</sup> Klinkenberg [1996:18]

<sup>4</sup> Auroux [1996:116]

## 2.2 Un modèle inférentiel (dyadique)

Le modèle inférentiel vient de la rhétorique antique et la tradition augustinienne.<sup>5</sup> Il interprète le sens comme un acte intentionnel de raison établissant les relations entre deux signes ou deux objets. Ce modèle de signe est dit dyadique, puisqu'il comprend deux éléments, et ce modèle restera dominant en Europe jusqu'au milieu du XX<sup>e</sup> siècle.

*« Dans sa version la plus simple, qui formule l'expression, le modèle du signe est dyadique, et se laisse résumer par la formule *aliquid stat pro aliquo*. Dans tous les cas, le contenu est une chose mentale, et se confond avec une idée ou un concept. Ce modèle dyadique va ainsi de saint Augustin (*De doctrina Christiana*, II. 1.1) à Tracy (cf. *Eléments d'Idéologie*, t. III), jusqu'à Frege au moins. Les théories des signes qui figuraient au XIX<sup>e</sup> siècle dans tous les manuels de philosophie sont un aboutissement de cette tradition ».*<sup>6</sup>

### 2.2.1 Le modèle de F. de Saussure

Saussure définit le signe linguistique comme une entité psychique à deux faces et le représente par la figure basée sur la combinaison du *concept* et de l'*image acoustique*<sup>7</sup>:

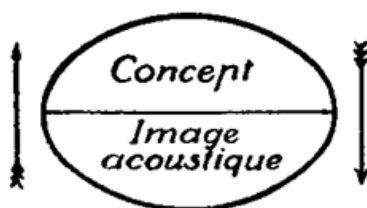


Figure 2 : Le modèle du signe linguistique de Saussure

Mais dans l'usage courant, le terme « signe » désigne l'image acoustique seule, c'est la raison pour laquelle Saussure conserve le mot *signe* pour désigner le total et remplace *concept* et *image acoustique* respectivement par *signifié* et *signifiant*, que Saussure compare aux deux côtés d'une feuille de papier.<sup>8</sup>

---

<sup>5</sup> Anisimova [2002:49], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>6</sup> Rastier [1988:682]

<sup>7</sup> Saussure [2005:98]

<sup>8</sup> Saussure [2005:98]



Figure 3 : Le modèle du signe linguistique de Saussure

L'image acoustique (ou sensible) est appelée *signifiant*. Ce n'est pas le son matériel, mais l'empreinte psychique de ce son ; le concept, appelé *signifié*, contient les traits distinctifs qui caractérisent ce signe par rapport aux traits d'autres signes de la langue.<sup>9</sup>

Le modèle saussurien du signe ne rompt pas avec l'indistinction entre contenu linguistique et concept qui fait problème, dans la mesure où le signifié est défini comme un concept.<sup>10</sup>

*« Sa nouveauté résidait dans la reconnaissance d'un lien indissoluble entre le signifiant (image acoustique) et le signifié (concept) ; et non plus d'un lien général entre les signes et la pensée, reconnu par exemple aussi bien par Condillac que par Peirce. »<sup>11</sup>*

### 2.3 Un modèle référentiel (triadiques)

Le point de départ du modèle référentiel, ou triadique, est la logique d'Aristote.<sup>12</sup> Le modèle présente le sens comme *une représentation mentale (le concept)*. Cette approche a été acceptée par la sémantique naturelle et la sémantique cognitive. Ce modèle qui est connu comme le triangle sémiotique (le mot/le concept/l'objet) a été développé dans la grammaire scolastique et les grammaires générales de la période classique.<sup>13</sup>

Les modèles triadiques enchaînent seulement à la relation entre le signifiant (ou signe) et le concept, une relation entre le concept et la chose signifiée (ou référent).<sup>14</sup>

---

<sup>9</sup> Saussure [2005:98]

<sup>10</sup> Rastier [1988:683]

<sup>11</sup> Rastier [1988:683]

<sup>12</sup> Anisimova [2002:49], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>13</sup> Rastier [1988:683]

<sup>14</sup> Rastier [1988:683]



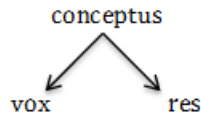


Figure 4 : Le modèle triadique

### 2.3.1 Le modèle de Ch. S. Peirce

Les théories de Charles Sanders Peirce ont été reconstituées par d'autres chercheurs et sont très fragmentées. La pensée peircéenne montre une connaissance sérieuse de la sémiotique, mais elle reste encore largement ignorée en Europe.<sup>15</sup>

Selon Peirce, le signe est constitué par la relation de trois composants : *representamen* ou *sign* (pour le *signifiant*), *objet* (pour le *référént*) et *interprétant* (pour le *signifié*).

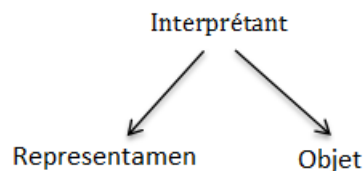


Figure 5 : Le modèle du signe de Peirce

Peirce distingue un *objet immédiat* et un *objet dynamique*. L'objet immédiat est un référent au sens strict, fixé, sans lequel le signe n'existerait pas, mais qui ne recouvre pas toutes les possibilités existantes. L'objet dynamique comprend ce que le signe ne peut pas directement exprimer, mais indique, et que le récepteur doit interpréter grâce à sa compétence.<sup>16</sup>

Il distingue aussi un *interprétant immédiat*, un sens probable, qui peut venir spontanément à l'esprit, un *interprétant dynamique*, le sens particulier formé dans l'esprit d'un récepteur à chaque niveau de réception, et un *interprétant final* – un sens « correct » ou « autorisé ». <sup>17</sup>

<sup>15</sup> Spielmag (2010), <http://faculty.georgetown.edu/spielmag/docs/semiotique/sign4.htm>

<sup>16</sup> Spielmag (2010), <http://faculty.georgetown.edu/spielmag/docs/semiotique/sign4.htm>

<sup>17</sup> Spielmag (2010), <http://faculty.georgetown.edu/spielmag/docs/semiotique/sign4.htm>

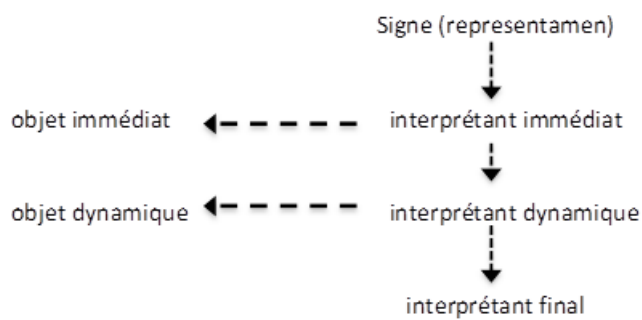


Figure 6 : Le modèle du signe de Peirce

### 2.3.2 Le modèle de K. Ogden et I.A. Richards

Le modèle peircien sert de base à la réflexion contemporaine. Dans l'œuvre *The meaning of Meaning*, K. Ogden et I.A. Richards ont popularisé le modèle triadique. Ogden et Richards lui ont donné la forme simplifiée qui a les trois postes<sup>18</sup>:

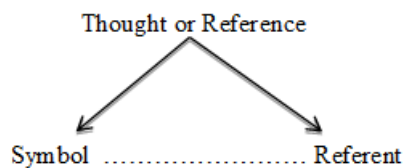


Figure 7 : Le modèle du signe de K.Ogden et I.A. Richards

Le modèle triangulaire qu'ont proposé C.K. Ogden et I.A. Richards est expliqué ci-dessous en français<sup>19</sup>,

---

<sup>18</sup>Rastier[1988:685]

<sup>19</sup>Heger [1969:44]

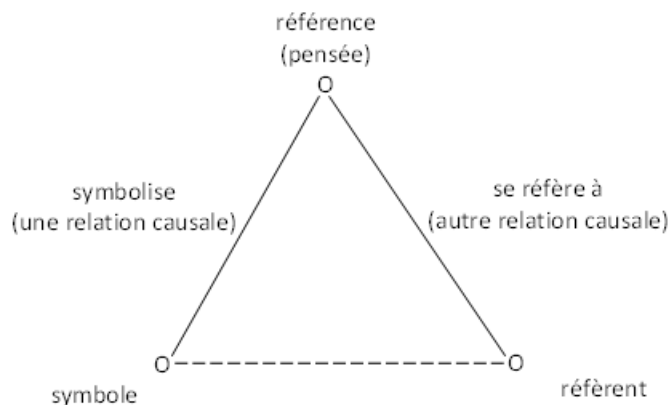


Figure 8 : Le modèle triangulaire de C.K. Ogden et I.A. Richards

Ce modèle nous montre qu'il y a une relation entre le symbole et le réfèrent qui est directe mais « imputée ou hypostasiée »<sup>20</sup>, et qu'il y a aussi une autre relation entre le symbole et le réfèrent à travers la référence.

La ligne pointillée a été une nouveauté dans le modèle triadique apportée par Ogden et Richards qui admettait obliquement une référence directe de symbole au réfèrent sans passer la pensée.

## 2.4 Un modèle différentiel

Un modèle différentiel, qui provient de sophisme, a été développé pendant le siècle des Lumières et après par les structuralistes, qui ont défini la signification comme le résultat de la catégorisation.<sup>21</sup>

Le modèle différentiel a été accepté par les comparatistes (L. Hjelmslev) et a été surtout populaire dans la linguistique romane (Coseriu, Pottier, Greimas).<sup>22</sup>

<sup>20</sup> Heger [1969:45]

<sup>21</sup> Anisimova [2002:49], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>22</sup> Anisimova [2002:49], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

Rastier retrace le modèle d'Ullman (1951), qui reprenant la forme triadique, remplace le concept par le signifié (« sens ») :<sup>23</sup>

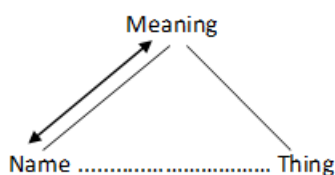


Figure 9 : Le modèle du signe d'Ullman

Ce modèle prend une forme achevée dans le modèle tétradique de Heger (1965).

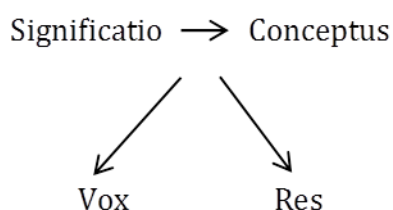


Figure 10 : Le modèle différentiel de Heger

Selon Rastier, cette « [...] distinction opératoire entre contenu, d'une part, concept ou l'idée d'autre part, est relativement récente en sémantique linguistique. »<sup>24</sup>, mais elle n'est pas nouvelle, puisque des grammairiens scolastiques ont utilisé ce modèle tétradique.<sup>25</sup>

Selon Rastier, l'élaboration du concept du *sème* par Pottier a été une étape décisive dans l'évolution du modèle du signe. Rastier dit que Pottier « ruine la prétention traditionnelle à l'universalité du concept »<sup>26</sup>, et « il fonde le domaine de la microsémantique en atomisant le signifié morphématique (ou sémème). »<sup>27</sup>

---

<sup>23</sup> Rastier [1988:684]

<sup>24</sup> Rastier [1988:684]

<sup>25</sup> Rastier [1988:684]

<sup>26</sup> Rastier [1988:684]

<sup>27</sup> Rastier [1988:684]

Parallèlement, à un autre niveau, dans le domaine noémique, Pottier remplace les concepts des théories précédentes par les *noèmes* qui sont des unités langagières et non plus seulement linguistiques. <sup>28</sup>

« [...]on les nomme souvent unités conceptuelles. Mais ils atomisent eux aussi les concepts qu'il « remplacent » : ils constituent les catégories métalinguistiques élémentaires de la théorie sémantique (cf. Pottier, 1980)». <sup>29</sup>

K. Heger tient en compte le concept du signe de Pottier et « remplace la référence unique du modèle d'Ogden et Richards par les trois unités signifiées, *sémème* et *sème* ou *noème* [...]». <sup>30</sup> Heger propose « de transformer le triangle en un trapèze dont le côté supérieur représente le plan de la substance conceptuelle du contenu, et de lui donner la forme suivante. » <sup>31</sup>

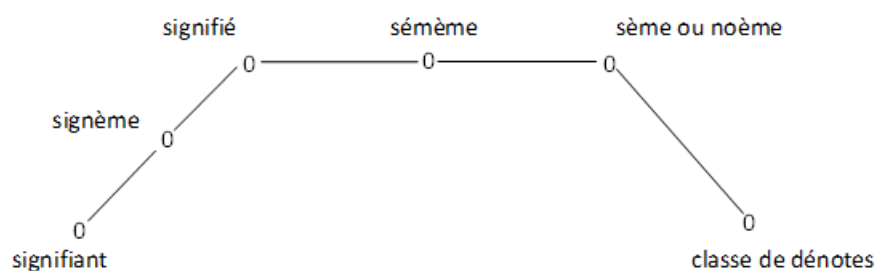


Figure 11 : Le modèle du signe de Heger

## 2.5 Conclusion

Il existe plusieurs modèles du signe et la structure de ces modèles est variée. Deux composants, le signifiant et le référent, ne présentent pas de graves problèmes, mais c'est le troisième composant, *signifié*, qui pose des problèmes pour les linguistes en général, et pour les sémanticiens, en particulier.

<sup>28</sup> Rastier [1988:684-685]

<sup>29</sup> Rastier [1988:685]

<sup>30</sup> Heger [1969:57]

<sup>31</sup> Heger [1969:57]

Nous avons présenté trois principaux modèles du signe: le modèle inférentiel (dyadique), référentiel (triadiques) et le modèle différentiel (tétradique).

Le modèle inférentiel ou dyadique comprend seulement deux composants : le signifié et le signifiant. Ce modèle vient de l'Antiquité et toutes les théories philosophiques des signes du XIX<sup>e</sup> siècle sont un résultat de cette tradition. Pendant une longue période, le modèle de Saussure est resté dominant parmi les modèles du signe parce qu'il a reconnu un lien indissoluble entre le signifiant et le signifié et non plus un lien général entre les signes et la pensée.<sup>32</sup>

Le modèle triadique, connu comme le triangle sémiotique (le mot/le concept/l'objet), présente le sens comme *une représentation mentale* ou *le concept*. Dans ce modèle, à la différence du dyadique, il y a trois éléments : le mot (pour le signifiant), le signifié (pour le concept) et le référent (pour l'objet). Ce modèle enchaîne une relation entre *le signifiant* et *le concept* et une relation entre *le concept* et *le référent*.

Le modèle de Pierce est aussi constitué de trois éléments, mais il distingue deux types d'objet : *immédait* (référent au sens strict, fixé) et *dynamique* (ce que le récepteur doit interpréter grâce à sa compétence), et trois types d'*interprétant* : *immédiat* (un sens probable, spontané), *un interprétant dynamique* (un sens particulier) et *un interprétant final* (un sens « autorisé »). À notre avis, ce modèle peut être un prototype du modèle tétradique parce qu'il distingue plusieurs types de sens (interprétants), ce que nous pouvons comparer aux sémème, sème et noème.

Dans le modèle triadique nous avons trouvé la réponse à la question « comment et par quels moyens il est possible qu'un phénomène acoustique ou écrit puisse tenir lieu d'une chose qui n'est pas lui.»<sup>33</sup> Dans ce modèle, deux relations sont clairement définies.

La première relation est entre le symbole et le référent et elle est directe, mais « imputée ou hypostasiée.»<sup>34</sup> Selon Heger, cette relation ne peut pas servir de base à une analyse

---

<sup>32</sup> Rastier [1988:682]

<sup>33</sup> Heger [1969:45]

<sup>34</sup> Heger [1969:45]

scientifique.<sup>35</sup> Nous pouvons aussi voir une autre relation qui est indirecte parce qu'elle établit le contact entre le symbole et le référent à travers la référence. D'après Heger, la deuxième relation, la référence, est scientifiquement valable et présente « un véritable intérêt pour un linguiste. »<sup>36</sup>

Un modèle différentiel, ou tétradique qui a une forme d'un trapèze, est beaucoup plus récent parce qu'il distingue le contenu et le concept ce qui est assez récent dans la sémantique, mais pas nouveau. L'élaboration des concepts de *sème* et de *noème* par Pottier a été un moment important dans le développement de ce modèle du signe dans lequel Heger a remplacé la référence unique du modèle triadique par les trois unités signifiées, *sémème* et *sème* ou *noème* qui sont placés sur le plan de la substance conceptuelle du contenu.

À notre avis, le modèle tétradique est un nouveau pas qualitatif dans le développement du modèle du signe. Il reflète la nature du signe linguistique plus précisément parce qu'il différencie la substance conceptuelle du contenu (la référence).

---

<sup>35</sup> Heger [1969:45]

<sup>36</sup> Heger [1969:45]





**DEUXIEME PARTIE:  
THEORIE ET PRATIQUE DU SIGNE LINGUISTIQUE  
DANS LES ECRITS DE BERNARD POTTIER**

### 3 Chapitre. Les caractéristiques principales de la linguistique de Bernard Pottier

#### 3.1 Une linguistique du sens

##### 3.1.1 Introduction

###### 3.1.1.1 La définition de la sémantique

Dans le titre de son *Essai de sémantique (Science des significations)* (1897), Bréal a formulé très clairement l'objet des recherches sémantiques : « significations linguistiques » qui a pourtant provoqué beaucoup de nouvelles questions.<sup>1</sup> La dichotomie « signification/sens », formée plus tard, s'interprète différemment dans les différentes théories.

Le terme de sémantique comme la majorité des termes est polysémique. On peut dire que l'objet des études sémantiques n'est pas suffisamment défini pour l'instant. Ces définitions contradictoires de plusieurs linguistes qui le confirment:<sup>2</sup>

« *La sémantique – c'est l'étude du sens* » [Lyons 1978:9]

« *La sémantique – c'est l'étude du sens du mot* » [Guiraud 1955:5]

« *La sémantique – c'est une étude du sens des mots, des phrases et des énoncés* » [Lerat 1983:3]

« *.. l'objet de la sémantique est le sens* » [Dubois 1994:419]. »

On peut voir qu'il y a un accord entre les sémanticiens que la sémantique est un « étude du sens », mais le terme « sens » est interprété différemment par eux et cela pose un problème.

---

<sup>1</sup> Anisimova [2002:6], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>2</sup> Anisimova [2002:6], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

### 3.1.1.2 Les sémantiques

Les théories et les points de vue différents à propos de l'objet de recherche dans la sémantique et la définition de la sémantique même comme une science ont toujours existé.

François Rastier reconnaît comme sémantiques un nombre de disciplines qui sont différentes par rapport à la compréhension de la signification, et il distingue quatre types d'approches sémantiques développés pendant les dernières trente ans <sup>3</sup>:

*La sémantique logique (vériconditionnelle)* étudie les rapports entre des intensions (ou concepts) et des extensions (souvent assimilées à des objets). *La sémantique psychologique* identifie la signification comme la relation entre les signes et les représentations ou les opérations mentales. *La sémantique cognitive* est très proche de la sémantique psychologique parce qu'elle définit la signification comme une représentation mentale. *La sémantique linguistique autonome ou différentielle*, issue de la linguistique structurelle européenne, représente la signification comme la relation linguistique entre les signifiants des signes qui, « ont à leur tour, les corrélats psychologiques, voir physiques, mais ces corrélats ne les définissent pas [...] ». <sup>4</sup>

### 3.1.1.3 Les principes de la sémantique cognitive

L'objet de notre étude étant aussi la sémantique cognitive de Bernard Pottier, il s'avère donc être important de présenter les principes de la sémantique cognitive.

« La sémantique cognitive prend pour principe que le sens linguistique consiste en représentations ou processus mentaux [...] ». <sup>5</sup> « Mais les phénomènes linguistiques ne sont pas moins rapportés à des processus mentaux qui sont censés les expliquer. » <sup>6</sup>

Ce point de vue sur les processus mentaux suppose deux thèses traditionnelles occidentales qui existent depuis Platon, « et qui ont toujours empêché la constitution

---

<sup>3</sup> Rastier [1994:23-24]

<sup>4</sup> Rastier [1994:24]

<sup>5</sup> Rastier [1993:153]

<sup>6</sup> Rastier [1993:162]

d'une linguistique autonome : *le langage est un produit de la pensée ; la langue est un instrument de la pensée* »<sup>7</sup>.

Geeraerts impose une approche fonctionnelle :

*« Si on considère le langage comme un des outils conceptuels de l'homme le langage ne doit être non pas étudié de façon autonome, mais considéré par rapport à sa fonction cognitive : interpréter, ordonner, fixer et exprimer l'expérience humaine »*<sup>8</sup>.

Tous les cognitivistes soutiennent l'idée de l'autonomie relative de la pensée, mais tous dénie l'autonomie du langage. Selon Rastier, « le sens est identifié [...] à des représentations. »<sup>9</sup> « En outre, les représentations sont généralement réduites à des concepts »<sup>10</sup>. Il observe les mêmes idées chez Jackendoff (1983:85): « la structure sémantique est la structure conceptuelle » et chez Langacker (1986:3): « le sens est identifié avec la conceptualisation »<sup>11</sup>.

Selon les tenants de la sémantique cognitive, les pensées exprimées dans le langage servent aussi à structurer et filtrer la réalité; notre façon de percevoir le monde est limitée par les concepts fournis par le langage. Le langage est intégré dans nos capacités cognitives qui nous permettent de comprendre le monde avec des outils conceptuels.

Pour les cognitivistes, la sémantique n'est pas autonome. Harris affirme que:

*« Ni la forme ni le sens des expressions ne peuvent pas être adéquatement décrits sans référence aux connaissances encyclopédiques des locuteurs, à leur capacité de transporter des concepts de domaines concrets vers des domaines abstraits, et à leur usage de représentations superpositionnelles et de schèmes à satisfaction de contraintes pour intégrer des sources multiples d'informations »*.<sup>12</sup>

Geeraerts, dans son article *Grammaire cognitive et sémantique lexicale*, tente de représenter les tendances majeures de la recherche en sémantique cognitive au niveau

---

<sup>7</sup> Rastier [1993:162]

<sup>8</sup> Geeraerts [1991:27]

<sup>9</sup> Rastier [1993:162]

<sup>10</sup> Rastier [1993:162]

<sup>11</sup> Rastier [1993:162-163]

<sup>12</sup> Rastier [1993:163]

lexical.<sup>13</sup> Il souligne que les principes qu'il présente ne sont pas nécessairement partagés par toutes les études spécifiques cognitives.

En bref, les principes de Greegaerts peuvent être ainsi présentés:<sup>14</sup>

Les cognitivistes affirment que les concepts lexicaux ont des frontières vagues, et qu'ils sont des groupes polysémiques de nuances sémantiques. Les concepts lexicaux fonctionnent de manière flexible et analogique, et ils doivent être étudiés comme une partie propre de la cognition humaine en générale.

Selon cognitivistes, les concepts lexicaux peuvent être définis par des disjonctions d'attributs pertinents, mais il n'est pas possible de maintenir rigide la distinction entre analytique et synthétique et entre les attributs essentiels et accidentels. Les attributs d'une catégorie, ou ses éléments, peuvent avoir différents degrés de représentativité.

Les tenants de la linguistique cognitive ne font pas la distinction entre la sémantique et la connaissance encyclopédique. Le vécu et le milieu culturel du locuteur jouent un rôle important dans les études sémantiques cognitives.

### **3.1.2 La sémantique cognitive pottérienne**

Comme la plupart des théories cognitives, le modèle de Bernard Pottier est concentré sur le contenu et le sens de la langue.

Dans son écrit *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Pottier dit que pour lui les liens entre la pensée et la langue sont évidents. Mais il souligne qu'il existe une question de savoir qui a été de tous les temps : « dans quelle mesure la structuration du langage peut apparaître comme une contrainte sur la fluidité de la pensée. »<sup>15</sup>

---

<sup>13</sup> Greegaerts [1991:24]

<sup>14</sup> Greegaerts [1991:24-27]

<sup>15</sup> Pottier [2000:3]

Pottier n'est pas d'accord avec l'affirmation de Benveniste selon laquelle « nous pensons un univers que notre langue a d'abord modelé »<sup>16</sup>. Et dans sa théorie, Pottier montre que le point de vue de Benveniste est insoutenable.

Pottier suit son maître Gustave Guillaume qui a insisté sur la chronologie qui va de la pensée aux signes :

*« La pensée existe en nous, s'agite en nous, indépendamment de la langue, mais ce n'est pas que sous la saisie linguistique que nous en savons opérer qu'elle se fait lucide et, réfléchie sur un [miroir], devient dans notre esprit un objet livré à notre considération (LL 3, 230). »*<sup>17</sup>

Pottier trouve aussi les mêmes idées chez Albert Einstein qui s'exprime clairement :

*« Pour moi, il n'est pas douteux que notre pensée fonctionne pour la plus grande part sans se servir des signes (mots) et, en outre, de façon largement inconsciente ».*<sup>18</sup>

Pour Pottier, c'est la représentation mentale imagée qui joue un rôle essentiel dans les mécanismes langagiers et il croit qu'il est important de les visualiser<sup>19</sup>.

Dans la *Théorie et analyse linguistique*, Pottier donne quelques remarques méthodologiques qui suggèrent clairement l'appartenance de Pottier à la tendance cognitive:<sup>20</sup>

Tout d'abord, il trouve que dans les études linguistiques, à côté de *l'explicite*, on doit considérer *l'implicite*, il s'agit ici des savoirs culturels, des contextes, des situations et des intentions des interlocuteurs.

Pottier souligne le rôle important de *la mémoire* parce que le niveau conceptuel est justement mémorisé. Il insiste cependant qu'on ne retient pas des mots, des phrases, mais *du sens*. C'est le lieu de *noèmes* – les abstractions généralisantes de l'expérience déliées de la langue naturelle.

Pottier reconnaît que chaque individu a *la liberté* par rapport à ce qu'il veut dire.

---

<sup>16</sup> Tendances récentes en linguistique générale, Journal de Psychologie, Paris, PUF, janv.-juin 1954

<sup>17</sup> Pottier [2000 :5]

<sup>18</sup> Pottier [2000:5]

<sup>19</sup> Pottier [2000:5]

<sup>20</sup> Pottier [1987:87]

Pottier n'est pas d'accord avec les structuralistes qui excluent, où limitent, l'aspect historique dans les recherches linguistiques. Pottier affirme que la synchronie n'existe pas. Selon lui, « le temps est partout, le temps est la cause de l'évolution constante des organisations sémantique, syntaxiques et phonétiques. »<sup>21</sup> La structure absolument immobile ne permet d'écrire adéquatement un objet.

Pour Pottier, la connaissance linguistique de chaque locuteur joue un rôle essentiel dans les études linguistiques, et il introduit la notion – *idiolecte*.<sup>22</sup> Il souligne aussi que la linguistique ne peut pas s'isoler des autres sciences humaines.

Dans plusieurs de ses ouvrages, Pottier illustrent les mécanismes supposés du monde mental dans lequel se réalise le passage de la perception vers les choix sémiologiques – les choix des signes linguistiques. Selon Pottier, ces mécanismes mentales supposés sont sous-jacents aux opérations qui dominent la communication.

Pottier comprend la complexité du rapport entre la pensée et la langue. Selon lui, les catégorisations de pensée sont générales et abstraites et elles supportent les catégories linguistiques qui enrichissent l'acte de communication par toutes les nuances culturelles, pratiques et historiques. Selon Pottier, les représentations mentales sont universelles, mais les catégorisations sont spécifiques à chacune des langues dans leur forme.<sup>23</sup>

Pour Pottier, « chaque locuteur est un peu poète : il rêve, il imagine, il se souvient, il dessine à un niveau d'abstraction dégagé de la contrainte des signes. »<sup>24</sup> Pottier comprend notre « vouloir dire » d'abord comme « un imaginaire où la vue tient une place essentielle. »<sup>25</sup>

Pottier est d'accord avec Federico Garcia Lorca qu'il place aussi avant tout le sens de la vue et pour lui tout d'abord c'est « savoir voir », et puis « savoir dire » ce que l'on a vu<sup>26</sup>.

---

<sup>21</sup> Pottier [1987:88]

<sup>22</sup> Pottier [1987:10]

<sup>23</sup> Pottier [1987:11]

<sup>24</sup> Pottier [2000:5]

<sup>25</sup> Pottier [2000:6]

<sup>26</sup> Pottier [2000:6]

Si l'on se situe dans la position du récepteur, on retrouve la même nécessité de convertir les mots en images.

Selon Pottier, chez l'adulte qui domine sa langue <sup>27</sup>:

« La pensée peut fonctionner sans passer par la langue ; la pensée s'exprime éventuellement par la langue, parmi d'autres systèmes sémiologiques ; la pensée est en interrelation avec le monde qui nous entoure, sans en être l'esclave ; l'image en pensée se fait signe, lequel se refait image : « à chaque instant, au moment où nous parlons, un mécanisme est mis en mouvement, par lequel notre pensée est sélectionnée, catégorisée, puis exprimée au moyen de signes (BP, 1958 b, p.101) »<sup>28</sup>.

### 3.1.2.1 La papillon sémantique de Bernard Pottier

Conscient des complexités croissantes du champ sémantique, Pottier dessine un papillon sémantique et distingue quatre régions où peuvent s'élaborer les diverses sémantiques de la communication linguistique : *référentielle, structurale, discursive et pragmatique*.<sup>29</sup>

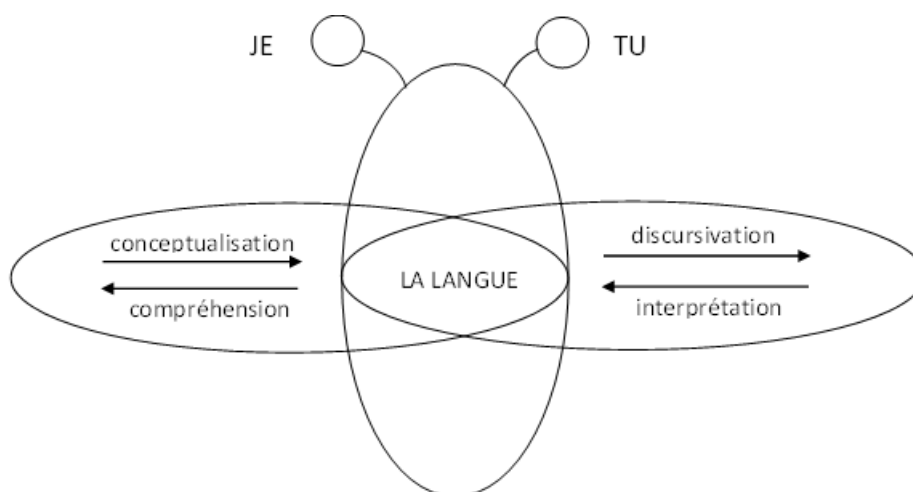


Figure 12 : Le papillon sémantique de Pottier (2000)

L'aile gauche du papillon nous présente la *sémantique référentielle* qui a comme l'objet d'études la *mise en scène et la mise en schème(s)*. Cette sémantique étudie des rapports

---

<sup>27</sup> Pottier [2000:6]

<sup>28</sup> Pottier [2000:6]

<sup>29</sup> Pottier [1992:19]



entre le monde référentiel, la conceptualisation, la compréhension et les systèmes linguistiques.

Le corps du papillon contient *le choix de signe et la mise en signes* qui sont l'objet de *la sémantique structurale*, qui cherche à mieux faire comprendre le message; elle s'applique à élucider les motivations du choix des signes dans une langue naturelle par l'analyse sémique.

L'aile droite du papillon présente *la mise en chaîne* qui est l'objet de *la sémantique discursive*, elle étudie des mécanismes de passage des signes au discours et inversement (discursivation/interprétation); les signifiés de langue deviennent des significations en discours.

La tête du papillon est réservée à *la sémantique pragmatique*. *Le savoir et le vouloir* des interlocuteurs sont l'objet de cette sémantique, elle étudie des relations de *savoir* et de *vouloir* entre les interlocuteurs. Les antennes représentent respectivement le « JE » énonciateur et le « TU » interprétant.<sup>30</sup>

## **3.2 Une linguistique énonciative**

### **3.2.1 Les linguistiques énonciatives et cognitives françaises**

En France, depuis quelques années, on peut observer un rapprochement entre deux courants de la linguistique contemporaine : les grammaires cognitives et des théories énonciatives françaises.<sup>31</sup> Les premiers ont été fondés en réaction au générativisme américain, tandis que les autres s'appuient sur une tradition européenne : Bally, Guillaume, Benveniste. Chomsky a aussi un impact considérable sur les linguistes français.<sup>32</sup>

---

<sup>30</sup> Pottier [1992:19-20]

<sup>31</sup> Valette [2006:9]

<sup>32</sup> Valette [2006:11]

Valette écrit qu'en France l'histoire linguistique de la pensée est étroitement liée à celle de l'énonciation.<sup>33</sup> Elle a été séparée de la langue par les structuralistes et s'est développée dans des directions différentes : dans la psychologie du langage de Delacroix, les théories mentalistes de Brunot, Damourette et Pichon, et la linguistique de la parole de Bally<sup>34</sup>.

Gustave Guillaume dont l'approche est comparée avec celle des grammaires cognitives, a tenté de donner à la linguistique de la pensée un vrai statut linguistique. On peut dire qu'il était « l'aïeul tutélaire de la sémantique cognitive « à la française ».<sup>35</sup>

Selon Valette, en France, c'est notamment autour de la sémantique énonciative conceptuelle de Bernard Pottier qu'il rencontre une problématique énonciative et cognitive assez homogène, affine, voire une structure d'accueil <sup>36</sup>.

### 3.2.2 La théorie énonciative de Bernard Pottier

En construisant le modèle de deux parcours communicationnels complémentaires et asymétriques, *onomasiologique* et *sémasiologique*, Pottier distingue quatre niveaux: *le référentiel, le conceptuel, la langue et le discours*.

À la différence des structures abstraites de Chomsky, Pottier prend l'énonciateur avec sa faculté de percevoir le monde et sa compétence syntaxique pour point de départ. Pottier place l'énonciateur au centre de son modèle énonciatif, et, dans les signes, on trouve les traces intentionnelles de l'énonciateur.<sup>37</sup>

Chaque énonciateur a « une idée en tête »<sup>38</sup> et a un *vouloir dire*. Dans le monde référentiel qui est vaste et flou, certaines données sont latentes, mais l'énonciateur sélectionne celles qui correspondent à son intention de communiquer et qui sont

---

<sup>33</sup> Valette [2006:11]

<sup>34</sup> Vallette [2006:11]

<sup>35</sup> Rastier [1993 :172]

<sup>36</sup> Mathieu Valette [2006:9]

<sup>37</sup> Anisimova [2002:52], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>38</sup> Pottier [2012:11]

saillantes pour lui à ce moment-là. Pottier affirme que le locuteur ne dit qu'une petite partie de ce qu'il est capable de percevoir ou d'imaginer.<sup>39</sup>

D'après la théorie de Pottier, entre le monde référentiel et le domaine de la langue, il y a le monde conceptuel où la sélection-transition des éléments du monde référentiel se produit. Pottier voit la conceptualisation comme un processus où on met en place une représentation mentale qui sera la base d'un choix sémiologique : la langue, le dessin, le geste, etc.<sup>40</sup>, et où on peut choisir un type événement et les aspects du référent, qu'on retiendra.

Pottier distingue deux variantes de la conceptualisation: la conceptualisation générale, il la considère comme universelle (Co1) parce qu'elle a traits inévitables comme les mouvements, les sentiments, les évolutions vitales.<sup>41</sup> L'autre est liée à un environnement culturel (Co2) et elle enrichit et précise la première par les savoirs (par exemple, sur l'appartenance sexuelle, la religion, la topographie des lieux, etc.)<sup>42</sup>

Selon Pottier, pendant la conceptualisation le locuteur construit le système de concepts. Les concepts et les schèmes sont les supports des scènes mentales créées par l'énonciateur et à récréer par l'interprétant.

Dans son écrit *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, Pottier dit que « l'expérience humaine fait que certains domaines de pensée sont inévitables (la personne, l'alimentation, la sexualité, les croyances, les phénomènes atmosphériques, etc...) »<sup>43</sup> De son point de vue, « il serait évidemment idéal de posséder une liste de concepts universaux essentiels, à partir desquels on pourrait construire toutes les autres notions. »<sup>44</sup>

Pottier mentionne plusieurs linguistes, par exemple, M. Swadesh, I. Mel'čuk, J.F. Sowa Wierzbicka, qui ont retrouvé et présenté leurs listes de « relations conceptuelles » ou de

---

<sup>39</sup> Pottier [1987:10]

<sup>40</sup> Pottier [1987:10]

<sup>41</sup> Pottier [2000:35]

<sup>42</sup> Pottier [2000:35]

<sup>43</sup> Pottier [2000:7]

<sup>44</sup> Pottier [2000:7]

« concepts « primitifs ». Le nombre de ces concepts varie de 28 chez Wierzbicka à 100-200 chez Swadesh.<sup>45</sup>

Pottier propose d'aller par une autre voie, à l'inverse : partir de catégories grammaticales « inévitables », pour y faire correspondre un mot de la langue avec valeur métalinguistique.

*« La grammaire n'est qu'une abstraction généralisante de l'expérience humaine »<sup>46</sup>.*

Pottier distingue les *concepts généraux* (CG) ou « concepts » et les *concepts universaux* (CU) ou « *noèmes* ».<sup>47</sup>

Pottier explique que « *les concepts généraux* recouvrent les êtres et les choses du monde (perceptions discrètes du monde), ainsi que les propriétés et les activités inévitables (expériences communes aux humains).<sup>48</sup> »

Pottier regroupe ces concepts généraux sous quatre grandes rubriques<sup>49</sup> :

<b>Les êtres</b>	<b>Les choses</b>	<b>Les propriétés</b>	<b>Les activités</b>
Homme	Maison	Léger	Regarder
Poisson	Soleil	Jeune	marcher

Tous ces concepts ont une composante naturelle (expérience commune) et une composante culturelle (des éléments spécifiques selon lieu et le temps).<sup>50</sup>

*Les concepts universaux, noèmes*, sont « les représentations relationnelles, abstraites d'expérience, mais dont les traces linguistiques prennent des formes très variées dans les langues naturelles. »<sup>51</sup> Pottier donne la définition de *noème* suivante:

*« Un noème est une figure de sens élémentaire, abstraite et universelle, faisant partie d'une « noémie », ou ensemble cinétique et/ou dynamique sous-tendant les catégorisations*

---

<sup>45</sup> Pottier [1992:70]

<sup>46</sup> Pottier [1992:71]

<sup>47</sup> Pottier [1992:71]

<sup>48</sup> Pottier [1992:71]

<sup>49</sup> Pottier [1992:71]

<sup>50</sup> Pottier [1992:72]

<sup>51</sup> Pottier [1992:71]

linguistique »<sup>52</sup>.

Pottier regroupe et présente l'ensemble des noèmes retenus en cinq grandes classes : 1) existence, 2) caractérisations, 3) localisations, 4) hiérarchies 5) modulations.<sup>53</sup> Selon Pottier, la chronologie domine tout l'ensemble .

Pottier se préoccupe des processus de *la sémiotisation*, le passage du conceptuel aux signes, et son processus inverse – l'interprétation des signes – désémiotisation. Il a un grand intérêt pour les systèmes de signes, et une perspective onomasiologique qui prend en compte les choix possibles du locuteur. Ce schéma présente la séquence du parcours *onomasiologique*<sup>54</sup> :

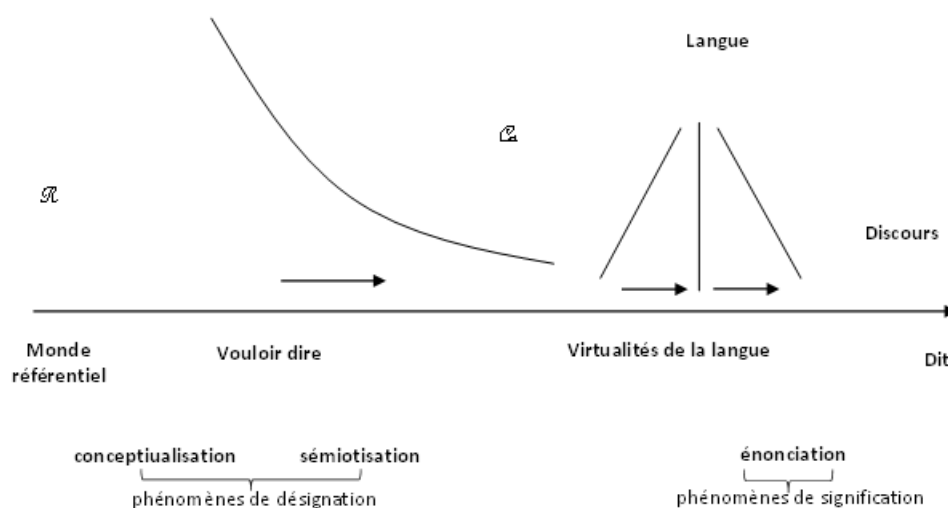


Figure 13 : Le parcours onomasiologique

Pottier explique que lorsque « JE » communique, il établit un rapport au monde en percevant ou imaginant un référent (*R*). Puis, chez Pottier, le locuteur va à travers l'opération de conceptualisation (*Co*) jusqu'à *pouvoir se dire* en langue naturelle. Ce niveau conceptuel est préverbal et il est fondamental dans la production d'un message, comme le niveau postverbal dans la réception.<sup>55</sup>

<sup>52</sup> Pottier [2000:14]

<sup>53</sup> Pottier [1992:73]

<sup>54</sup> Pottier [1992:16]

<sup>55</sup> Pottier [1992:16]

Pottier introduit la notion de *compétence*<sup>56</sup> et explique que toute l'opération se fonde sur la compétence linguistique de l'énonciateur. Dans la compétence il inclut à la fois la connaissance des éléments (morphèmes, lexies...) et de leurs règles combinatoires (ordre sémantique, syntaxe, leurs solutions au niveau des signifiants). Pottier affirme que la compétence de l'interprétant joue un rôle semblable à celle de l'énonciateur.

Au parcours *onomasiologique* qui va du conceptuel aux signes et qui est le propre de la production du message, correspond le parcours *sémasiologique* qui va des signes au conceptuel et qui est le propre de la compréhension, de l'interprétation.

Pottier présente ainsi la séquence du parcours *sémasiologique* ainsi<sup>57</sup> :

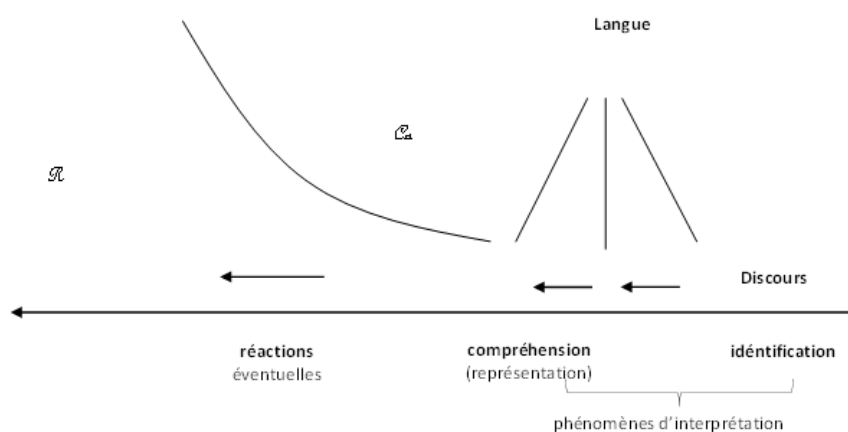


Figure 14 : Le parcours sémasiologique

Utilisant sa compétence, l'interprétant conceptualise les données et construit un sens et recrée un rapport au monde. Selon Pottier, *le parcours sémasiologique*, c'est un processus d'interprétation des signes et de la construction de sens qui permet de comprendre.<sup>58</sup>

Pottier souligne que pour parler des phénomènes linguistiques, il est important de préciser l'optique dans laquelle on place les locuteurs. L'individu qui participe dans la

<sup>56</sup> Pottier [1987:10]

<sup>57</sup> Pottier [1992:15]

<sup>58</sup> Pottier [1992:15]

communication et utilise la langue se trouve soit dans la situation de *l'énonciateur*, soit dans celle de *l'interprétant*, passant fréquemment de l'un à l'autre.<sup>59</sup>

Dans sa théorie énonciative, Pottier définit les composantes dynamiques de la communication. Du point de vue du parcours onomasiologique de l'énonciateur, ce sont *la conceptualisation, la sémiotisation et l'énonciation ou discursivisation*, et du point de vue du parcours sémasiologique de l'interprétant ce sont *l'identification, la compréhension et les réactions éventuelles*.<sup>60</sup>

Pottier décrit aussi les conditions de la communication, en fonction de leur chronologie relative, qui influence le choix des signes par l'énonciateur (*sémiotisation et dénomination*) et l'interprétation des signes (*désémiotisation*) par l'interprétant.<sup>61</sup>

*Le cognitif*, c'est un antérieur du message qui comprend l'ensemble des connaissances mémorisées et qui est disponible à tout moment, en attente d'actualisation. *Le situationnel*, qui est contemporain du message, renvoie à l'ensemble des circonstances de la communication. *L'intentionnel*, qui est chez l'émetteur antérieur au message, se manifeste postérieurement à celui-ci, par ses effets chez l'interprétant.<sup>62</sup>

### **3.3 Une linguistique historiquement située**

#### **3.3.1 Les éléments d'histoire de la linguistique cognitive et de la sémantique cognitive**

On peut dire que la linguistique cognitive prolonge le courant des grammairiens philosophes du XVIIIe siècle qui ont convenu que les règles de la grammaire reflétaient les opérations de l'esprit humain, et placé la grammaire sous la dépendance de la logique.<sup>63</sup> C'est pourquoi le postulat cognitif rappelle fortement de ce courant.

---

<sup>59</sup> Pottier [1992:15]

<sup>60</sup> Pottier [1992:16,17]

<sup>61</sup> Pottier [1987:16]

<sup>62</sup> Pottier [1987:15]

<sup>63</sup> Rastier [1993:162]

La dénomination linguistique cognitive est apparemment d'abord mentionnée chez Sydney Lamb (1971) dans un article sur sa théorie straticationnelle du langage, une théorie issue du structuralisme américain. Lamb complexifie les niveaux d'analyse « phonématique » et « morphématique », par l'addition d'un niveau « sémique » et ensuite d'un niveau « conceptuel », chacun pourvu d'une « syntaxe ».<sup>64</sup>

*« La structure linguistique est ainsi présentée par un réseau de relations (et ici Lamb invoque Hjelmslev) de strate à strate, qui est censé correspondre à la connaissance mentale de sa langue par le locuteur. La théorie est « cognitive » pour cette raison. »<sup>65</sup>*

Selon Rastier, nous pouvons aussi supposer que la linguistique cognitive part du postulat formulé par Langacker (Langacker 1987:11) que « le langage est une partie intégrante de la cognition humaine »<sup>66</sup>, et de la considération de Harris (Harris 1990:7) que « le langage est un produit de processus cognitifs »<sup>67</sup>.

Une supposition selon laquelle les fondements de la sémantique cognitive sont dus à Johnson existe. Dans son ouvrage, il présente la conceptualisation du monde construite sur des schèmes d'expérience des synthèses et des séquences ou structures récurrentes de l'expérience.

*« Ces schèmes qui, comme les schèmes kantien, sont intermédiaires entre l'entendement et l'imagination ou la perception, constituent aussi la source fondamentale des métaphores [...]. »<sup>68</sup>*

D'après Rastier, les contestations de la sémantique cognitive sont issues de l'Intelligence artificielle spécialisée dans les traitements automatiques du langage et de la psychologie cognitive (plutôt que la sémantique générative).<sup>69</sup>

Dans son article *Grammaire cognitive et sémantique lexicale*, Geeraerts présente ainsi l'évolution des sémantiques:<sup>70</sup>

---

<sup>64</sup> Mémoire de la Société de linguistique de Paris [2010:XVIII:13]

<sup>65</sup> Mémoire de la Société de linguistique de Paris [2010:XVIII:13]

<sup>66</sup> Rastier, [1993:161]

<sup>67</sup> Rastier, [1993:161]

<sup>68</sup> Mémoire [2012:17]

<sup>69</sup> Rastier [1993:162]

<sup>70</sup> Geeraerts [1991: 36]



Tableau 4 : L'évolution des sémantiques

Période	Théorie	Point de vue observationnel	Domaine empirique	Principe explicatif
de ±1870 à ±1930	Sémantique historico-philologique	Langage en tant qu'expression d'un individu ou d'une communauté	Les changements de sens	Principe d'expressivité ou d'efficacité
de ±1930 à ±1975	Sémantique structuraliste	Langage en tant que structure autonome	Les relations paradigmatiques ou syntagmatiques	Décomposition du sens ou implications de sens
de ±1970 à nos jours	Sémantique logique	Langage en tant que référence aux mondes possibles	Les conditions de vérité des propositions	Compositionnalité algorithmique
de ±1975 à nos jours	Sémantique cognitive	Langage en tant qu'outil cognitif	La flexibilité de la structure interne, les liens avec le vécu, le caractère encyclopédique des concepts lexicaux	Catégorisation naturelle (prototypicalité et stratégies cognitives)

Comme nous voyons, selon la périodisation de Geeraerts, la sémantique historico-philologique disparaît vers 1930, la date d'apparition de la sémantique structuraliste, qui disparaît à son tour vers 1975, date d'apparition de la sémantique cognitive.<sup>71</sup>

Geeraerts souligne que l'apparition d'un courant de recherche ne signifie pas la disparition du précédent. Les problématiques et les méthodes de la sémantique historique et de la sémantique structurale continuent à exister et à produire des descriptions et des découvertes qu'on peut comparer avec celles de la sémantique cognitive<sup>72</sup>.

Malgré la distinction entre les auteurs qui ont entrepris de psychologiser une sémantique, et ceux qui tentent courageusement de rompre avec la philosophie

<sup>71</sup> Geeraerts [1991:36,44]

<sup>72</sup> Rastier [1993:156]

analytique, dans la période 1975-1985, une mentalisation de la sémantique formelle est à noter.<sup>73</sup>

Selon Geeraerts, en particulier la seconde moitié des années 90 en particulier marque le début de l'institutionnalisation internationale de la linguistique cognitive.<sup>74</sup> En outre, durant les dix dernières années, une multitude d'introduction à la linguistique cognitive et d'ouvrages de référence a été publiée.

Aujourd'hui, la linguistique cognitive connaît un indéniable succès, et elle est devenue un des courants majeurs de la linguistique contemporaine.<sup>75</sup> Selon l'étude des *Linguistics and Language Behavior Abstracts*, la popularité de la linguistique cognitive surpasse celle du générativisme.<sup>76</sup>

Rastier souligne cependant que la sémantique cognitive est un mouvement d'une recherche en plein développement, et toute prétention à l'objectivité dans sa périodisation n'est que journalistique<sup>77</sup>.

### **3.3.2 La théorie de Bernard Pottier située dans l'histoire**

Décrivant la théorie énonciative de Pottier, nous avons remarqué qu'elle reflétait les différentes directions théoriques qui étaient dominantes dans les années 1970-1980. On peut observer que sa théorie a subi l'influence du structuralisme classique, de la psychomécanique de Guillaume, de la grammaire générative et de la théorie énonciative française.

En effet, Pottier est un auditeur fidèle de Guillaume dès 1944<sup>78</sup>, bien que sa théorie ne soit pas véritablement guillaumienne, mais ce fait nous permet de la situer dans l'histoire de la linguistique, et en particulier, de la sémantique cognitive.

---

<sup>73</sup> Rastier [1993:160]

<sup>74</sup> Geerærts [2008:2241]

<sup>75</sup> Geerærts [2008:2241]

<sup>76</sup> Geerærts [2008:2241]

<sup>77</sup> Rastier [1993:156]

<sup>78</sup> Valette [2006:218]

Aux environs des années soixante, « il fallait que les théories aient pris forme, parce que c'est l'après Guillaume, mais aussi le moment où naît le générativisme et les sciences cognitives. »<sup>79</sup>

A cette époque-là, la psychosystématique de G. Guillaume présente pour Pottier des vues très pertinentes qui semblent à Pottier être extrêmement simples, comme les mécanismes de langues eux-mêmes.<sup>80</sup>

L'élaboration de la théorie de Pottier commence en 1955, c'est la date de sa thèse *Systématique des éléments de relation*, qui a été publiée en 1962. Pottier y présente un examen critique des méthodes structuralistes, mais en même temps souligne certains parallélismes, certaines présentations compatibles entre diverses écoles.

*« Sa thèse, publiée en 1962, adopte déjà cette perspective de sémiotisation, en subordonnant « la sémiologie » à l'idéation notionnelle (les concepts) et à l'idéation de structure (proche de la forme guillaumiennne). Les classes de formes sont étudiées en tant que systèmes. Les prépositions françaises et latines sont décrites, par exemples » par des schémas combinant un nombre limité de traits.»<sup>81</sup>*

Fortis remarque que l'approche de Pottier, « qui s'exprime dans le recherche d'une description économe en traits et qui prend en compte le système, est différente de beaucoup de travaux de sémantique. »<sup>82</sup> Nous pouvons observer une conciliation entre une sémantique structurale et une sémantique plus ouverte.<sup>83</sup>

En 1962-1963, Pottier publie deux monographies collectives consacrées à la problématique de la sémantique linguistique et la traduction automatique (*Introduction à l'étude des structures grammaticales fondamentales, Recherches sur l'analyse sémantique en linguistique et en traduction automatique*). Cela a été le résultat du travail de groupe de recherches qu'il a dirigé à Nancy.<sup>84</sup>

---

<sup>79</sup> Valette [2006:14]

<sup>80</sup> Pottier [1963:IV]

<sup>81</sup> Fortis, Mémoire de la Société de linguistique de Paris [2010:XVIII:35]

<sup>82</sup> Fortis, Mémoire de la Société de linguistique de Paris [2010:XVIII:35]

<sup>83</sup> Fortis, Mémoire de la Société de linguistique de Paris [2010:XVIII:35]

<sup>84</sup> Anisimova [2002:52], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

Plus tard, il développe et raffine sa théorie en plusieurs étapes. Dans ses visions et ses principes théoriques, Pottier distancie plus en plus du structuralisme et de la psychosystématique.

Dans la période 1974-1992, il publie ses trois œuvres principales : la *Linguistique générale, théorie et description* (1974), *Théorie et analyse en linguistique* (1987) et la *Sémantique générale* (1992).

Cette trilogie, où Pottier a formulé et présenté les principaux fondements de sa théorie énonciative et de son concept du signe linguistique, a été écrite pendant la période de la disparition de la sémantique structuraliste et l'apparition de la sémantique logique et la sémantique cognitive. Rastier caractérise cette période (la décennie 1975-1985) comme la période d'une mentalisation de la sémantique formelle.<sup>85</sup>

### 3.4 Conclusion

En conclusion pour ce chapitre, nous pouvons dire que la sémantique est la science des significations ou l'étude du sens, mais la dichotomie « signification/sens » s'interprète différemment c'est la raison pour laquelle il existe de nombreuses sémantiques. A titre d'exemple, la sémantique logique, la sémantique psychologique, la sémantique cognitive, la sémantique linguistique autonome et la sémantique différentielle.

Nous avons établi la date d'apparition de la sémantique cognitive vers 1975. Une autre conclusion est que la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume est la première linguistique cognitive française et qu'il a été un précurseur dans la problématique énonciative qui débouche sur les germes d'une théorie cognitive.

Nous pouvons constater que Pottier est un tenant de la sémantique cognitive parce qu'il suit les principes de la sémantique cognitive dans sa théorie. Pendant notre étude, nous avons pu observer que pour Pottier, le sens est identifié à des représentations, et les représentations, à leur tour, réduites à des concepts. Dans sa théorie, c'est la

---

<sup>85</sup> Rastier [1993:160]

représentation mentale qui joue un rôle essentiel dans les mécanismes langagiers. Pottier soutient également l'autonomie relative de pensée et dénie l'autonomie du langage.

Pottier préfère une présentation courte, claire et schématique de la rhétorique du langage. Pottier construit sa théorie en plusieurs étapes et c'est la raison pour laquelle il est possible d'observer quelles théories ont influencé son modèle : le structuralisme classique, la psychomécanique de Guillaume, la grammaire générative et la théorie énonciative française.<sup>86</sup>

Pottier critique l'attitude de la grammaire générative transformationnelle, mais son principe de construction du modèle énonciatif rappelle l'approche des générativistes.<sup>87</sup> Pottier présente la séquence des étapes de la transition de la pensée au discours et le processus inverse: le parcours onomasiologique et le parcours sémasiologique.

Nous pouvons observer que dans sa théorie énonciative, Pottier garde certaines positions du structuralisme, mais en même temps, il élargit le domaine des recherches.

Tout d'abord, il inclut la problématique référentielle - les relations « la langue – le monde ». Il prend en considération la nécessité de l'adéquation référentielle du signe<sup>88</sup>. Ce fait nous permet d'être d'accord avec la conclusion d'Anisimova que chez Pottier, il s'agit d'un modèle référentiel du signe.<sup>89</sup>

Dans son analyse, Pottier inclut aussi la problématique des concepts universaux ou noèmes, « les représentations relationnelles, abstraites d'expérience »<sup>90</sup>. Pottier fait

---

<sup>86</sup> Anisimova [2002:52], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>87</sup> Anisimova [2002:52], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>88</sup> Pottier [1992:121]

<sup>89</sup> Anisimova [2002:52], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>90</sup> Pottier [1992:71]

allusion plusieurs fois aux listes des concepts d'autres linguistes, acceptant l'existence de la position commune dans cette problématique.<sup>91</sup>

A la différence de l'approche du structuralisme fonctionnelle, Pottier inclut l'aspect historique et temporel dans ses recherches, la synchronie n'existe pas pour lui c'est la raison pour laquelle sa théorie est dynamique.

Chez Pottier, l'homme ne reçoit pas une position dominante, mais, pour lui, la connaissance linguistique de chaque locuteur joue un rôle essentiel, et il introduit la notion – idiolecte.

En se basant sur nos découvertes, nous pouvons être d'accord avec la conclusion d'Anisimova que la théorie de Pottier présente un exemple de l'interprétation structuraliste de l'approche générative-transformationnelle, et qu'elle supprime les manques du structuralisme tels que le statisme, l'anti-référence et l'ignorance de la participation de l'homme.<sup>92</sup>

---

<sup>91</sup> Anisimova [2002:54, <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>92</sup> Anisimova [2002:54], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

## 4 Chapitre. Théorie du signe linguistique dans la linguistique de Bernard Pottier. Les propriétés du signe linguistique.

### 4.1 La structure et la typologie du signe linguistique par Bernard Pottier

Dans plusieurs œuvres, Pottier analyse différents aspects du signe linguistique parmi lesquels est la structure du signe qui prend une grande place dans ses.

Tout d'abord, pour Pottier, un signe doit avoir un signifiant. Il dit qu'un signe ne sera pas un signe, si un signifié n'a pas de signifiant dans une langue naturelle.

« [...] un signifié naissant dans une LN ne deviendra signe que s'il est relié à un signifiant [...]. »<sup>1</sup>

Pottier suit les principes du structuralisme classique et élabore le concept du signe en y ajoutant, comme Hjelmslev et Guillaume, le troisième élément.<sup>2</sup> Dans la structure du signifié, il distingue la *substance du signifié* (les structures sémantiques) et la *forme du signifié* (les structures syntaxiques).<sup>3</sup>

« Les composantes du signe linguistique ont toujours été pour Pottier au nombre de TROIS et bien que les étiquettes aient varié au cours du temps, le principe de fond est maintenu. Au début, Pottier a utilisé forme, fonction et substance »<sup>4</sup>.

Dans *Introduction à l'étude de la philologie hispanique*, Pottier précise :

« [...] tout élément grammatical a un signifiant (son corps phonique) et un signifié. Le signifié est de deux natures : fonctionnel (un élément fait partie d'une catégorie grammatical qui joue un rôle déterminé dans la constitution de l'énoncé) et sémantique (il signifie quelque chose). C'est pourquoi nous avons distingué régulièrement la forme, la fonction et la signification[...] »<sup>5</sup>.

Plus tard, Pottier remplace ces termes par *signifiant et deux signifiés*, l'un de fonction et l'autre de signification.

---

<sup>1</sup>Pottier [1974:26]

<sup>2</sup> Anisimova, [2002:52], <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html>

<sup>3</sup>Pottier Navarro [1988:641]

<sup>4</sup>Pottier Navarro [1988:641]

<sup>5</sup>Pottier Navarro [1988:641]

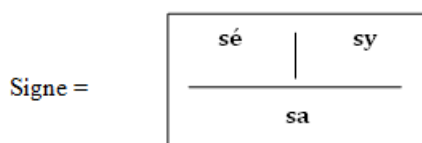
Dans *Présentation de la linguistique*, on trouve une définition élargie à tous les signes linguistiques:

« Les moyens d'expression constituent le signifiant du message (Sa).

Le signifié est constitué par :

la forme du contenu, dans une structuration syntaxique (Sy) ;

la substance du contenu, dans une structuration sémantique (Sé).



D'où les composants du signe linguistique (quel que soit son niveau) :

(substance coulée dans une forme, et exprimée par une signification).»<sup>6</sup>

Figure 15 : La structure du signe linguistique de Pottier (1)

Bernard Pottier propose ainsi une conception du signe linguistique qui est encore la sienne aujourd'hui.<sup>7</sup>

## 4.2 Les constituants du signe

Le signe linguistique de Pottier a toujours les mêmes composants : *le signifié et le signifiant*. La relation entre ces constituants est de double implication :<sup>8</sup>

signifié ↔ signifiant

*Le signifié* à son tour est composé d'une *substance* (spécifique) et d'une *forme* (générique), également interdépendantes.

*La substance du signifié* est constituée par des ensembles de traits sémantiques. *La forme du signifié* est caractérisée par des traits classificatoires qui sont la base des catégories.<sup>9</sup>

---

<sup>6</sup> Pottier [1972:11]

<sup>7</sup> Dessaint [1988:262]

<sup>8</sup> Pottier [1974:26]



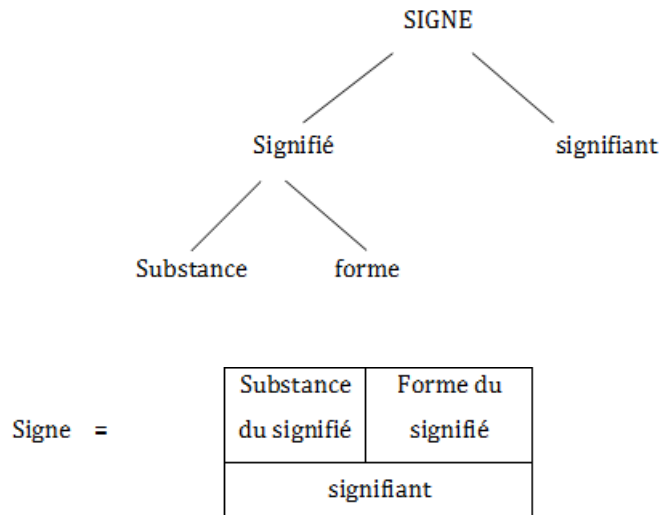


Figure 16 : La structure de signe linguistique de Pottier (2)

Dans *Théorie et analyse en linguistique* Pottier présente les composantes du signe linguistique suivantes:<sup>10</sup>

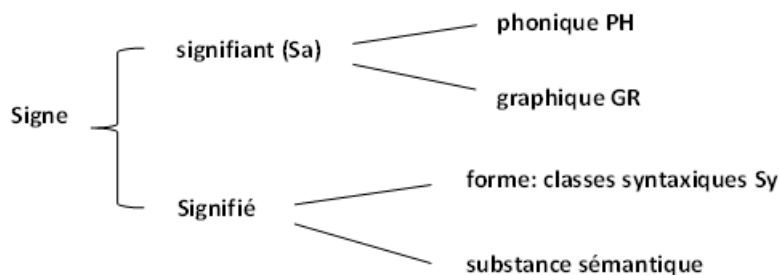


Figure 17 : Les composants du signe linguistique de Pottier (1)

Dans *Systématique des éléments de relation*, il critique les positionnements autour du signe linguistique de Saussure. Dans le commentaire de son tableau<sup>11</sup> où il présente la structure du signe de F.de Saussure et Hjelmslev, Pottier écrit : « Ce tableau n'est pas tout à fait exact. Un élément linguistique a, en outre, une fonction. [...] ».

<sup>9</sup> Pottier [1974:26]

<sup>10</sup> Pottier [1987:46]

<sup>11</sup> Pottier [1962:10]

Pottier s'adresse à Hjelmslev :

*« La forme ne peut être reconnue et définie qu'en se plaçant sur le terrain de la fonction »,*

et il continue :

*« La forme n'est au fond qu'un support double. Au lieu de forme et substance, il est donc préférable d'écrire : fonction et substance. »<sup>12</sup>*

Pottier critique aussi Hjelmslev et Saussure parce qu'ils ne focalisent que sur l'aspect fonctionnel de la forme dans leurs études linguistiques. Il réfère à leurs citations<sup>13</sup>

*«[...] ainsi L. Hjelmslev : « La forme linguistique est indépendante de la substance dans laquelle elle se manifeste. » « F.de Saussure a dit à plusieurs reprises que « la langue est une forme et non substance ». L. Hjelmslev entend suivre cette position [...]. »<sup>14</sup>*

Pottier conclut : « Il faut dire que la distinction de forme et de substance à l'intérieur du signifié et du signifiant n'est pas expressément formulée par de Saussure.»<sup>15</sup>

Pour Pottier, mettre sur le même plan la substance phonique et la substance sémantique est une erreur de méthode. Selon lui :

*« La substance phonique est l'élément constituant du signifiant : la substance sémantique est l'un des éléments constituant le signifié. »<sup>16</sup>*

Parlant du signifiant (ou expression), Pottier ne voit aucune difficulté à distinguer la forme de la substance.

Il défend l'importance de substance sémantique :

*« Il est légitime d'éviter d'avoir recours à la substance tant qu'elle ne joue pas un rôle pertinent dans l'analyse. Il est anti-scientifique de vouloir l'ignorer.»<sup>17</sup>*

---

<sup>12</sup> Pottier [1962:11]

<sup>13</sup> Pottier [1962:12]

<sup>14</sup> Pottier [1962:12]

<sup>15</sup> Pottier [1962:13]

<sup>16</sup> Pottier [1962:14]

<sup>17</sup> Pottier [1962:14]

Dans sa *Linguistique générale*, Pottier décrit les combinaisons des composants du signe. Les signes se combinent pour former un message, et chacun des composants du signe entre dans des combinaisons sur trois plans <sup>18</sup>:

<i>Éléments</i>	<i>Combinatoire</i>
Plan I : Substance du signifié	Subst. <sup>1</sup> x Subst. <sup>2</sup> .. x Subst. <sup>n</sup>
Plan II : Forme du signifié	Forme <sup>1</sup> x Forme <sup>2</sup> ... x Forme <sup>n</sup>
Plan III : Signifiant	Signif. <sup>1</sup> x Signif. <sup>2</sup> ...x Signif. <sup>n</sup>

En décrivant les relations entre les composants du signe sur ces trois plans, Pottier explique que chacun des éléments entre dans une relation paradigmatique et dans une relation syntagmatique. Ces deux contraintes sont interdépendantes et tous nos choix linguistiques dépendent d'elles :

*« Notre choix paradigmatique entraîne des conséquences pour la relation syntagmatique : sur le plan de la forme du signifié des éléments voisins et sur le plan de la substance du signifié. »*<sup>19</sup>

Le premier plan, *le plan de la substance du signifié* (subst.<sup>1</sup> x subst.<sup>2</sup>.. x subst.<sup>n</sup>) est le plan de la sémantique. Le deuxième plan, *le plan de la forme du signifié* (forme<sup>1</sup> x forme<sup>2</sup>.. x forme<sup>n</sup>) est celui de la syntaxe. Le troisième plan, c'est *le plan du signifiant* (signif.<sup>1</sup> x signif.<sup>2</sup>...x signif.<sup>n</sup>)<sup>20</sup>

Dans chaque plan, Pottier inclut aussi une *taxonomie* (classes d'éléments) et une combinatoire. Selon lui, toutes les deux se situent dans la compétence du locuteur.

Dans les *Images et Modèles en Sémantique*, Pottier donne la définition du signe où il nuance la description du signifiant et présente des composants de celui-ci ainsi :

---

<sup>18</sup> Pottier [1974:27]

<sup>19</sup> Pottier [1974:27]

<sup>20</sup> Pottier [1974:27]

« Un signe linguistique possède usuellement en langue un *signifiant* discret, graphique (sa *graphie*) et phonique (sa *phonie*), même si tous deux se réalisent à l'intérieur d'une zone de tolérance variable, et un *signifié* non-discret, sa *sémie* ou ensemble des traits de sens le caractérisant. »<sup>21</sup>

Il utilise cette terminologie et présente la structure du signe ainsi :<sup>22</sup>

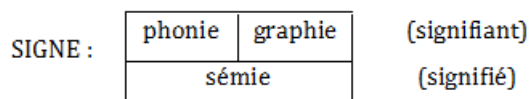


Figure 18 : Les composants du signe linguistique de Pottier (2)

### 4.3 Le signe minimal

Dans ses recherches et analyses de la structure du signe, Pottier, comme beaucoup d'autres linguistes, s'occupe de définir les unités minimales qui composent du signe. Selon Pottier, le statut « minimal » dépend de la langue considérée, mais dans une langue indo-européenne, on distingue <sup>23</sup>:

- *le morphème* ou signe non-analysable :

*-fauteuil-, -dans-, -march-*

- *le mot* ou unité construite indépendante :

*Fauteuil, fauteuils, dans, marcher, marchons marcherait, remarquer*

- *la lexie* ou séquence de mots mémorisée comme signe individualisé :

*fauteuil, dans, marcherait, antinucléaire, au milieu, faire la paire, juge la paix, par extension ;*

---

<sup>21</sup> Pottier [2012:41]

<sup>22</sup> Pottier [2012:41]

<sup>23</sup> Pottier [1992:34]

### 4.3.1 Le morphème

Dans ses œuvres principales, Pottier décrit les signes minimaux. Par exemple, dans les *Représentations mentales*, il donne la définition suivante des morphèmes:

*« Les morphèmes, ou signes minimaux, sont les formes linguistiques qui véhiculent les concepts de tous ordres. Ils manifestent la sémiotisation qui est un phénomène commun à tous les systèmes de signes »<sup>24</sup>.*

Le dictionnaire et la grammaire sont deux ouvrages traditionnels dépositaires d'une langue, et l'un fait obligatoirement référence à l'autre<sup>25</sup>. On a l'habitude de distinguer le lexique et la grammaire.

Pottier voit le besoin de distinguer les *morphèmes grammaticaux* et les *morphèmes lexicaux*. Dans *Linguistique générale*, Pottier les décrit ainsi:

*D'une façon générale, les éléments appartenant à une classe fortement finie, et socialement stable, seront des morphèmes grammaticaux ou grammèmes. Et les éléments appartenant à une classe faiblement finie, et socialement instable, seront des morphèmes lexicaux ou lexèmes. On trouvera tout naturellement des cas intermédiaires, comme des classes grammémiques nombreuses (par exemples les relateurs du français {à, par, sur, au-dessus-de, sans, jusqu'à...}), et des classes lexémiques restreintes {jour, nuit}<sup>26</sup>.*

Pottier fait une analyse profonde et détaillée des lexèmes et des grammèmes et nous présente ses découvertes, introduit les notions et donne les définitions.

Tout d'abord, il trouve la place pour les lexèmes et grammèmes dans la langue. Selon Pottier, dans chaque langue, les grammèmes ainsi que les lexèmes répondent à une *taxonomie*. Dans la communication, tous les signes (lexème ou grammème) appartiennent à un « ensemble-en-fonctionnement », ou *taxème*<sup>27</sup>.

Plus loin, Pottier explique *qu'un groupe de taxèmes grammaticaux* forme un domaine grammatical ou classe taxique, comme celui des relations ou des formulations, comme par exemple //NOMBRE//. Tandis qu'un *groupe de taxèmes lexicaux* forme un domaine

---

<sup>24</sup> Pottier [2000:97]

<sup>25</sup> Pottier [1992:35]

<sup>26</sup> Pottier [1974:68]

<sup>27</sup> Pottier[1974:69]

d'expérience, très lié à la culture ambiante, comme par exemple : //MOYEN DU TRANSPORT//, //SPORTS//, //POLITIQUE//, //AGRICULTURE//. <sup>28</sup>

Pottier ajoute qu'un lexème peut appartenir à plusieurs domaines d'expérience, par exemple<sup>29</sup>:

//VÉGÉTATION// : feuille1/tige/tronc/branche...

//LECTURE// : feuille2/couverture/page...

//MÉTALLURGIE// : feuille3/plaque/masse... »

Chaque élément d'un taxème sera une *taxe*, par exemple, «*pluriel*» est la taxe pour un grammème, et «*voiture*» est la taxe pour un lexème. <sup>30</sup> Chaque taxème est composé par les plusieurs sémèmes.

Pottier décrit aussi les propriétés des morphèmes. Il constate que les *lexèmes* sont en nombre élevé dans une langue, et ils ont un sémantisme lourd, tandis que les *grammèmes* sont en nombre réduit et leur sémantisme est léger. Les entités et les comportements sont majoritairement exprimés par des lexèmes : *Vache, saut(er), jeune*. Les grammèmes supposent des catégorisations généralisantes : *pour, trois, qui, -eur, -ment, pré-*.

Selon Pottier, au cours de l'histoire d'une langue, de nombreux mots lexicaux se grammaticalisent, par perte de plusieurs sèmes spécifiques (subduction), en même temps, il est possible que les grammèmes se modifient en lexèmes.<sup>31</sup> Par cette affirmation, Pottier confirme qu'il existe un continuum entre les morphèmes lexicaux et les morphèmes grammaticaux.

---

<sup>28</sup> Pottier [1974:68]

<sup>29</sup> Pottier [1974:68]

<sup>30</sup> Pottier [1974:68]

<sup>31</sup> Pottier [1992:36]

Pottier donne des exemples de ces deux processus. Par exemple, le lexème verbe « *pendre* » - *pendant* « qui pend » (« stabilité ») a été grammaticalisé en préposition « *pendant* » qui a reçu la signification « *concomitance dans le temps* ». <sup>32</sup>

Le processus inverse existe aussi mais il est plus limité. Par exemple, nous pouvons observer que verbe modal « *pouvoir* » devient un nom « *le pouvoir* » qui remplace l'expression « les personnes qui ont du pouvoir ». <sup>33</sup>

Dans sa *Linguistique générale*, Pottier dit qu'au niveau du signe minimum, on obtient les composantes suivantes : sémèmes, catégorème (grammème/v/lexème) et glossème (phonémique, prosodique, graphique, mimique, tactique). Il présente ces composantes dans ce tableau : <sup>34</sup>

Tableau 5 : Les composantes du signe minimal

	<b>Substance du signifié</b> SÉMÈME	<b>Forme du signifié</b> CATÉGORÈME
	sémantème   classème	grammème /v/ lexème
	virtuème	
morphème	<b>Signifiant</b> GLOSSÈME	
	phonémique ~ prosodique ~ graphique ~ mimique ~ tactique	

Nous allons présenter la description détaillée des composantes du signe : *substance du signifié, forme du signifié et signifiant* plus loin, dans ce chapitre.

#### 4.3.2 Le mot

Pour Pottier, le mot est «une unité construite, intermédiaire entre le morphème, unité de construction, et la lexie, unité mémorisée de fonctionnement.» <sup>35</sup>

<sup>32</sup> Pottier [1992:35]

<sup>33</sup> Pottier [1992:35]

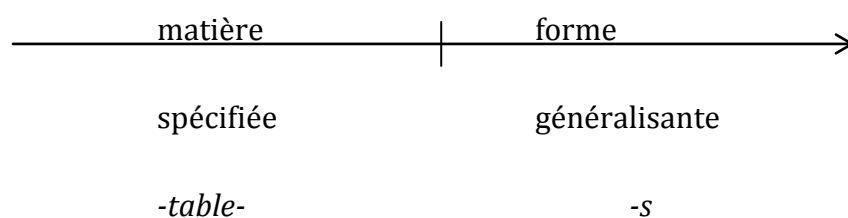
<sup>34</sup> Pottier [1974:38]

<sup>35</sup> Pottier [1992:38]

Pottier fait allusion à la structure de Gustave Guillaume qui, selon Pottier, présente bien le principe de la chronologie interne de la construction du mot. Dans sa structure, Guillaume inclut la lexigénèse qui apporte la matière lexicale, et la morphogénèse qui fournit la forme.<sup>36</sup>

Voici la structure du mot de Guillaume présentée par Pottier<sup>37</sup>:

Tableau 6 : La structure du mot de Guillaume



### 4.3.3 La lexie

Le terme de lexie, ou unité lexicale de langue, a été créée par Pottier en 1962. Pottier définit de la sorte la lexie:

*« Une séquence mémorisée d'un ou plusieurs morphèmes, est choisie par l'énonciateur comme une identification partielle entre un objet (vu et imaginé) et une expression virtuellement satisfaisante. »<sup>38</sup>*

Une autre définition de Pottier précise que la lexie est une « unité fonctionnelle mémorisée en compétence, constituée naturellement à partir du mot, et aussi par des transferts variés. »<sup>39</sup>

Dans *Sémantique générale*, Pottier souligne qu'« une lexie est un condensé de sens, et toute glose en est une paraphrase qui en principe ne peut en expliciter toutes les composantes. »<sup>40</sup>

Pottier définit aussi les composantes d'une lexie et les illustre avec la lexie « parvis » en utilisant la terminologie suivante<sup>41</sup>:

---

<sup>36</sup> Pottier [1992:38]

<sup>37</sup> Pottier [1992:38]

<sup>38</sup> Pottier [1963:10]

<sup>39</sup> Pottier Navarro [1988:644]

<sup>40</sup> Pottier [1992:38]



LEXIE : parvis	<b>PHONIE</b>	<b>GRAPHIE</b>
	/parvi/	parvis
	<b>TAXIE</b>	<b>SÉMIE</b>
	(nom)	{place devant église}

Figure 19 : Les composants de la lexie

Il emploie la *phonie* pour un signifiant phonique/oral, et la *graphie* pour un signifiant graphique/écrit.

Pottier remarque que chaque lexie est naturellement *polyréférentielle*, comme c'est le cas du « nom commun », mais la lexie est aussi naturellement *polysémique*.<sup>42</sup> Dans ce cas, Pottier distingue, une polysémie *légère* par exemple, *branche: arbre ou généalogie* et plus lourde par exemple, *cavalerie : armée ou finances*. Au-delà, il existe aussi l'homonymie : *perche - poisson ou bâton*.<sup>43</sup>

La lexie peut appartenir à une catégorie (*forme du signifié*) ou à des classes supérieures : *à cause de* (relateur); *prendre garde* (verbe); *mise en facteurs* (substantif); *c'est le bouquet* (énoncé); *en vérité* (fN<sub>LOC(N)</sub>).<sup>44</sup>

Pottier distingue trois types de lexie qui sont théoriquement possibles.<sup>45</sup> Parmi eux, il y a des lexies qui n'ont que les éléments des lexèmes {L} et qui n'ont que les éléments des grammèmes {G} : *le, pour, encore, très, hier*. Et le troisième type, c'est la lexie qui a les éléments des lexèmes et des grammèmes {L, G}. Ce type correspond aux substantifs, aux adjectives et aux verbes : *maisonnettes, récentes, couperions*.<sup>46</sup>

Pottier dit qu'une lexie naît d'une habitude associative. En général, il s'agit d'un lent processus de lexicalisation d'une séquence.

<sup>41</sup>Pottier [2012:41]

<sup>42</sup> Pottier [2012:42]

<sup>43</sup> Pottier [2012:42]

<sup>44</sup> Pottier [1974:266]

<sup>45</sup> Pottier [1992:38]

<sup>46</sup> Pottier [1992:38]

Dans son analyse de la lexie, Pottier découvre trois types de lexie par rapport à sa forme.<sup>47</sup> *La lexie simple* correspond au « mot » traditionnel dans de nombreux cas : *chaise, pour, mangeait, la*. *La lexie complexe* est une séquence en voie de lexicalisation, à des degrés divers : *la guerre froide, un complexe industriel, prendre des mesures, feu rouge, bel et bien, hot dogs*.

Pottier décrit aussi un cas particulier de lexie complexe, *les sigles*. Ce sont les mots qui sont composés par les initiales : S.N.C.F. (Société Nationale des Chemins de fer Français). Le sigle peut devenir un nouveau lexème de la langue : « *Confédération générale du travail* » - *C.G.T. – CGT – cégétiste*<sup>48</sup>

Un autre type de lexie présenté par Pottier, est *la lexie textuelle*. C'est une lexie complexe qui atteint le niveau d'un énoncé ou d'un texte : hymne national, prière, tirade, devinette, proverbe.

Les lexies peuvent avoir une structure stable, Pottier appelle ce type de lexie - *la lexie figée*<sup>49</sup>: Elle forme une séquence mémorisée invariable : *faire flèche de tout bois, mettre la main à la pâte, point d'honneur, eau lourde, à vol d'oiseau*.

*La lexie variable* se compose d'un cadre stable et d'une zone instable, par exemple :<sup>50</sup>

premier  
« le    dernier    né »  
nouveau  
penser

Pottier remarque que cette caractéristique de la lexie est mise à profit dans les jeux de langage<sup>51</sup> :

*Quand passent les faisans* <    *quand passent les cygognes*  
*Divorce à l'italienne*    <    *pâte à l'italienne*

---

<sup>47</sup> Pottier [1974:267]

<sup>48</sup> Pottier [1974:267]

<sup>49</sup> Pottier [1974:267]

<sup>50</sup> Pottier [1974:267]

<sup>51</sup> Pottier [1974:267]

Selon Pottier, cette variabilité peut aussi être appliquée aux lexies composées de cette façon:<sup>52</sup>

<i>télé- magnéto- electro gramo- BIGO-</i>	<i>phone</i>	<i>télé-</i>	<i>commande objectif enseignement siège</i>
--	--------------	--------------	---

Pottier considère aussi cette caractéristique comme une riche source de néologismes : *budgetivore, musicorama, etc.*

#### 4.3.4 Les dimensions du signe linguistique

Selon Pottier, la définition des composantes du signe linguistique ne limite pas sa complexité. <sup>53</sup>Il voit la nécessité de définir aussi ses dimensions. Nous avons déjà décrit le plus petit signe, *morphème*, qui doit toujours comporter les trois éléments « Sé/Sy/Sa ». Le morphème est une unité minimale de signification.

Pottier définit aussi une unité minimale d'énonciation - l'*énoncé*, « un message qui doit satisfaire à un minimum formel : forme du signifié, ou plan syntaxique ». <sup>54</sup>

Par ailleurs, Pottier ne trouve que le *texte clos* – une unité intentionnelle de communication close. La dimension du texte clos peut varier de l'énoncé à une suite de milliers d'énoncés. « Ces dimensions du signe sont universelles. »<sup>55</sup>

Pottier distingue plusieurs niveaux dans la sémantique<sup>56</sup>. La forme du signifié (éléments et combinatoire) est au niveau de la *macrosémantique*. Un autre niveau, c'est le niveau des sèmes spécifiques et virtuels, très particuliers, qui constituent la *microsémantique*. Les sèmes génériques constituent la *mésosémantique*. Pottier présente ainsi ces niveaux:

---

<sup>52</sup> Pottier [1974:267]

<sup>53</sup> Pottier [1974:33]

<sup>54</sup> Pottier [1974:33]

<sup>55</sup> Pottier [1974:33]

<sup>56</sup> Pottier [1974:31]

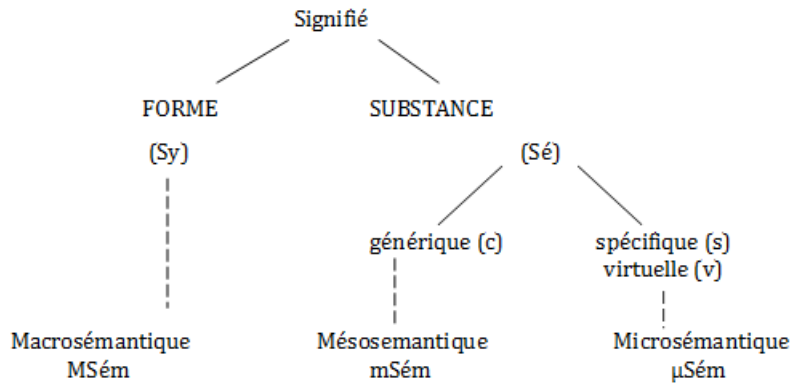


Figure 20 : Les niveaux dans la sémantique

Pottier va plus loin dans son analyse et situe les différents niveaux de complexité du signe, *morphème, syntagme, énoncé et textes*, sur les différents niveaux sémantiques. Il les combine dans un tableau où il décrit aussi les processus qui se produisent sur ces niveaux.<sup>57</sup>

Tableau 7 : Les signes minimaux sur les différents niveaux sémantiques.

	<b>morphème</b>	<b>énoncé</b>	<b>texte clos</b>
<b>microsémantique</b> (sèmes distinctifs)	extrême richesse de sèmes organisés	première sélection de la masse sémique dans les schémas casuels de l'énoncé	forte sélection sémique en mémoire ; transformation constante de la compréhension
<b>mésosémantique</b> (sèmes génériques)	sèmes de classe (animé, matériel, mâle, discontinu...)	isosémie (ou isotopie sémique) tout au long du message : redondance de cohérence	
<b>macrosémantique</b> (forme du signifié)	classe syntaxique (formelle)	besoin de grammaticalité	

<sup>57</sup> Pottier [1987:75]

## 4.4 Le signifié

### 4.4.1 La substance du signifié

#### 4.4.1.1 Le sémème et le sème

En décrivant les composantes du signe linguistique, Pottier présente tout d'abord, *la substance du signifié (Sé)* qui est constituée par un ensemble de traits distinctifs de signification :

« Au niveau du signe minimal, ou morphème, l'ensemble est appelé le sémème, et chaque trait est un sème »<sup>58</sup>.

Cela signifie qu'un *sème* est un trait considéré comme distinctif relativement à un ensemble de sèmes. L'ensemble des sèmes caractérisant un morphème est le *sémème*, et Pottier présente sa formule ainsi: {sème<sup>1</sup>, sème<sup>2</sup>,...sème<sup>n</sup>}<sup>59</sup>

De point de vue de Pottier, « le sème doit se dire avec autant de mots de la langue naturelle qu'il faut pour bien mettre en relief le trait distinctif relatif à l'ensemble considéré. »<sup>60</sup> Pottier retrouve certains sèmes dans plusieurs sémèmes, par exemple, il propose /voir/ comme sème des sémèmes *lunette, voyeur, visionnaire, œil, miroir, voyante, télescope, loupe, visible, aveugle* etc.

La sémantique analytique se préoccupe de l'analyse en sèmes, ou traits minimaux de signification. Pottier explique ce désir de trouver les traits minimaux par « une nécessité de notre esprit de conceptualiser (réduire à essentiel) ce sentiment de permanence ou itération sémique. »<sup>61</sup>

Selon Pottier, les sèmes ne sont pas tous de même nature et distingue *les sèmes dénotatifs* et *les sèmes connotatifs*.<sup>62</sup> Les premiers déterminent la signification d'un signe

---

<sup>58</sup> Pottier [1974:29]

<sup>59</sup> Pottier [1974:62]

<sup>60</sup> Pottier [1987:73]

<sup>61</sup> Pottier [1987:73]

<sup>62</sup> Pottier [1974:30]

d'une façon stable et avec une vaste assise sociale, tandis que les autres caractérisent la signification d'un signe d'une façon instable et souvent individuelle<sup>63</sup>.

*« La substance du morphème est son sémème, ou ensemble des sèmes distinctifs dans un ensemble donné : Sèmes spécifiques, sèmes génériques, sèmes virtuels »<sup>64</sup>*

*« Les sémèmes dénotatifs sont soit spécifiques, lorsqu'ils permettent de distinguer deux sémèmes voisins, soit génériques, lorsqu'ils indiquent l'appartenance à une catégorie générale. »<sup>65</sup>*

Pottier nous aide à comprendre son idée avec une analyse du lexème « armoire ». Il définit des sèmes descriptifs de ce lexème: */fermé par portes/*, */garni de planches ou tiroirs/* qui se réfèrent à la nature de l'armoire, et son sème applicatif: */pour ranger objets domestiques/* qui se réfère à la fonction/destination d'armoire. Les sèmes génériques descriptifs du lexème « armoire », */matériel/ - /discontinu/*, sont tirés du mot de recouvrement */meuble/*. Pottier ajoute aussi un sème virtuel dans « armoire », c'est */en bois/*.<sup>66</sup>

*« Au cours de l'histoire des langues, des sèmes ont pu changer de groupe et telle virtualité a pu devenir une marque spécifique. La virtualité fait partie de la compétence. »<sup>67</sup>*

Pottier souligne que « toute signification est relative à des ensembles d'expériences selon les circonstances de la communication. »<sup>68</sup> Par exemple, dans le cas du lexème « la chaise » qui a pour sémème {*surface plane au-dessus du sol, pour s'asseoir, avec dossier*}, le sème {*sans bras*} est impliqué uniquement si dans l'ensemble considéré est présent le terme *fauteuil*.<sup>69</sup>

Pottier appelle *archisème* l'intersection des sémèmes d'une série. « Archisème peut avoir dans la langue un signe caractérisé par cette même substance (ou archimorphème) »<sup>70</sup>.

*Sémème<sup>1</sup>    sémème<sup>2</sup>    sémème<sup>3</sup>    sémème<sup>4</sup>= archiséme*

---

<sup>63</sup> Pottier [1974:30]

<sup>64</sup> Pottier [1962:69]

<sup>65</sup> Pottier [1974:30]

<sup>66</sup> Pottier [1974 :70]

<sup>67</sup> Pottier [1974:30]

<sup>68</sup> Pottier [1987:73]

<sup>69</sup> Pottier [1987:73]

<sup>70</sup> Pottier [1974:63]

Pottier illustre ces définitions avec l'exemple classique de « *siège* », qui est un archimorphème de {*chaise, tabouret, fauteuil, canapé, banc...*}. Pour l'ensemble {*crier, hurler, gémir, geindre*}, Pottier trouve l'archiséme « manifestation sonore buccale » et dans le cas présent, Pottier définit le séme « *crier* » correspondant à cette substance.<sup>71</sup>

Pottier souligne le caractère minimal des sèmes en les comparant avec les particules physiques :

*« Les sèmes sont des éléments distinctifs d'un ensemble, ce sont des complexes par rapport à des simples possibles. Un sème, une unité distinctive, est toujours analysable théoriquement en noèmes. Un proton est analysable en quark. On ne peut (encore) isoler un quark, pas plus qu'un noème. Ce sont des éléments ultimes, qui caractérisent les unités indépendantes particules physiques, sèmes linguistiques. »<sup>72</sup>*

Pottier compare aussi le séme avec un atome et les sèmes avec ses particules qui caractérisent par ses fonctions l'atome – séme.

*« [...] par exemple, par « la charge électrique », un sème de séme va appartenir à des fonctions d'existence (type être, avoir) ou à des fonctions pragmatiques (fourchette:/pour piquer aliments). »<sup>73</sup>*

#### 4.4.1.2 La structure du séme

Dans la *Linguistique générale*, Pottier présente la structure d'un morphème<sup>74</sup> ou nous pouvons voir la structure du séme qui est composée d'un *sémantème*, d'un *classème* et d'un *virtuème*.

---

<sup>71</sup> B.Pottier [1974:62]

<sup>72</sup> Pottier [1987:73]

<sup>73</sup> Pottier [1987:74]

<sup>74</sup> Pottier [1974:38]

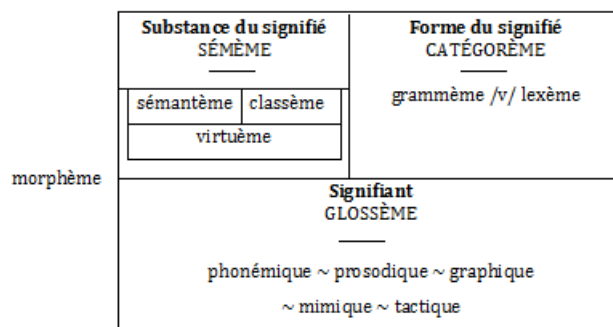


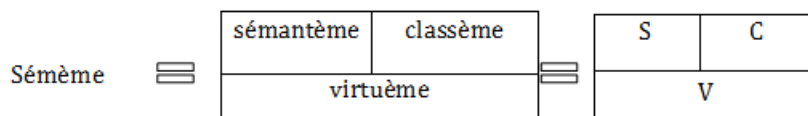
Figure 21 : La structure du sémème dans la structure d'un morphème

Le sémantème est l'ensemble des sèmes spécifiques<sup>75</sup> tandis que le classème est constitué par l'ensemble des sèmes génériques dans un ensemble donné<sup>76</sup>. Un grand nombre de ces sèmes génériques ont été explicitement grammaticalisés par les langues.

La dernière composante du sémème, le virtuème, est défini et introduit principalement par Pottier. Le virtuème est présenté par l'ensemble des sèmes connotatifs ou, comme Pottier les voit, *virtuels*.<sup>77</sup> C'est une partie connotative du sémème, et elle est dépendante de la compétence socio-culturelle des interlocuteurs. Pottier remarque que ce composant est instable et se situe dans la compétence à un moment donné.

*« Est virtuel tout élément qui est latent dans la mémoire associative du sujet parlant, et dont l'actualisation est liée aux facteurs variables des circonstances de communication. »*<sup>78</sup>

Pottier propose aussi la structure simplifiée du sémème<sup>79</sup>:



<sup>75</sup> Pottier [1974:71]

<sup>76</sup> Pottier [1974:73]

<sup>77</sup> Pottier [1974:74]

<sup>78</sup> Pottier [1974:74]

<sup>79</sup> Pottier [1974:38]



Figure 22 : La structure du sémème

Il présente aussi cette variante du tableau qui montre les éléments qui composent des constituants du sémème et leur caractère.

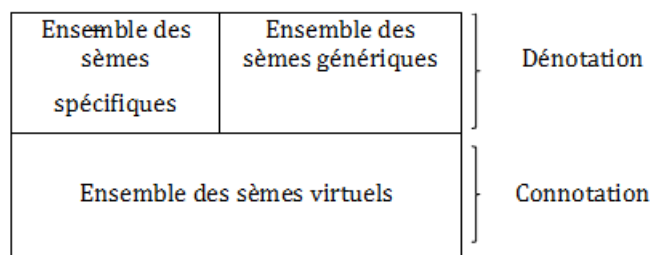


Figure 23 : Les constituants du sémème

Dans son analyse du signifié, Pottier va plus loin et définit d'autres composantes. Dans son ouvrage *Images et modèles en sémantique*, il introduit la notion du *visuème*<sup>80</sup>. Selon lui, c'est « une représentation visuelle sensible, abstraite des référents particuliers. »<sup>81</sup> Pottier donne des exemples d'usage du mot « pont » généralement utilisé dans le langage courant et dans la poésie et dans les textes littéraires pour montrer comment ce nom commun s'applique à des référents extrêmement différenciés.

Pottier introduit aussi la notion d'*idéème*.<sup>82</sup> Cela suppose une vision encore plus abstraite puisqu'il ne s'agit pas d'une entité.

#### 4.4.1.3 La distinction entre sème et noème

Il existe une grande polémique et confusion à propos des deux notions, *le sème* et *le noème*, et de la distinction entre les niveaux sémique et noémique.

Comprenant la complexité de cette question, Pottier nous rappelle le statut du sème et explique la distinction fondamentale entre le sème et le noème ainsi:

« Le sème est l'unité minimale distinctive d'un sémème par rapport à d'autres sémèmes

<sup>80</sup> Pottier [2012:55]

<sup>81</sup> Pottier [2012:55]

<sup>82</sup> Pottier [2012:59]

associés dans un ensemble d'expériences». <sup>83</sup>

« Le sème est le trait distinctif sémantique d'un sémème, relativement à un petit ensemble de termes réellement disponibles et vraisemblablement utilisables chez un locuteur dans une circonstance donnée de communication; » <sup>84</sup>

« Le noème est un trait de sens posé indépendamment de toute langue naturelle. Il est absolu (et non relatif à un ensemble) et son existence est décidée par l'analyste. Pottier dit que le linguiste ne tire pas automatiquement les noèmes des sémèmes génériques, bien que l'affinité soit évidente. » <sup>85</sup>

Pottier explique qu'un sème, une unité distinctive, est toujours analysable théoriquement en *noèmes*. Ce sont des éléments ultimes, qui caractérisent les sèmes linguistiques. <sup>86</sup>

Pottier définit aussi pour ses lecteurs la noémique:

« La noémique est l'étude de l'ensemble des éléments conceptuels et de leurs relations, considérée comme un instrument d'analyse nécessaire pour décrire le fonctionnement de base de la sémantique des langues naturelles ».

Selon Pottier, le sémème d'un signe renferme des sèmes qui renvoient à des noèmes (Sn), et des sèmes spécifiques pragmatiques (Sp). <sup>87</sup> Pottier crée la formule pour un sémème :

$$\text{Sémème} = \{x\text{Sn} + y\text{Sp}\}$$

Nous présentons un exemple que Pottier donne dans son œuvre *Théorie et analyse en linguistique*. Il illustre la distinction entre les différents sèmes et définit des noèmes.

*Dans l'ensemble {jument/cheval} disponible chez un enfant de classe primaire, le sème /femelle/ est distinctif par son opposition au sème /mâle/; dans l'ensemble (auto/moto/vélo), le sème /4 roues/ l'est également, en face de /2 roues/, et ainsi de suite. On dira d'autre part que le « sexe », illustré linguistiquement par /mâle/ et /femelle/, sera un noème (nécessité de vie universelle), alors que le nombre de roues restera lié à un type de civilisation, à une culture. » <sup>88</sup>*

Pour le signe « *ballon* », il trouve seulement un sème nucléaire stable « *une forme* », et un autre qui est mal définissable et que Pottier appelle « *rotondité floue* ». Ces deux termes

---

<sup>83</sup> Pottier [1987:66]

<sup>84</sup> Pottier [1987:67]

<sup>85</sup> Pottier [1987:67]

<sup>86</sup> Pottier [1987:73]

<sup>87</sup> Pottier [1987:76]

<sup>88</sup> Pottier [1987:67]

définissants peuvent être considérés comme ayant une vocation noémique <sup>89</sup> :  
*//rotondité//, forme élémentaire ; //flou//, paradigme de la détermination.*

D'autres sèmes, par exemple, */rempli de gaz/, /pour jouer/*, que Pottier distingue comme pertinents, alors que */peut rebondir/, /peut crever/*, selon lui, sont virtuels.<sup>90</sup> Mais Pottier voit aussi une nécessité d'établir l'ensemble dans lequel *ballon* peut prendre place. *Le domaine d'expérience* sélectionne des sous-ensembles dans la compétence :  
SPORT : ballon (football, rugby), balle (tennis, ping-pong), boule (pétanque, billard), bille (jeu)...

Des sèmes éventuels, tels que *matière* et *poids*, peuvent intervenir.

En analysant le sème « s'asseoir », Pottier insiste que, sur le plan sémique, le sème « s'asseoir » ne doit pas être décomposé en « passer de la position debout à la position assise », puis « debout » en verticalité de l'humain sur ses pieds », et ainsi de suite. Ces problèmes sont pris en charge par *le plan noémique*.<sup>91</sup>

#### **4.4.2 La sémantique interprétative de François Rastier vs. Pottier**

Nous voudrions présenter certains moments de la *sémantique interprétative* de François Rastier, qui présente « une synthèse de la sémantique structurale européenne, développée à la suite des travaux de Bréal et de Saussure, puis de Hjelmslev, de Greimas, de Coseriu et de Pottier »<sup>92</sup>.

Rastier, élève de Pottier, reconnaît aussi que les sèmes sont des unités de la substance du contenu, et il est ici solidaire avec son maître. Rastier dit que le sème peut aussi être défini comme « une qualité d'un objet non linguistique appartient au monde référentiel réel ou imaginaire », ou « une pure différence entre unités fonctionnelles ».

---

<sup>89</sup> Pottier [1987:67]

<sup>90</sup> Pottier [1987:67]

<sup>91</sup> Pottier [1987:66]

<sup>92</sup> Hebert [2002:1], [http://www.revue-texto.net/Inedits/Hebert\\_Semantique.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Hebert_Semantique.html)

Rastier donne la définition du sème de Pottier où il voit que l'identification d'un sème dépend de cinq conditions hiérarchisées, toutes dépendantes du contexte linguistique et/ou de l'entour pragmatique.<sup>93</sup>

*« Le sème est le trait distinctif sémantique d'un sémème, relativement à un petit ensemble de termes réellement disponibles et vraisemblablement utilisables chez le locuteur dans une circonstance donnée de communication » (Pottier, 1980a, p. 169).*

Tous les linguistes présentés dans notre mémoire de recherche soulignent l'importance du contexte pour le signe linguistique. D'après eux, l'existence et la signification du signe linguistique dépendent du contexte. Dans sa théorie du signe, Pottier est solidaire avec ce positionnement.

Tout comme Pottier, Rastier trouve convenable de distinguer le sens opératoire du sème et son sens éidétique, mais ils utilisent des termes différents. Rastier adapte la définition de G. Klaus<sup>94</sup> :

*Le sens opératoire d'un signe résulte des relations et des règles syntaxiques existant dans une langue et établissant comment des signes se combinent en expressions, et comment ces expressions peuvent être modifiées. Le sens éidétique résulte des règles de signification et de détermination qui établissent les relations existant dans une langue entre les signes et les concepts et les objets représentés par ces concepts .*

*« Ces deux définitions du contenu sémique ne doivent pas être confondues, car elles ne se situent pas au même niveau d'analyse »<sup>95</sup>*

Nous pouvons constater que la plupart des linguistes essaient de réaliser l'analyse exhaustive du signe et de trouver les unités les plus primitives indécomposables. En même temps, d'après Rastier, il y a des auteurs qui postulent le caractère minimal du sème pour bien se garder de formuler le moindre critère de minimalité.<sup>96</sup>

Rastier souligne que « la microsémantique distingue certes des unités indécomposables, mais ce sont tout simplement les notions indéfinissables [..]. »<sup>97</sup> Il constate qu'« on

---

<sup>93</sup> Rastier [1987:33]

<sup>94</sup> Klaus [1969:92]

<sup>95</sup> Rastier [1987:24]

<sup>96</sup> Rastier [1987:32]

<sup>97</sup> Rastier [1987:32]

appelle *noèmes* ces primitifs de la théorie sémantique » en référant aux écrits de Martin, de Ramón-Trives et de Pottier.»<sup>98</sup>

Selon Pottier, dans le domaine noémique, les concepts des théories précédentes sont remplacés par les noèmes qui sont des unités langagières et non plus linguistiques. Ces *unités conceptuelles* constituent les catégories métalinguistiques élémentaires de la théorie sémantique (cf. Pottier, 1980)<sup>99</sup>.

Rastier est d'accord avec Pottier sur le fait qu'il est possible de décomposer le sème en unités de contenu plus petites.

Rastier tout comme Pottier distingue les sèmes et les noèmes. Selon lui, on ne peut pas affirmer que les sèmes soient des universaux parce que les sèmes sont des unités linguistiques tandis que les universaux n'existent qu'au niveau le plus abstrait, métalinguistique.<sup>100</sup>

Rastier soutient son maître en insistant que les noèmes ne sont pas liés à une langue donnée. Il s'adresse à Pottier où il explique la différence entre les sèmes et noèmes :

*«Le noème un trait de sens posé indépendamment de toute langue naturelle. Il est absolu (et non relatif à un ensemble) et son existence est décidé par l'analyste(Pottier, 1980a, p. 169).»<sup>101</sup>*

Selon Rastier « il n'existe pas de relations qui reliaient directement des sèmes à des parties du référent »<sup>102</sup>.

Rastier défend l'étude archétypique de son maître Pottier (1964) quand « [...] plusieurs auteurs ont regretté la limitation à leurs yeux arbitraire du corpus choisi pour décrire les taxèmes des sièges». Hilty, Madame Tutescu et Duchá'cek doutent sur les sèmes donnés par Pottier ou ajoutent d'autres sèmes, très spécialisés. Rastier trouve cette

---

<sup>98</sup> Rastier [1987:32]

<sup>99</sup> Rastier [1988:684]

<sup>100</sup> Rastier [1987:28]

<sup>101</sup> Rastier [1987:32]

<sup>102</sup> Rastier [1987:25]

position utilitariste : « l'analyse sémique ne décrit qu'une langue fonctionnelle à la fois, et traite à part du lexique général les vocabulaires spécialisés. »<sup>103</sup> Selon lui :

*« Il s'agit de déterminer quelles sont les classes au sein desquelles les sèmes sont interdéfinis. En langue, ces classes sont déterminées par des conditions pragmatiques globales ; en contexte, elles peuvent l'être par des conditions pragmatiques locales. »<sup>104</sup>*

Dans *Signum* Stéphane Dorothée parle aussi de la méthode de l'analyse componentielle, illustrée par Bernard Pottier avec le célèbre exemple de français *siège*. Cette méthode consiste à appliquer à la sémantique le modèle de la phonologie c'est-à-dire à « dégager des unités des significations en tant que combinaisons de ces unités plus petites. Dès lors que l'on tente de considérer l'analyse sémique comme une véritable science, il devient aisé de la critiquer. »<sup>105</sup>

Stéphane Dorothée dit que l'analyse sémique de Pottier permet de confronter des lexèmes appartenant au même champ générique. Dans le champ du « siège », on peut faire la différence entre fauteuil et chaise au sème spécifique /sans bras/, présent dans le sème du second.

V. Nickees souligne que (1998:232),

*« Le nombre et la nature même des sèmes dégagés dépendent largement de l'intuition de l'analyste, de son expérience. Il semble donc impossible d'aboutir à des résultats strictement identiques d'un sémanticien à l'autre. »<sup>106</sup>*

Rastier précise que le nombre de sèmes est ni infini ni très grand.

Selon Rastier, la désignation des sèmes peut être une dénomination dans la langue déterminée. « Un simple dénomination peut être parfaitement exacte, si le sème qu'elle exprime ne contient dans son sémantème que le sème désigné. »

Rastier trouve que la désignation des noèmes pose d'autres problèmes, puisque ces unités primitives de la théorie sémantique ne sont liées à une langue déterminée. Pour désigner les noèmes, certains auteurs utilisent l'anglais, d'autre latin et « tous emploient

---

<sup>103</sup> Rastier [1987:34]

<sup>104</sup> Rastier [1987:34]

<sup>105</sup> Dorothée [2006:15]

<sup>106</sup> Dorothée [2006:15]

aussi les symboles logiques ou mathématiques. »<sup>107</sup> Rastier croit que la noémique n'est encore que programmatique, mais les recherches de Thom et Pottier sont prometteuses dans ce domaine.<sup>108</sup>

Rastier se réfère à la recommandation de Martin:

*« Il faut veiller à ne pas confondre sème et composant. Les sèmes constituent un sous-ensemble des composants, celui des composants distinctifs ». <sup>109</sup> Rastier nomme les traits virtuels (en langue) comme les composants non distinctifs. Il dit que « Pottier fait le même rapprochement, mais geste nouveau et plein de conséquences, il intègre les éléments virtuels aux sémèmes. »<sup>110</sup>*

Dans son concept du signe linguistique, Pottier introduit une nouvelle notion *virtuème* qui, selon lui, représente la partie connotative du sémème. <sup>111</sup> Rastier précise qu'« à la différence de la formulation inaugurale de Pottier, nous introduisons les sèmes afférents (« traits connotatifs » selon lui) dans le classème et dans le sémantème, au lieu de les regrouper dans une classe *ad hoc* (le *virtuème*). »<sup>112</sup>

Rastier distingue *les sèmes inhérents*, qui sont dénotatifs, distinctifs, définitoires, et universels, et *les sèmes afférents* qui sont connotatifs, non-distinctifs, non définitoires et non-universels.<sup>113</sup>

*« Les sèmes inhérents relèvent du système fonctionnel de la langue ; et les sèmes afférents, d'autres types de codifications : normes socialisées, voire idiolectales. »*

Rastier souligne que les sèmes récurrents sont tantôt inhérents, tantôt afférents, selon les occurrences. Rastier précise :

*« Un sème inhérent est une relation entre sémème au sein d'un même taxème, alors qu'un sème est une relation d'un sémème avec un autre sémème qui n'appartient pas à son ensemble de définition : c'est donc une fonction d'un ensemble de sémèmes vers un autre. »<sup>114</sup>*

---

<sup>107</sup> Rastier [1987:37]

<sup>108</sup> Rastier [1987:37]

<sup>109</sup> Rastier [1987:42]

<sup>110</sup> Rastier [1987:42]

<sup>111</sup> Rastier [1987:42]

<sup>112</sup> Rastier [1987:42]

<sup>113</sup> Rastier [1987:44]

<sup>114</sup> Rastier [1987:46]

Rastier trouve cette distinction chez plusieurs auteurs : « les sémantique markers et les sémantique distinguishers selon Katz et Fodor (1963, les sèmes génériques et spécifiques selon Pottier (1964), les classèmes et les sèmes nucléaires selon Greimas »<sup>115</sup>

Selon lui, la distinction entre sèmes spécifiques et génériques est produite par la perspective onomasiologique. Il présente la définition de ces sèmes de Pottier :

*« Un sème générique est un « élément du classème, permettant le rapprochement de deux sémèmes voisins, par référence à une classe plus générale », alors qu'un sème spécifique est un élément du sémantème, permettant d'opposer deux sémèmes très voisins, par une caractéristique propre. » Pottier (1974, pp. 330-331)<sup>116</sup>*

Rastier trouve cependant que quelques précisions s'imposent pour cette distinction de Pottier:

*« La définition des sèmes génériques et des sèmes spécifiques est relative à une classe de sémèmes. En d'autres termes, les sémèmes ne sont pas définis comme des ensembles de sèmes, mais plus précisément comme des sous-ensembles de sèmes, au sein d'un ensemble de définition. Les sèmes ne sont donc pas des relations entre des ensembles, mais entre des sous-ensembles »<sup>117</sup>.*

Dans la sémantique interprétative, les opérations permettant d'identifier les sèmes inhérents sont différentes de celles qui permettent d'identifier les sèmes afférents. Certains auteurs ne tiennent pas en compte les sèmes afférents (spécifiques chez Pottier), d'autres leur nient le statut de sèmes.

#### **4.4.3 La forme du signifié**

Selon Pottier, quand on dit « forme du signifié », on indique bien qu'il s'agit d'un choix de signifié. Dans ce cas, nous conservons la substance sémantique, donc l'idée de notre message, mais modifions la forme, par exemple, nous avons choix de dire :<sup>118</sup>

*« décider qu'on annule un vol » ou « décider l'annulation d'un vol ».*

*« il l'a rendu riche » ou « il l'a enrichi »*

*« l'équipe de France » ou « l'équipe française »*

---

<sup>115</sup> Rastier [1987:48]

<sup>116</sup> Rastier [1987:48]

<sup>117</sup> Rastier [1987:48]

<sup>118</sup> Pottier [1974:284-289]



Ces exemples de Pottier illustrent les distinctions dans le choix des formes:

<i>Vb /v/ Sb</i> <i>annule /annulation</i>	<i>Adj /v/ Vb</i> <i>rendre riche/ enrichir</i>
<i>Sb /v/ Adj</i> <i>France/français</i>	

Les traits de signifié qui semblent distinguer ces formes sont: *vision d'indépendance sémantique Sb* et *vision de dépendance sémantique Adj, Vb*

#### 4.4.3.1 La structure de la forme du signifié

Chez Pottier, la forme du signifié du signe est présentée par les catégorèmes qui sont une classe formelle de morphèmes.

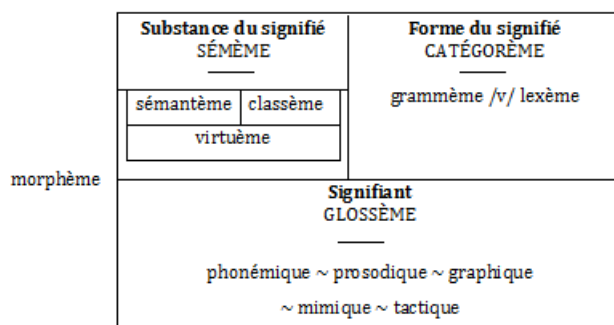


Figure 24 : Le catégorème dans la structure d'un morphème

« Les lexèmes (L) et les grammèmes (G) sont deux catégorèmes (ou classe formelles de « morphèmes) ». <sup>119</sup>

Pottier constate que la forme du signifié (Sy) est intégrante vis-à-vis de la substance, et qu'elle la saisit.<sup>120</sup> Selon lui, une substance n'a de statut linguistique que si elle met en forme à travers des classes – les parties du discours traditionnels.

Dans le cas où une même substance prend des formes différentes, l'entier du signifié sera aussi différent<sup>121</sup> :

<sup>119</sup> Pottier [1974:272]

<sup>120</sup> Pottier [1974:30]

Subst.<sup>1</sup> + Forme<sup>1</sup> /v/ Subst.<sup>1</sup> + Forme<sup>2</sup>  
 └──────────┬──────────┘ └──────────┬──────────┘  
 signifié A                    signifié A'

*un train infernal /v/ un train d'enfer*

Pottier ajoute que dans cette perspective, la synonymie totale ne peut pas exister. Il fait un simple test distributionnel qui montre qu'il n'y a pas d'identité :

*un enfant infernal /v/ \*un enfant d'enfer*

#### 4.4.3.2 Les modèles syntaxiques

Dans la *Linguistique générale*, Pottier fait une analyse des modèles syntaxiques. L'énoncé est défini par Pottier comme une unité minimale de l'énonciation. Pottier distingue l'énoncé complexe (EN<sub>c</sub>) et l'énoncé simple (EN<sub>s</sub>).<sup>122</sup>

L'énoncé complexe, unité d'énonciation, est une séquence d'énoncé simple coordonnée. Les composantes d'un énoncé et d'un paragraphe sont unies entre elles par des éléments de relation (rel.) : des coordonnants (*et, mais, ou* et leurs variantes : *pourtant, cependant, en outre...*), ou zéro.

Pottier conçoit la formule de l'énoncé:

EN<sub>c</sub> = {rel. EN<sub>s</sub><sup>1</sup>, rel. EN<sub>s</sub><sup>2</sup>, ... rel. EN<sub>s</sub><sup>n</sup>}

L'énoncé simple est formé d'un nucleus et, facultativement, d'éléments marginaux<sup>123</sup>:

EN<sub>s</sub> = +NU, ± MA

<sup>121</sup> Pottier [1974:31]

<sup>122</sup> Pottier [1974:224]

<sup>123</sup> Pottier [1974:225]

Figure 25 : La structure de l'énoncé simple

Il introduit la notion de « *syntaxie* » qui signifie un modèle formel mémorisé permettant le renvoi à plusieurs schèmes d'entendement, mais ne les supposant pas en tant que *formes*.<sup>124</sup>

Pottier considère *un paragraphe* comme un type de signe qui est une combinaison d'énoncés : <sup>125</sup>

$$\text{PAR}=\{\text{rel. EN}^1, \text{rel. EN}^2, \dots \text{rel. EN}^n\}$$

Figure 26 : La structure du paragraphe

#### 4.4.3.3 La structure générale de l'énoncé fondamental

Pottier se penche aussi sur la structure d'une unité minimale de l'énonciation. Il définit les composantes de l'énoncé simple formant un nucleus (NU) et, facultativement, des éléments marginaux facultatifs (MA).<sup>126</sup> Les éléments marginaux proviennent d'énoncés transformés ou d'un fonctème nominale (fN), et ils ne sont pas compris dans le module. Le nucléus, à son tour, est formé d'une base (B) déterminée par les choix sémantiques et d'un prédicat (PR) :<sup>127</sup>

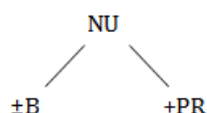


Figure 27 : La structure d'une unité minimale de l'énonciation

Dans cette structure, le prédicat est le but même de la communication, et il est toujours présent dans un discours achevé tandis que la base peut être réduite à zéro. La formule générale, indépendamment de la relation pouvant introduire l'énoncé, sera :<sup>128</sup>

---

<sup>124</sup> Pottier [1974:225]

<sup>125</sup> Pottier [1974:224]

<sup>126</sup> Pottier [1974:225]

<sup>127</sup> Pottier [1974:225]

<sup>128</sup> Pottier [1974:225]

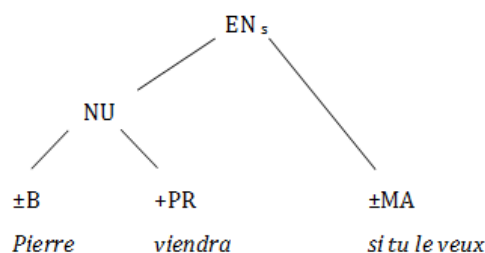


Figure 28 : La formule générale de l'énoncé

On remarque qu'à chaque nœud de l'arbre il y a une branche obligatoire (+) et une branche facultative (±) :

$A \rightarrow +B, \pm C$

#### 4.4.4 Constituants de l'énoncé

##### 4.4.4.1 Les fonctèmes

En décrivant la forme du signifié, Pottier analyse les constituants de l'énoncé. Il montre que « les choix sémantiques déterminent l'élément pris comme *base*, le reste appartient au *prédicat* (indépendamment des éléments marginaux). »<sup>129</sup>

Selon lui, en français, la base a toujours la forme nominale, et la séquence de base sera un *fonctème nominal* : fN qui assure la *fonction* nominale.<sup>130</sup> Le prédicat peut être soit un *fonctème nominal* (fN'), un *fonctème adjectival* (fA) ou un *fonctème verbal* (fV).<sup>131</sup>

Pottier introduit la notion du syntactème qui signifie une combinaison des fonctèmes formant énoncé<sup>132</sup> :

fN x fN' (I)

fN x fA (II)

fN x fV (III)

<sup>129</sup> Pottier [1974:228]

<sup>130</sup> Pottier [1974:228]

<sup>131</sup> Pottier [1974:229]

<sup>132</sup> Pottier [1974:229]

Et il distingue quatre types de syntactème<sup>133</sup>:

1) Le syntactème  $fN \leftarrow fN'$

Le fonctème nominal  $fN$  est le seul à apparaître en français comme base. Il peut utiliser également dans les trois types de prédicats.

2) Le syntactème  $fN \leftarrow fA$

a) Dans le type à un actant ( $fA1$ ) « Pierre est très heureux »

b) Dans le type à deux actants ( $fA2$ ) les composantes essentielles sont :

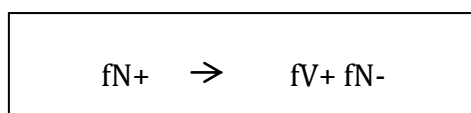
1) Le syntactème  $fN \leftarrow fV_1$

Dans ce type de syntactème il n'y qu'un seul actant. Ce sont les verbes en emploi « intransitif » :

Pierre *dort*  
Pierre *se lève*  
Pierre *grandit*

2) Le syntactème  $fN \longrightarrow fV_2$

Un fonctème verbal en relation active avec la base suppose une différence de potentiel, selon le modèle :



Par exemple :

*j'aime manger du poulet*  
*j'ai rencontré ton frère*

## 4.5 Le signifiant

Dans *Linguistique générale*, Pottier décrit aussi le signifiant et ses caractéristiques :

« On entend par signifiant (*Sa*) l'ensemble des moyens d'expression d'une langue. Ces moyens sont audibles, visibles et combinables. Le support de la communication audible est l'ensemble des phonèmes, auquel s'ajoute l'ensemble des prosodèmes. L'expression est linéaire et on a

---

<sup>133</sup> Pottier [1974:229]

recours à des tactèmes. »<sup>134</sup>

Pottier explique ces notions en analysant le mot *sous-chef*.<sup>135</sup> Dans ce mot on a une suite de *phonèmes* /suʃɛf/ ; un *prosodème* d'accent qui fait que *chef* est plus accentué que *sous* ; un *tactème* d'ordre qui entraîne l'antéposition de *sous* par rapport à *chef*.

#### 4.5.1 Les caractéristiques du signifiant

Pottier décrit les traits du signifiant et distingue les traits audibles et les traits visibles.<sup>136</sup> Les traits graphiques sont exprimés par l'ensemble des *graphèmes* qui supportent la communication visible, par exemple, *ch* est un graphème pour /ʃ/. Aux graphèmes, Pottier ajoute l'ensemble des *mimèmes*.<sup>137</sup> Si on accompagne le discours d'un mouvement de la main vers le bas pour montrer *sous*, c'est un mimème. Et dans ce cas, on a également recours à des *tactèmes*. Par exemple, si on écrit de haut en bas plutôt que de gauche à droite, c'est un tactème d'orientation graphique.

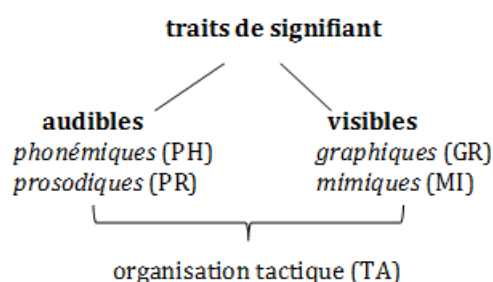


Figure 29 : Les traits de signifiant

Pottier appelle l'ensemble des traits signifiants d'un morphème un *glossème*. Voici comment il présente les composants d'un glossème.<sup>138</sup>

---

<sup>134</sup> Pottier [1974:32]

<sup>135</sup> Pottier [1974:32]

<sup>136</sup> Pottier [1974:32]

<sup>137</sup> Pottier [1974:32]

<sup>138</sup> Pottier [1974:38]

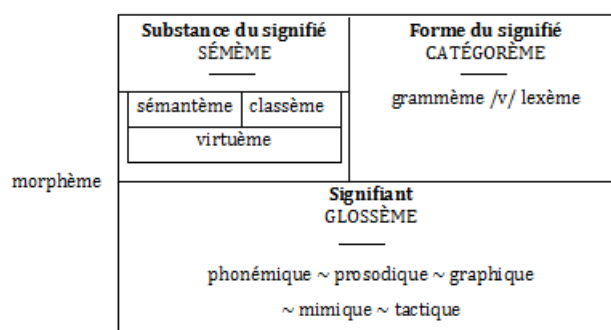


Figure 30 : Le glossème dans la structure d'un morphème

Selon Pottier, toutes les langues ont des *phonèmes* et des *tactèmes*, et généralement des *prosodèmes* alors que les *graphèmes* et les *mimèmes* sont facultatifs dans les langues sans écriture.

## 4.5.2 La variété des signifiants

### 4.5.2.1 Le signifiant phonémique

Pour décrire le signifiant phonémique, Pottier présente un exemple avec le mot « collège » ou il ôte un élément : <sup>139</sup>

*collège*      *collet*      *colle*

Et il conclut qu'en ôtant un élément, on détruit le signe. Une autre conclusion de Pottier est qu'il est possible de comparer les morphèmes dans leur signifiant, de trouver des unités discrètes et des lieux où s'opposent des réalisations.

Pottier trouve qu'en français, les signes peuvent se distinguer par un *trait articulatoire* lié à l'émission vocalique centrale, par exemple dans les signes *coule* et *colle*.<sup>140</sup> Il appelle ce trait un *phème*<sup>141</sup>. L'ensemble des phèmes fait le *phémème* : c'est la substance phonique du phonème <sup>142</sup>:

<sup>139</sup> Pottier [1974:298]

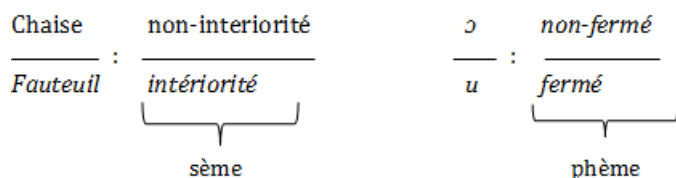
<sup>140</sup> Pottier [1974:38]

<sup>141</sup> Pottier [1974:298]

<sup>142</sup> Pottier [1974:300]

phémème = {phème<sup>1</sup>, phème<sup>2</sup>,...phème<sup>n</sup>}

BP montre la similarité de cette analyse avec celle de la substance du signifié:<sup>143</sup>



*ensemble des sèmes=sémème ensemble des phèmes=phémème*

Pottier distingue aussi *l'archiphonème*, dont la substance ou *archiphémème* est fait par l'intersection des phémèmes de la série, c'est-à-dire {occlusive, sonore, nasale}<sup>144</sup>. Des traits sonores non distinctifs peuvent s'ajouter au phémème sans changer le message, mais ils peuvent être connotatifs.

Pottier reconnaît que si les morphèmes sont analysables en phonèmes, la chaîne sonore se découpe en syllabes, mais il précise qu'on ne forme pas de morphèmes à partir de phonèmes.<sup>145</sup>

Pottier analyse aussi la structure de la syllabe :

*« La syllabation est tributaire de la classe des phonèmes combinés. Chaque syllabe est généralement composée d'un centre dit vocalique (voyelle simple ou modulée) et d'un entourage dit consonantique, qui peut être plus ou moins important. Certains phonèmes appartiennent exclusivement à une classe, d'autres peuvent fonctionner dans l'une ou dans l'autre, en fonction du contexte. »<sup>146</sup>*

#### 4.5.2.2 Le signifiant prosodique

Pour Pottier, le signifiant prosodique, « c'est une séquence sonore qui se définit d'abord par les phonèmes qui la constituent. »<sup>147</sup> Mais, selon Pottier, ce n'est pas toujours

---

<sup>143</sup> Pottier [1974:299]

<sup>144</sup> Pottier [1974:300]

<sup>145</sup> Pottier [1974:300]

<sup>146</sup> Pottier [1974:301]

<sup>147</sup> Pottier [1974:302]



suffisant, et certains traits prosodiques, comme par exemple, *la longueur, le ton et l'accent d'intensité*, sont nécessaires à l'identification du message. On peut dire que ces traits jouent un rôle similaire à celui des phonèmes.

Pottier met en garde sur le fait que les *prosodèmes* ne correspondent pas régulièrement à des distinctions sémantiques. Mais une série de prosodèmes qui est associée à des distinctions sémantiques, en est un moyen d'expression.<sup>148</sup> Pottier illustre comment la pause peut avoir une distinction sémantique dans une phrase en français<sup>149</sup> :

« *les syndicats, mécontents, ont protesté* » (*ils sont tous mécontents*)  
/v/  
« *les syndicats mécontents ont protesté* (*ils ne sont pas tous mécontents*)

*L'intensité et l'intonation* sont les autres exemples pour les prosodèmes qui entraînent les distinctions sémantiques.

#### 4.5.2.3 *Le signifiant tactique*

Pottier décrit le discours émis comme une séquence d'unités de différents ordres, et il mentionne plusieurs phénomènes de comportement tactique – *tactèmes*.<sup>150</sup>

Pottier décrit *la co-occurrence* qui apparaît si A peut être combiné avec B. Selon Pottier, « la distribution dans la chaîne révèle souvent des propriétés de classes syntaxiques ou sémantiques. »<sup>151</sup>

---

<sup>148</sup> Pottier [1974:302]

<sup>149</sup> Pottier [1974:302]

<sup>150</sup> Pottier [1974:303]

<sup>151</sup> Pottier [1974:303]

Les exemples suivants de Pottier montre que *aimable* appartient à une sous-catégorie syntaxique (forme du signifié) et que *mangé* à une autre : <sup>152</sup>

*Il est très aimable*                    /v/    *\*il a très mangé*  
*\*il est beaucoup aimable*        /v/    *il a beaucoup mangé*

Un exemple pour la différence sémantique peut être :

*manger une glace* – « *sorbet* »  
*une glace biseautée* – « *miroir* »

Un autre phénomène présenté à l'occasion du signifiant tactique est *l'ordre*. Pottier constate, que si on a A et B, l'ordre de manifestation varie. Dès que l'ordre est théoriquement libre, le choix suppose une distinction sémantique ainsi révélée. Dans les exemples suivants, on peut observer les distinctions sémantiques révélées par le changement de l'ordre des mots :

*un petit enfant*                                    /v/    *un enfant petit*  
*naturellement, il est mort*                /v/    *il est mort naturellement*

On utilise souvent *la répétition* pour exprimer l'intensité, l'instance :

« ce n'est pas joli joli » (très joli)

Pottier souligne que les distinctions sémantiques peuvent être très variées suivant les langues. Pottier mentionne ici le phénomène de « l'accord »<sup>153</sup> qui se manifeste dans la répétition de certaines distinctions sémantiques, avec la fonction de rappel:

« *l'enfant dort/les enfants dorment* »  
« *tous les petits garçons allemands/toutes les petites filles allemandes* »

Pottier remarque que dans la chaîne des signes, deux éléments côte à côte sont inséparables, mais sous certaines conditions strictes, ils deviennent séparables ou ils peuvent être librement séparables. C'est le phénomène de *la séparabilité*.<sup>154</sup>

---

<sup>152</sup> Pottier [1974:304]

<sup>153</sup> Pottier [1974:305]

<sup>154</sup> Pottier [1974:305]

Voici les exemples des éléments inséparables : *ir-as*, *dit-il*; les éléments séparables sous certaines conditions strictes: *parl-ot-er*, *sandal-ett-e* ; librement séparables : *la roue* : « *la plus petite roue.*»<sup>155</sup>

Pottier souligne que ce comportement joue un rôle important en cours de lexicalisation parce qu'il permet de révéler un degré de cohésion de certaines séquences : <sup>156</sup> *chemin de fer* est inséparable, cela signifie qu'on ne peut pas dire : \**chemin rapide de fer*.

Pottier décrit aussi *le contact séquentiel et ses conséquences* qui sont très variées. Certaines conséquences relèvent de la physiologie, par exemple, dans la séquence *un ours /e/ brun*, un élément vocalique naît à cause du contact des consonnes /s/ et /b/.

D'autres conséquences sont à noter et Pottier les explique par le fait que notre conceptualisation est en avance sur notre expression. En raison de cela, on fait les lapsus par anticipation : « *afien de, afin de mieux...* », ou les fausses liaisons par non-coïncidence entre la construction de pensée et la construction réalisée : « *les mois ou z-années..* ». <sup>157</sup>

Selon Pottier, d'autres modifications entrent sous la dénomination combinatoire, et il constate certains éléments en distribution complémentaire.<sup>158</sup> Par exemple, on peut observer qu'un préfixe *in-* reçoit des formes variées qui dépendent de la consonne qui suit: *il-legal*, *in-stable*, *ir-respirable*.

Pottier mentionne aussi que sur le plan des réalisations phonétiques, « on peut aboutir à de nombreuses solutions, souvent bien éloignées des conditions phonologiques. » <sup>159</sup> Par exemple, l'énoncé « *je ne veux pas* » = /ʒenevøpa/ peut avoir plusieurs formes phonétiques : /ʒənəvøpa/ /ʒənvøpa/ /ʒnvøpa/.

#### 4.5.2.4 Le signifiant graphique

Pottier décrit le graphème comme étant la plus petite unité graphique tandis que la *graphie* reproduit les traits audibles : les phonèmes et les prosodèmes:

---

<sup>155</sup> Pottier [1974:305]

<sup>156</sup> Pottier [1974:305]

<sup>157</sup> Pottier [1974:306]

<sup>158</sup> Pottier [1974:306]

<sup>159</sup> Pottier [1974:306]

« Le plus petit élément graphique est le graphème : a, ch en français. La graphie tente de reproduire un certain nombre de traits audibles : les phonèmes, à travers les graphèmes, avec plus ou moins de réussite, ainsi que les prosodèmes »<sup>160</sup>

Pottier présente quelques exemples de graphies qui manifestent les significations variées:

Pause : . , : .... (alinéa, blanc...)

Intensité : LUI, lui, « lui »

Intonation : ? !!!

Intégration (le tiret ): *prêt-à-porter*

Pottier montre aussi que *la graphie* possède les ressources propres pour exprimer certaines distinctions non-audibles. Il présente quelques exemples de ces ressources: la lettre initiale pour distinguer le nom propre (*Le Havre/le havre*), ou la forme de politesse (*Sie/sie*); la lettre « s » ou la répétition de la lettre pour exprimer le pluriel: « *les contrats entre mari(s) et femme(s)* », *MM=Messieurs*; le tiret pour la connotation emphatique : « *des couleurs comme-on-n'en-a-jamais-vu-ailleurs* »; les sigles ou les graphies réduites aux consonnes, qui « informent » plus : *L'O.N.U. – l'ONU* ; la réduction économique aux jeux graphiques : *Xxmiglia – ventimiglia* ; les calligrammes pour aller de l'imitatif audible à l'imitatif visible: « *elle sssssoufffflait!* ».<sup>161</sup>

#### 4.5.2.5 *Le signifiant mimique*

Pottier étudie tous les côtés de la communication, et, selon lui, les éléments mimiques peuvent jouer aussi un grand rôle dans un dialogue. Les marques d'un comportement comme le sourire, la moue, les gestes, les attitudes et la distance s'intègrent dans le message et font partie de la compétence mimique. Les locuteurs appartenant au même groupe socio-culturel connaissent et reconnaissent facilement ces éléments mimiques<sup>162</sup>.

---

<sup>160</sup> Pottier [1974:307]

<sup>161</sup> Pottier [1974:308]

<sup>162</sup> Pottier [1974:308]

Pottier élabore un tableau où il structure des exemples d'exploitation des différents types de signifiants<sup>163</sup> :

Tableau 8: Les signifiants et leur exploitation

		Relation	Formulation
Phonémique	Lexème	Locatif : México	Sexe : un moineau <i>femelle</i> un <i>taureau</i>
	Grammème lié	Cas : soigneur	Négation : <i>in-juste</i> Sexe : <i>chatte</i> Deixis:
	Grammème libre	Cas : par	Sexe : <i>la secretaire</i> Diminutif par palatalisation
	Phonème		
Prosodique		Pause adjectivale L'enfant fatigué	Interr : tu viens ?
Tactique		Cas : Pierre bat Paul	Interr : viens-tu ?
Graphique		Pause adjectivale L'enfant, fatigué,	Spécificité Pierre /v/ pierre
Mimique			Emphase gestuelle

#### 4.6 Les relations entre le signifié et le signifiant

Pottier s'occupe d'analyser les relations entre signifié et signifiant qui ont une grande variété :

« La relation entre le signifiant (*Sa*) et le signifié (*Sé*) met en cause la mémoire associative et

---

<sup>163</sup> Pottier [1974:309]

*elle se distribue sur un continuum allant d'une grande affinité à une indépendance totale »<sup>164</sup>.*

#### **4.6.1 La polyvalence des signes**

Pottier affirme que « la correspondance biunivoque entre un signe et un « sens » n'existe dans aucune langue. »<sup>165</sup> Selon Pottier, chaque représentation mentale peut être manifestée linguistiquement de multiples façons, c'est-à-dire qu'il existe une grande variété de signes pour choisir.<sup>166</sup> Pottier introduit le terme *polyvalence des signes* pour ce phénomène, et dit qu'il est général pour toutes les langues naturelles, même si elles ont leurs solutions spécifiques.

*« Le signifiant d'un signe est son support visuel et/ou auditif et à cause de cela il y a un nombre indéterminé de signifiés qui peuvent entretenir des relations allant de l'unicité (exceptionnelle) à la pluralité »<sup>167</sup>*

Dans les *Représentations mentales*, la polyvalence des signes est ainsi présentée par Pottier<sup>168</sup>:

---

<sup>164</sup> Pottier [2000:110]

<sup>165</sup> Pottier [1992:40]

<sup>166</sup> Pottier [1992:33]

<sup>167</sup> Pottier [2000:113]

<sup>168</sup> Pottier [2000:113]

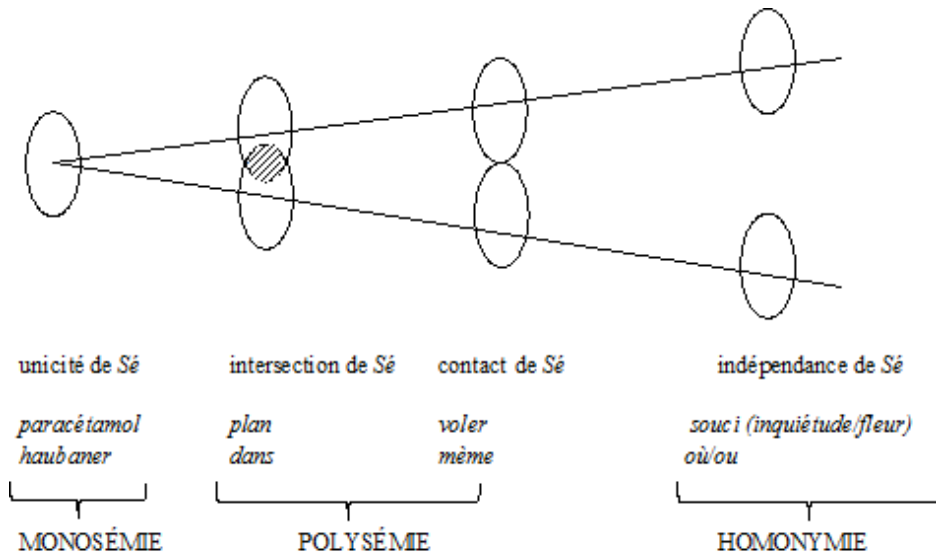


Figure 31 : La polyvalence du signe

Dans ce schéma, nous observons quatre types de relations que les signifiés peuvent entretenir: *l'unicité de signifié, l'intersection de signifié, le contact de signifié et l'indépendance de signifié.*

Pottier distingue *la polyvalence naturelle, la polyvalence spécifique, la polyvalence syntaxique et la polyvalence homonymique.*<sup>169</sup>

Quant à *la polyvalence naturelle*, il s'agit là d'une adéquation aux aires d'instanciation (l'existence, l'espace, le temps, le notionnel, le modal). Dans l'exemple suivant, Pottier montre qu'un relateur s'adapte à différentes aires mais on voit que le noème impliqué est toujours présent:

« Jean a prononcé son discours »<sup>170</sup>

- avec une fleur à la boutonnière (E-E)
- avec cinq minutes de retard (T)
- avec conviction (N-M)

Pottier applique de nombreuses qualifications ou relations aux trois domaines complémentaires : spatial (E), temporel (T) et notionnel (N)<sup>171</sup>.

<sup>169</sup> Pottier [2000:113]

<sup>170</sup> Pottier [1992:40]

E  
Le haut du village  
En ville

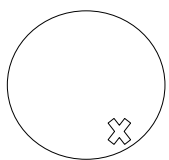
T  
le haut Moyen Age  
en hiver

N  
la haute société  
en grève

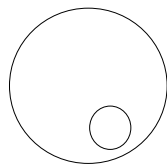
Pottier explique *la polyvalence spécifique* par le fait que toutes les langues ont leurs spécificités. Le français a ses spécificités aussi, et Pottier décrit la polyvalence spécifique en français avec l'exemple de l'usage de la lexie *avoir* :

*avoir un rhume, avoir un foie trop gros, avoir des moustaches, avoir une voiture.*

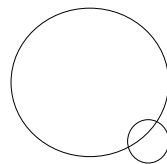
Dans ces phrases on utilise la même lexie *avoir*, mais elle établit les différents liens avec l'entité concernée. Ces figures de Pottier illustrent bien la différence entre ces relations:<sup>172</sup>



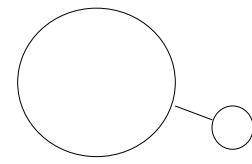
Avoir un rhume



avoir un foie très gros



avoir des moustaches



avoir une voiture

Pottier observe *la polyvalence syntaxique* dans les énoncés qui syntaxiquement sont identiques, mais qui, à cause de la nature sémantique des verbes, ont les interprétations très différentes. Selon Pottier, une *syntaxie* ne sera toujours qu'une proposition d'interprétation:<sup>173</sup>

« A regarde la maison »

« A peint la maison »

« A construit la maison »

« A détruit la maison »

« A achète la maison »

« A traverse la maison »

---

<sup>171</sup> Pottier [1992:40]

<sup>172</sup> Pottier [2000:114]

<sup>173</sup> Pottier [2000:115]



Pottier distingue aussi *la polyvalence homonymique* qui apparaît quand des acceptions d'un même signe s'éloignent jusqu'à créer des homonymies.<sup>174</sup> Pottier constate qu'il existe encore des possibilités d'affinité ou de jeu de langue où on observe les différents types de noèmes: « *Se faire voler son portefeuille* » /v/ « *mon portefeuille s'est envolé* » (noème de séparation) « *gagner la rive opposée (cf. toucher)* » (v/ « *gagner le gros lot* » (cf. *toucher*) (noème d'atteinte).<sup>175</sup>

#### 4.6.2 La typologie et la nomenclature

Dès que les éléments (*les signifiés et les signifiants*) que Pottier compare, sont uniques ou multiples, il les limite à deux, mais il distingue la relation de *disjonction* et la relation *d'intersection*. Pottier dessine ses figures usuelles qui présentent les différents types de relation entre le *Sa* et le *Sé*.

Dans la *Sémantique générale*, Pottier décrit les relations entre le signifié et le signifiant en utilisant des symboles : un carré pour le *signifiant (Sa)*, et un rond pour le signifié (*Sé*).

Dans ses figures, il utilise aussi la nomenclature suivante:<sup>176</sup>

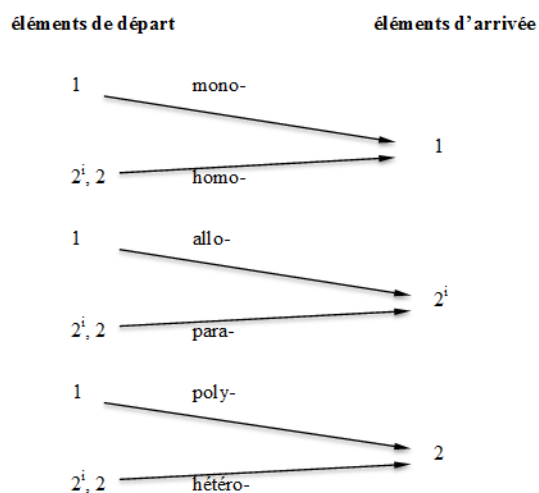


Figure 32 : La nomenclature des relations entre le signifié et le signifiant

<sup>174</sup> Pottier [2000:116]

<sup>175</sup> Pottier [2000:116]

<sup>176</sup> Pottier [1992:52]

Entre le signifié et le signifiant, Pottier distingue les relations *symétriques*, ou réversibles, et relations *asymétriques*.

#### 4.6.2.1 Les relations symétriques

Dans le cas de *la monosémie* (fig. 33), il y a un signifiant pour un signifié, mais dans le cas de *la monophonie et de la monographie* (fig. 34), il y a un signifié pour un signifiant: *glossodynie, pistil*.<sup>177</sup>



Figure 33 : La monosémie

Figure 34 : La monophonie et la monographie

Dans le cas de *l'hétérosémie* (fig. 35), il y a deux signifiés qui ont leurs propres signifiants et dans le cas de *l'hétérophonie et de l'hétérographie* (fig. 36), il y a deux signifiants qui ont leurs signifiés correspondants, et il n'y aucun contact ou aucune intersection entre ces signifiés ou ces signifiants : *aviateur/v/chocolat*.<sup>178</sup>



Figure 35: L'hétérosémie

Figure 36: L'hétérophonie et l'hétérographie

#### 4.6.2.2 Les relations asymétriques

Dans les relations asymétriques, Pottier distingue des relations avec un élément au départ, et deux éléments à l'arrivée et avec deux éléments au départ et deux éléments à l'arrivée.<sup>179</sup> Pottier décrit plusieurs types de relations avec un élément au départ et deux éléments à l'arrivée.

<sup>177</sup> Pottier: [1987:52]

<sup>178</sup> Pottier [1987:53]

<sup>179</sup> Pottier [1992:52]

Dans le cas de *l'allosémie* (fig. 37), on a un signifiant pour deux signifiés qui ont une intersection, par exemple, le signifiant *femme* peut être utilisé pour les signifiés *épouse* et *être femelle*.<sup>180</sup>



Figure 37 : L'allosémie

Dans les relations de *l'allophonie* et *l'allographie* (fig. 38), on a deux signifiants pour un signifié. Ces deux signifiants sont différents phonétiquement et graphiquement, mais entre eux il y a un lien: *chaleur/calorifère* ; *hispano-français/franco-espagnol*.<sup>181</sup>

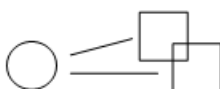


Figure 38 : L'Allophonie et l'allographie

La *métasémie* (fig. 39) est un cas particulier de l'allosémie. Pottier le décrit comme usage métaphorique par réduction du sémème : « *Boston a blanchi Chicago par 7 à 0.* »<sup>182</sup>



Figure 39 : La métasémie

Dans le cas de *la polysemie* (fig. 40), on a deux signifiés pour un signifiant: la lexie *banc* a le même signifiant phonétique et graphique, mais peut avoir les différentes significations selon le contexte. Voici un exemple de Pottier : *banc (de poisson)* ou *banc (de jardin)*.<sup>183</sup>

---

<sup>180</sup> Pottier [1987:53]

<sup>181</sup> Pottier [1987:55]

<sup>182</sup> Pottier [1987:54]

<sup>183</sup> Pottier [1987:55]

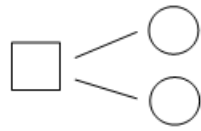


Figure 40: La polysémie

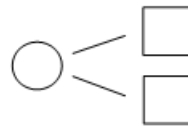


Figure 41: La polyphonie et la polygraphie

Par contre, si on a deux signifiants pour un signifié, et que ces signifiants n'ont pas de contact ou d'intersection, nous avons *la polygraphie (fig. 41)*. Par exemple, il existe une phonie [u] pour deux graphies différentes *ou/où* qui ont deux significations différentes pas croisées (conjonction/relateur). Un autre exemple de Pottier est celui d'une phonie [so] pour plusieurs graphies : *seau, sceau, sot* et les significations n'ont aucun lien.

Dans le cas de *la polyphonie (fig.41)*, on a deux signifiants pour un signifié, par exemple, la graphie *fil* a deux phonies [fis] et [fil] avec des significations sans lien : « *enfant* » et « *filaments* ». D'autres exemples de la polyphonie sont : *semaine/hebdomadaire, sept heures cinquante/huit heures moins dix*.<sup>184</sup>

Pottier caractérise les cas de *l'homonymie, l'homophonie ou/et l'homographie (fig. 42)* comme les cas inverses à la polysémie, la polyphonie et la polygraphie. Ici, on a seulement un signifiant pour deux signifiés indépendants.

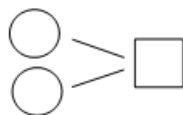


Figure 42: l'Homonymie, l'homophonie et l'homographie

Par exemple, les lexies *mer* et *mère* ont un signifiant phonétique, mais leurs signifiés sont différents, c'est-à dire qu'ils sont homophones, mais pas homographes. Les lexies *suis* (verbe *être* à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier) et *suis* (verbe *suivre* à la 1<sup>ère</sup> personne du singulier) ont les mêmes signifiants graphiques et phonétiques, mais leurs signifiés sont différents et indépendants, c'est le cas de l'homonymie, et ces deux lexies sont homonymes.

---

<sup>184</sup> Pottier [1987:56]

Pottier décrit aussi les relations entre le signifié et le signifiant où on a deux éléments au départ, vers des variantes de deux à l'arrivée.<sup>185</sup>

Pottier introduit le terme *parasémie* ou *parasynonymie* (fig. 42), c'est le cas où il y a deux signifiants sans lien pour deux signifiés qui ont une intersection : *refuser/rejeter une proposition*.<sup>186</sup>

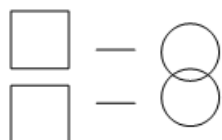


Figure 42 : La parasémie (parasynonymie)

Un autre type de parasémie qui est décrit par Pottier, apparaît dû à une évolution historique divergente (fig. 43). Dans ce cas, on a deux signifiants avec une intersection dont les signifiés ont aussi une intersection : *amant/aimant, aimable/amiable, lune/lunatique, train/trâiner*.<sup>187</sup>



Figure 43 : La parasémie, due à une évolution historique divergente

Dans le cas de *la parophonie* et *la paragraphie* (fig. 44), nous observons deux signifiés sans lien qui ont les signifiants avec une intersection. Les exemples de Pottier : *conjecture/conjoncture, idiot/idiotisme*. Selon Pottier, c'est une source possible de jeux et d'erreurs.<sup>188</sup>

---

<sup>185</sup> Pottier [1987:52]

<sup>186</sup> Pottier [1987:56]

<sup>187</sup> Pottier [1987:56]

<sup>188</sup> Pottier [1987:57]



Figure 44: La parophonie et la paragraphie Figure 45: La parophonie, la paragraphie et la parasémie (avec jeu)

La deuxième figure (fig. 45) présente aussi la *parophonie*, la *paragraphie* et la *parasémie* mais avec le jeu de langage: « *Le verre est souvent vert* », « *La mer est la source de la vie, comme la mère* ». <sup>189</sup> Dans ce cas, on a deux signifiés différents mais avec lien et ils ont les phonies et les graphies similaires, c'est-à-dire que leurs signifiants ont une intersection. Ici, Pottier voit ici une possibilité de création et de rapprochement. <sup>190</sup>

Pottier décrit aussi le cas où les relations de *signifiants* peuvent entraîner des relations de *signifiés*. C'est là Pottier y voit une source inépuisable de jeux de langage. Il présente ces relations avec ce schéma et donne un exemple: <sup>191</sup>

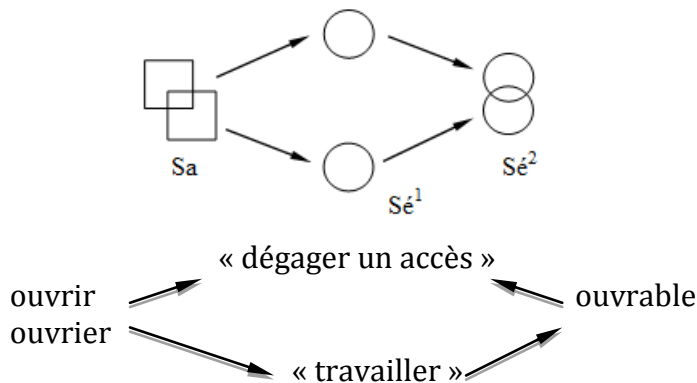


Figure 46 : Les relations de signifiants entraînent les relations de signifiés

Pottier présente un cas inverse quand les relations de signifiés peuvent influencer des relations de signifiants: deux signifiés *alcool* et *ivrogne* qui ont un lien et deux signifiants

<sup>189</sup> Pottier [1992:57]

<sup>190</sup> Pottier [1992:57]

<sup>191</sup> Pottier [1992:57]

indépendants dans leurs significations, seraient *ivrogne* et *ébriété* où il y a un lien de signifiés et un lien de signifiants.<sup>192</sup>

Pottier voit une autre source de jeux, dans la relation perspective à l'inverse par rapport à la parophonie, paragrammie et parasémie, c'est le cas de *l'hétérosémie* (fig. 47), par exemple, de *radiateur* et *gladiateur*<sup>193</sup>. Ces deux lexies ont une intersection de leurs signifiants, mais il n'y a aucun lien entre leurs signifiés.

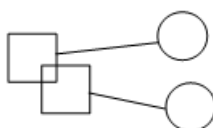


Figure 47 : L'hétérosémie

#### 4.7 Conclusion

Nous pouvons constater qu'en suivant les principes du structuralisme classique, Pottier a élaboré son concept du signe en y ajoutant, comme Hjelmslev et Guillaume, le troisième élément. Dans la structure du signifié, il a introduit *la forme du signifié* (les structures syntaxiques).

Pottier définit *le morphème* comme une unité minimale non-analysable qui manifeste la sémiotisation. Les composantes du morphème sont définis et décrits par Pottier: sémèmes, catégorème (grammème/v/lexème) et glossème (phonémique, prosodique, graphique, mimique, tactique).

Pottier a aussi défini les dimensions du signe linguistique qu'il considère comme universelles : une unité minimale de signification – *le morphème*, une unité minimale d'énonciation – *l'énoncé* et *le texte clos* – une unité intentionnelle de communication close.

---

<sup>192</sup> Pottier [1987:57]

<sup>193</sup> Pottier [1987:57]

Pottier a aussi défini les composants de *la substance du signifié (Sé)* qui est constituée par un ensemble de traits distinctifs de signification: des sèmes. Le *sémème* est l'ensemble des sèmes qui caractérisent un morphème. Pottier distingue *les sèmes dénotatifs (stables)* et *les sèmes connotatifs (individuelles)* et des sèmes peuvent changer de groupe.

La structure d'un *sémème* est composée d'un *sémantème (l'ensemble des sèmes spécifiques)*, d'un *classème (l'ensemble des sèmes génériques)* et d'un *virtuème (l'ensemble des sèmes connotatifs ou virtuels)*. Le *virtuème* qui est instable et se situe dans la compétence à un moment donné, est défini et principalement introduit par Pottier.

D'autres notions qui ont été introduites par Pottier et que nous avons trouvées pendant notre démarche sont *le visuème* et *l'idéème*.

Nous avons touché la problématique de la distinction entre *le sème* et *le noème* et trouvé que les distinctions principales entre ces deux notions sont que le sème est le trait distinctif sémantique d'un *sémème*, tandis que le noème est le trait de sens qui est indépendant de la langue naturelle, mais son existence est dépendante de l'analyste. Pottier explique qu'un sème, une unité distinctive, est toujours analysable théoriquement en *noèmes*.

Nous avons comparé les théories de Pottier et Rastier et pouvons constater qu'il existe une différence dans leur terminologie (les sèmes génériques et les sèmes spécifiques de Pottier correspondent aux sèmes inhérents et aux sèmes afférents de Rastier) tandis que le contenu de ces sèmes est le même. Les deux linguistes sont aussi d'accord sur le fait que les sèmes peuvent changer de groupes.

Une autre différence entre eux qui peut être mise en évidence, c'est le changement de la structure du sème par Pottier où il intègre les éléments virtuels comme un propre composant (*virtuème*). Par contre, Rastier a ces éléments avec les sèmes afférents dans le *classème* et dans le *sémantème*, mais ne les regroupe pas dans le *virtuème* comme Pottier.

Rastier précise cependant la distinction entre le sème et le *sémème* de Pottier. Il montre que les *sémèmes* ne sont pas définis comme des ensembles de sèmes, mais comme des



sous-ensembles de sèmes au sein d'un ensemble de définitions. Les sèmes sont, selon lui, des relations entre des sous-ensembles.

Nous pouvons conclure que Pottier considère la forme du signifié comme un choix de signifié, c'est-à-dire que nous conservons la substance sémantique, mais modifions la forme. Mais nous pouvons constater que la synonymie totale ne peut pas exister. La forme du signifié du signe est présentée chez Pottier par les catégorèmes qui sont une classe formelle de morphèmes. Nous concluons aussi que la substance n'a pas de statut linguistique sans être mis en forme à travers les parties du discours traditionnelles.

Pottier a fait une analyse des modèles syntaxiques et a défini la structure de *l'énoncé complexe* et de *l'énoncé simple* ainsi que leurs composants. Il a aussi introduit la notion de *syntaxie*.

Nous pouvons constater que Pottier considère le signifiant, *un glossème*, comme l'ensemble des traits audibles et des traits visibles d'un morphème. Dans la structure d'un glossème, Pottier a inclus un signifiant phonémique, un signifiant prosodique, un signifiant graphique, un signifiant mimique et un signifiant tactique.

En se basant sur l'analyse des relations entre signifié et signifiant par Pottier, nous pouvons conclure que la correspondance biunivoque entre un signe et un sens n'existe pas et qu'il existe la grande variété des signes pour choisir ou *la polyvalence des signes (naturelle, spécifique, syntaxique et homonymique)* qui est l'expression choisie par Pottier pour ce phénomène.

Nous avons observé quatre types de relation que les signifiés peuvent entretenir entre eux: *l'unicité de signifié, l'intersection de signifié, le contact de signifié et l'indépendance de signifié*.

Entre le signifié et le signifiant, Pottier distingue les relations *symétriques*, ou réversibles, et les relations *asymétriques*. Les relations symétriques sont les relations avec un élément au départ, et un élément à l'arrivée. Dans les relations asymétriques, nous avons trouvé chez Pottier des relations avec un élément au départ et deux éléments à l'arrivée, et des relations avec deux éléments au départ et deux éléments à l'arrivée.

En conclusion, nous devons dire que Pottier présente une description détaillée et profonde de la structure du signe linguistique, de ses composants et des relations entre ses composants. Il invente et introduit les notions ainsi que donne les explications théoriques qu'il illustre avec les exemples des langues naturelles ce qui apporte la crédibilité à sa théorie.

## 5 Chapitre. Pratique du signe linguistique dans la linguistique de Bernard Pottier: le signe linguistique dans l'activité de langage

### 5.1 Les signes dans le modèle énonciatif de Pottier

Dans ce chapitre nous voulons montrer comment le signe linguistique fonctionne en pratique dans la théorie énonciative et cognitive de Pottier.

D'après Pottier, l'énonciateur a la liberté du choix à tous les niveaux, mais « dans les limites des possibilités psychophysiologiques au départ, sémiotiques à l'arrivée». <sup>1</sup>

Dans la figure suivante, Pottier illustre son imagination du processus de choix par l'énonciateur où il montre que l'énonciateur fait ses choix à tous les niveaux de l'acte langagier : <sup>2</sup>

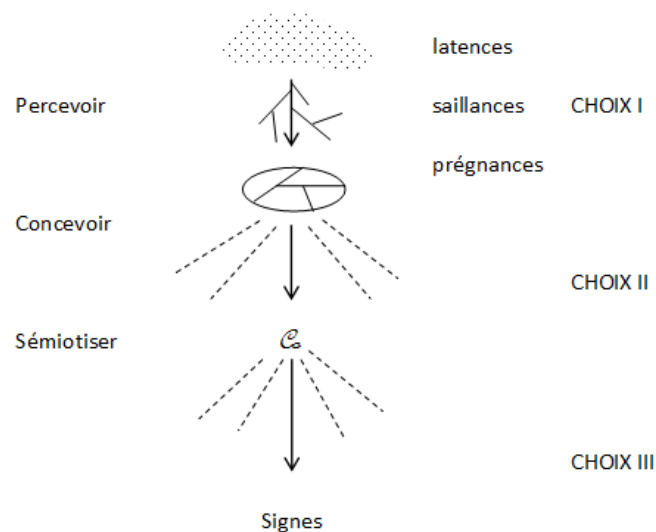


Figure 48 : Le processus de choix

#### 5.1.1 La perception – le niveau référentiel

« Le « monde référentiel » désigne aussi bien ce que nous voyons réellement par nos yeux, ce

---

<sup>1</sup> Pottier [1992:69]

<sup>2</sup> Pottier [1992:69]

*que nous entendons par nos oreilles, que ce à quoi nous nous référons dans notre mémoire ou dans notre imaginaire. A tout moment de notre fonctionnement linguistique, nous sommes en prises directe avec du référentiel vu, rappelé ou imaginé.»<sup>3</sup>*

Pottier comprend l'importance de la perception humaine dans le choix des signes et s'occupe d'étudier ce processus. Il distingue trois différents niveaux dans la perception qu'a l'énonciateur du monde référentiel (réel ou imaginaire).<sup>4</sup>

*La latence* se réfère à la totalité du perceptible par un humain, non nécessairement lié aux circonstances de la communication : *La mouche qui est au plafond.*<sup>5</sup>

*La saillance référentielle* désigne l'ensemble des éléments spécifiques et dont la perception est partagée éventuellement par plusieurs personnes: *Le tableau de Picasso sur la couverture du magazine.*<sup>6</sup> Pottier distingue aussi les saillances intentionnelles, celles que l'énonciateur focalise dans son discours.<sup>7</sup>

En cas de *la prégnance*, il s'agit d'un choix volontaire de l'énonciateur à l'instant où il s'exprime, d'un filtre sélectif qui domine totalement la vision du moment par exemple, « la recherche dans un texte des mots commençant par *sur-*».<sup>8</sup>

### **5.1.2 La conceptualisation – les signes au niveau conceptuel**

Dans la *Théorie et analyse en linguistique*, Pottier décrit la conceptualisation comme « le mécanisme par lequel l'émetteur transforme ses perceptions et imaginations, il aboutit à des choix des signifiés (sémèmes) qui ont naturellement un lien avec le monde référentiel.»<sup>9</sup>

Selon Pottier, en conceptualisant la vision du monde, l'énonciateur est obligé faire des choix pour transmettre du sens dans les limites de ressources que lui offre sa langue.<sup>10</sup> Pottier souligne le rôle essentiel de la mémoire dans la conceptualisation.

---

<sup>3</sup>Pottier [1992:62]

<sup>4</sup>Pottier [2012:19]

<sup>5</sup> Pottier [2012:19]

<sup>6</sup> Pottier [2012:20]

<sup>7</sup> Pottier [2012:20]

<sup>8</sup> Pottier [2012:21]

<sup>9</sup> Pottier [1987:66]

<sup>10</sup> Pottier [2012:21]

Par ailleurs, dans le parcours onomasiologique, tout référent (réel ou imaginaire) peut, selon Pottier, être conceptualisé de différentes manières et entraîner des choix successifs <sup>11</sup>:

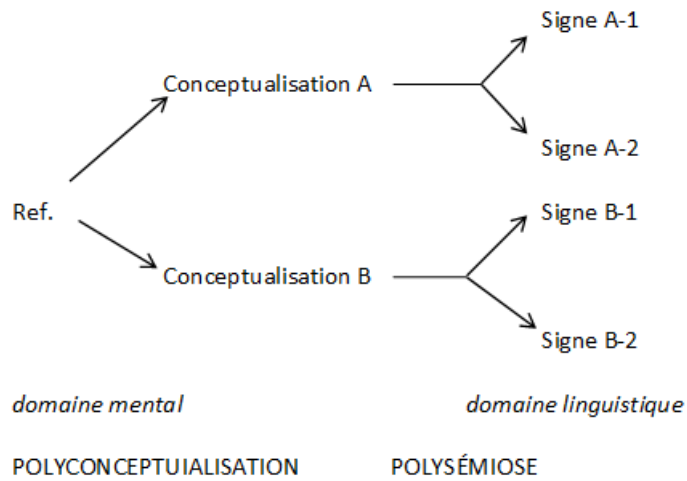


Figure 49 : Polyconceptualisation et polysémie

Par exemple, si on voit la Seine à Paris, on peut avoir les choix suivants :<sup>12</sup>

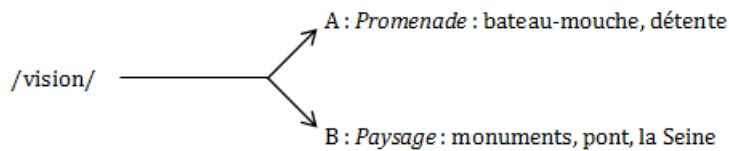


Figure 50 : La vision

Pottier explique ainsi le processus du parcours conceptualisant. Les formes très variées d'un meuble ont un certain nombre de caractéristiques en commun qui peuvent être désignées immédiatement comme tables. Grâce à la conceptualisation ces « noms communs » ont la faculté de pouvoir avoir une infinité de référents. Le « nom propre »

<sup>11</sup> Pottier [2012:21]

<sup>12</sup> Pottier [2012:22]



signes – *sémiotisation*.<sup>15</sup> Là, l'énonciateur utilise les signes de la langue et tout autre système sémiologique pour produire un discours. Pour Pottier, le discours, c'est un discours intérieur, une séquence orale ou un texte écrit<sup>16</sup>.

« Le système de la langue offre à l'énonciateur un pouvoir dire qu'il utilise grâce à son propre savoir dire. Il a recours aux signes de la langue, dont les signifiants (phoniques ou graphiques, discontinus) évoquent des signifiés (aux limites floues, avec des noyaux prototypiques et des extensions latentes, plus ou moins mémorisées). Ces signifiés, dans un environnement contextuel et situationnel spécifique, produisent des significations par actualisation. »<sup>17</sup>

D'après Pottier, le locuteur possède aussi liberté lors de la sémiotisation. La mise en forme, ou *sémiotisation*, se réalise en fonction des contraintes de la langue choisie et des préférences culturelles.

Décrivant l'acte de la sémiotisation, Pottier utilise des notions comme *le voir d'évidence* et *le voir d'événement*<sup>18</sup>. Le voir d'évidence désigne les *entités*, cette désignation est relativement facile, et elle est liée avec notre degré de connaissance. Mais le voir d'événement qui désigne les *comportements* présente une liste beaucoup plus vaste de possibilités. Ces visions complexifient l'expression linguistique à travers le lexique et la grammaire.<sup>19</sup>

Pottier analyse une scène où il y a deux entités : Jean et jardin, et un choix vaste de comportements :<sup>20</sup>

« Jean { est entrée  
a pénétré  
s'est glissé  
s'est avancé  
s'est enfoncé  
a atterri  
s'est rendu  
etc. } dans le jardin »

---

<sup>15</sup>Pottier [2012:18]

<sup>16</sup>Pottier [2012:11]

<sup>17</sup> Pottier [2012:12]

<sup>18</sup> Pottier [1992:122]

<sup>19</sup> Pottier [1992:122]

<sup>20</sup> Pottier [1992:122]

Pottier souligne que dans ce cas, il ne s'agit pas d'une distinction claire entre la désignation d'une entité et celle d'un comportement, mais d'une dominante. Selon lui, il est plus facile de trouver le mot « juste » pour une entité que pour un comportement.<sup>21</sup>

Le choix des signes dans une langue naturelle suppose une double adéquation, référentielle et structurale. Cela signifie que le signe doit intégrer les traits retenus du monde réel ou imaginaire aussi qu'il doit aussi être pertinent, distinctif, dans son sémème, par rapport à ceux d'autres signes voisins.<sup>22</sup> Selon Pottier « cette double nécessité est à la base de l'acte de sémiotisation » et « il est vain de vouloir expliquer le fonctionnement linguistique uniquement à l'intérieur de la langue.»<sup>23</sup>

Pottier explique que si on dit « C'est objet est une chaise », on choisit le signe « chaise » à cause de notre compétence lexicale issue de l'expérience référentielle et aussi parce que ce signe est plus adéquat que ses voisins « tabouret » ou « fauteuil » puisqu'on perçoit que cet objet a un dossier et n'a pas de bras.<sup>24</sup>

Pottier précise les grands domaines de la sémiotisation dépendant des modèles noémiques ternaires<sup>25</sup>.

Le processus de sémiotisation commence par la *dénomination* ou choix des lexèmes sous forme de lexies.

Ce choix est suivi par *la structuration ou choix des schèmes syntaxiques*, ou syntaxies. Pottier distingue différents niveaux dans cette étape. On construit d'abord un *schème d'entendement* (SE) où l'on choisit librement des lexèmes et des modèles actantiels (le niveau du sens permanent représenté par les signes). C'est ce que Pottier appelle « la mise en sèmes » (ou mise en signes ou lémémisation)<sup>26</sup>. Puis, on construit *un schème prédiqué* (SP). C'est un niveau de structures syntaxiques basales variées. Plus loin, la construction du schème résultatif (SR) suit. On construit ces schèmes à l'aide des

---

<sup>21</sup> Pottier [1992:121]

<sup>22</sup> Pottier [1992:121]

<sup>23</sup> Pottier [1992:121]

<sup>24</sup> Pottier [1992:121]

<sup>25</sup> Pottier [2000:34]

<sup>26</sup> Pottier Navarro [1988:641]



opérations facultatives de topicalisation, focalisation, impersonnalisation et réduction d'actants, et en cas d'un énoncé compliqué, la hiérarchisation phrastique.<sup>27</sup>

Le stade final de la sémiotisation est la catégorisation. C'est le choix des catégories propres à la langue pour indiquer les classes, les visions, les relations, les modalisations qui s'appliquent aux différents constituants du propos.

Pottier souligne qu'il faut distinguer dans la terminologie les *modèles phrastiques en langue*, contenant des signifiés de puissance, et les *énoncés du discours* réalisé, porteurs de signification.

#### 5.1.4 Désémiotisation – interprétation des signes

À notre avis, il est important aussi de décrire le procès de désémiotisation et la fonction du signe linguistique dans ce mécanisme interprétatif. D'abord, Pottier décrit ce mécanisme comme « inverse » par rapport à la sémiotisation. Mais plus tard, dans *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*, il insiste sur le fait que ce n'est pas vraiment l'inverse du mécanisme énonciatif.<sup>28</sup>

Dans le procès de la désémiotisation, le point de départ pour l'interprétant est un texte, oral ou écrit. Grâce à sa compétence de la langue, du monde et de son interlocuteur, l'interprétant identifie les signes et ses composants reçus pour construire une hypothèse de sens et pour comprendre le message. Cela signifie que l'interprétant représente le message mentalement et le conceptualise. Il le fait en se détachant rapidement des signes linguistiques identifiés qui l'aident à comprendre le message.<sup>29</sup>

Pottier décrit aussi les parcours sémasiologiques du récepteur avec des exemples<sup>30</sup>:

*« Dans les parcours sémasiologiques du récepteur, le signe « déclenche » des images mentales: Voici des lexies se référant à des entités : Éléphant, chirurgien, dortoir, fantôme évoquent aussitôt des représentations visualisables, des scènes, des configurations élaborées par une communauté linguistique à travers les expériences passées des individus, dans la mesure où*

---

<sup>27</sup> Pottier [1992:121]

<sup>28</sup> Pottier [2000:37]

<sup>29</sup> Pottier [2012:23]

<sup>30</sup> Pottier [2012:23]

*elles sont partagées. C'est le schème virtuel d'entité. »<sup>31</sup>*

*« Les lexies concernant des types de procès (dont le propre est de renvoyer à des entités) ont des caractéristiques en partie semblables : Bifurication, dominer, sécable, dormait évoquent des parcours, des situations, des activités glosables par le discours, mais aussi fréquemment dessinables. Le schème virtuel de procès est son module actanciel. »<sup>32</sup>*

La subjectivité de l'énonciateur influence les autres lexies encore plus grandement, et elles s'organisent selon des axes sémantiquement ordonnés : modalisations du savoir, du croire, du voir, du valoir, du vouloir: *trop, ce, beaucoup, léger, élégance, détester, amélioration*.<sup>33</sup> Pottier reconnaît la linéarité des signes linguistiques, mais il souligne qu'il existe la contrainte de la linéarité:

*« C'est au niveau sémantique que la successivité des signes a le plus de conséquences. On transforme sans arrêt le sémantique en conceptuel. »<sup>34</sup>*

Quant à la compréhension, Pottier souligne qu'elle n'est pas linéaire. Selon lui, le locuteur ne conceptualise pas linéairement, et c'est prouvé par le phénomène du lapsus le prouve : si B apparaît avant A, A va prendre la place de B.

*« La compréhension n'est pas linéaire, et qu'on conceptualise des tranches de discours, constamment remodelés par la conceptualisation des tranches suivantes. »<sup>35</sup>*

Pottier illustre ainsi le mécanisme de la compréhension:<sup>36</sup>

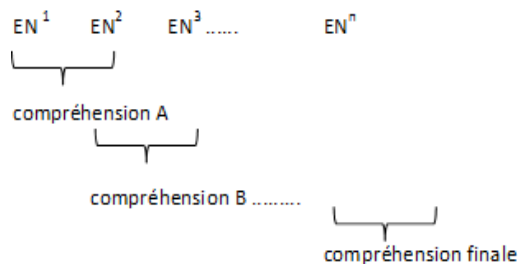


Figure 52 : La compréhension

---

<sup>31</sup> Pottier [2012:23]

<sup>32</sup> Pottier [2012:23]

<sup>33</sup> Pottier [2012:23]

<sup>34</sup> Pottier [1974:79]

<sup>35</sup> Pottier [1974:79]

<sup>36</sup> Pottier [1974:79]

### 5.1.5 La dénomination – le choix des signes

«Les représentations sont dénommées par des signes et les signes désignent des représentations.»<sup>37</sup>

Pour illustrer l'idée de Pottier et sa compréhension de la fonction du signe linguistique, nous décrivons en détails le premier et le plus essentiel domaine de la sémiotisation - *la dénomination*.

«Le référent physique propose à notre perception une infinité de possibles. Nos habitudes culturelles, notre situation de communication et notre intention de discours nous font sélectionner deux ou trois « traits référentiels » qui seront nécessaires et suffisants pour que nous choisissons par exemple, la dénomination « arbre ». Ces traits se retrouvent dans l'analyse sémantique. Le choix des sèmes est arbitraire par rapport au monde perceptible. »<sup>38</sup>

La relation entre un signe et un référent réel et imaginaire est la *dénomination*. Elle se fait toujours à travers la conceptualisation<sup>39</sup>.

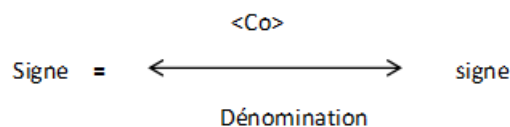
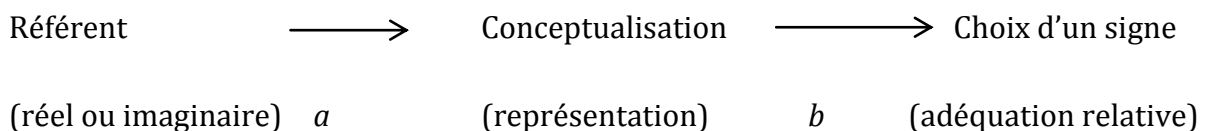


Figure 53 : La dénomination

Dans la *Sémantique générale*, Pottier décrit ainsi le parcours de la dénomination:<sup>40</sup>



«L'opération a repose sur une aptitude de sujet parlant à se représenter son référent (perception-conception). L'opération b consiste à rechercher le niveau d'adéquation désiré »<sup>41</sup>

Pottier distingue deux opérations fondamentales<sup>42</sup>, qui constituent l'essentiel de la sémiotisation:

<sup>37</sup> Pottier [2000:29]  
<sup>38</sup> Pottier [1987:65]  
<sup>39</sup> Pottier [1974:27]  
<sup>40</sup> Pottier [1992:47]  
<sup>41</sup> Pottier [1992:47]  
<sup>42</sup> Pottier [2000 :116]

- le choix de lexies : *la polynomie*
- le choix des structures : *la polysémie*.

## 5.1.6 La polynomie

### 5.1.6.1 L'orthonymie

Pottier dit que pendant le processus de dénomination, on essaie de trouver pour le signifié un signifiant le plus convenable parmi plusieurs autres, *l'orthonyme*.

*« Il est naturel de rechercher le mot le plus juste, l'orthonyme, lorsque cela est possible. Mais on peut procéder par approximations, ou encore faire un rapprochement volontairement plus original. »<sup>43</sup>*

*« L'orthonyme sera la lexie (mot, ou toute séquence mémorisée) la plus adéquate, sans aucune recherche connotative, pour désigner le référent »<sup>44</sup>.*

L'orthonymie est une dénomination immédiate. Dans les *Représentations mentales*, Pottier introduit la notion *d'ortholexie*<sup>45</sup> pour le « mot juste ». Les entités ont une désignation privilégiée, *immédiate*, dans un environnement bien déterminé. Les désignations immédiates sans opération intermédiaire intentionnelle sont des *orthonymes*<sup>46</sup>.

*« La céphalée sera l'orthonyme pour le médecin, le mal de tête pour le malade ».*

L'orthonymes sont « tous les référents usuels d'une culture, la langue dispose d'une appellation qui vient immédiatement à l'esprit de la communauté »<sup>47</sup>.

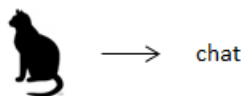


Figure 54 : L'orthonyme

Dans la *Linguistique générale*, Pottier compare une série de signes qui appartiennent à un même domaine (maison, villa, hôtel, pavillon) pour montrer comment la

<sup>43</sup> Pottier [2012:23]

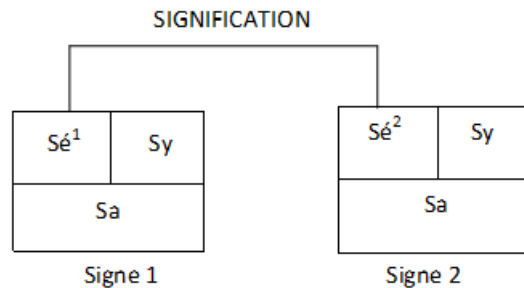
<sup>44</sup> Pottier [1997:47]

<sup>45</sup> Pottier [2000:118]

<sup>46</sup> Pottier [1992:123]

<sup>47</sup> Pottier [1992:47]

dénomination se déroule. Il constate « qu'un signifié *Sé* (substance sémantique) tire sa valeur de ses propriétés par rapport à l'ensemble considéré. On parle dans ce cas de *signification*. »<sup>48</sup>



*Figure 55 : La signification*

Selon Pottier, le lien entre *Sé* (substance sémantique) et *Sa* (signifiant) est conventionnel.

Selon Pottier, ce n'est pas toujours facile de découvrir l'orthonyme, et « l'orthonyme est relative à la compétence lexicale d'un individu, mais la médiation peut être volontaire: *vous savez* ⇒ *vous n'êtes pas sans savoir; le meilleur* ⇒ *le dessus de panier* ». <sup>49</sup>

*« Les lexies qui renvoient à des entités du monde, réelles ou imaginaires ont des propriétés générales fondées sur des processus de mémorisation. Dans le parcours onomasiologique de l'énonciateur, l'image mentale se concrétise par le choix d'un signe suffisamment adéquat. »*<sup>50</sup>

Pottier affirme qu'à partir du moment où l'énonciateur « prend ses distances » vis-à-vis de l'orthonymie, il a recours à des opérations qui demandent un certain temps, et la désignation devient médiate.

Il dit aussi que parfois la dénomination peut devenir impossible, comme par exemple dans le haïku suivant (M. Coyaud, Fourmis sans ombre, Phébus, 2003) »<sup>51</sup> :

« Ça, ça

*C'est tout ce que j'ai pu dire*

---

<sup>48</sup> Pottier [1974:28]

<sup>49</sup> Pottier [1997:47]

<sup>50</sup> Pottier [2012:22]

<sup>51</sup> Pottier [2012:23]

### 5.1.6.2 Les types de médiation

Il est plus naturel de chercher parmi eux un mot le plus adéquat, l'ortholexie, mais cette opération orthosémique pose beaucoup de problèmes parce qu'elle exige de bonnes conditions, c'est la raison pour laquelle on a besoin d'autres opérations supplémentaires qui aident à réaliser la dénomination.

Pottier, comme tous les cognitivistes, porte un grand intérêt aux différents types de médiation qu'il considère comme une distanciation du référent. Dans ses analyses, il présente la description détaillée de ces opérations.

*« On a souvent besoin de distanciation de ce qui est senti comme banal, plat, attendu. D'où les traités de rhétorique qui incluent les procédés jouant avec le signifié et/ou le signifiant des signes et des relations entre les signes, par exemple des jeux de mots. »<sup>52</sup>*

Pottier utilise « le concept de distanciation par rapport à la dénomination que l'on peut considérer comme immédiate ou orthonymique. »<sup>53</sup> Il explique que ces opérations de distanciation demandent du temps, et présentent une construction mentale plus complexe. La dénomination devient *médiate*.<sup>54</sup>

Dans la *Sémantique générale*, Pottier illustre ainsi ces opérations:<sup>55</sup>

---

<sup>52</sup> Pottier [2000:117]

<sup>53</sup> Pottier [2000:117]

<sup>54</sup> Pottier [2000:117]

<sup>55</sup> Pottier [1987:48]

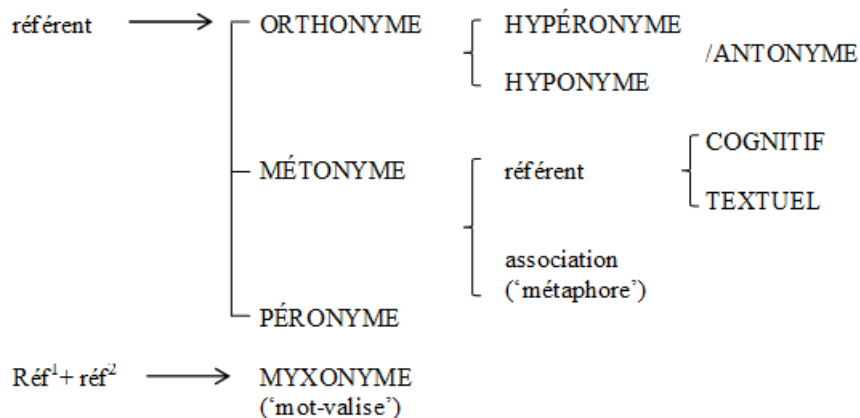


Figure 56 : Les types de médiation

Pottier commente:

*« On obtient une série onymique qui s'écarte progressivement de l'immédiateté. La métonymie est conditionnée par la conceptualisation du réfèrent, la métaphore s'en libère à travers des associations de plus en plus imprévisibles et la péronymie embrasse toutes les séquences analytiques imaginables (BP, 1987<sup>e</sup>; 1990) »<sup>56</sup>*

Dans une perspective plus dynamique, on pourrait, selon Pottier, également voir dans la métaphore un rapprochement libre, souvent imprévisible entre deux concepts, dans la métonymie une dépendance d'un signifié de base, tandis que l'orthonyme figure comme centre de référence.<sup>57</sup>

### 5.1.6.3 La métonymie

Pottier décrit la métonymie comme un type de médiation qui « tient compte du VOIR référentiel ou du SAVOIR imaginaire ».<sup>58</sup> Son autre définition explique que :

*« La métonymie repose sur un voir du réfèrent, sélectif, focalisant, comme la désignation du « bateau » (à voiles) par les voiles.»<sup>59</sup>*

<sup>56</sup> Pottier [2000:117]

<sup>57</sup> Pottier [2000:117]

<sup>58</sup> Pottier [2000:119]

<sup>59</sup> Pottier [1992:123]

Pottier explique que le mot Paris sera orthonymique, s'il désigne la ville de Paris, mais s'il signifie « La France » comme par exemple dans cette phrase « Réserves de Paris sur le traité de Rome, il deviendra métonymique.<sup>60</sup>

#### 5.1.6.4 La métaphore

Pottier considère la métaphore comme un pas de plus dans la libération du référentiel. Pottier l'appelle aussi comme « la métonymie associative libre.»<sup>61</sup> La métaphore est fondée sur l'imaginaire, c'est-à-dire qu'il suffit d'une association conceptuelle pour la justifier.

Selon Pottier, c'est dans le virtuème des mots que se fixent ces valeurs disponibles, entrées dans la langue, qui rend possible la métaphorisation. Un schème mental peut aussi être sous-jacent à la métaphorisation. On exploite fréquemment la relation de proximité pour créer la métaphore.<sup>62</sup> « Les métaphores peuvent être suivies, mise en parallèle et on peut parler de synesthésie.»<sup>63</sup>

Pottier donne plusieurs exemples pour ce type de médiation : « *deux couleurs* qui vont bien ensemble, comme un couple heureux, « *se marient bien* » ; quand on ne sait comment « *remplir* » *son temps* dans la journée, on peut le « *meubler* » comme la pièce de l'appartement. »<sup>64</sup> Selon Pottier, à côté des solutions existant dans la langue, un énonciateur peut créer de nouvelles métaphores à tout moment.

Pottier explique que pour le cas de l'harmonie sémantique établie entre plusieurs lexies, *l'isosémie*<sup>65</sup>, toutes les relations entre elles sont satisfaisantes et ne posent aucun problème d'interprétation, par exemple : « *L'enfant boit un verre de lait* ».

Au contraire, dans la phrase « *Ce moteur mange beaucoup d'essence* », selon Pottier, il y a une anomalie, ou *anisosémie*<sup>66</sup>, dans les relations « moteur qui mange », « manger de l'essence ».

---

<sup>60</sup> Pottier [2000:119]

<sup>61</sup> Pottier [1992:49]

<sup>62</sup> Pottier [1992:67]

<sup>63</sup> Pottier [1992:68]

<sup>64</sup> Pottier [1992:69]

<sup>65</sup> Pottier [1992:41]



Pottier conclut que l'énoncé est banal en français parce que deux métaphores sont acceptées, généralisées et intégrées en mémoires.<sup>67</sup> Il l'explique par ce fait qu'en langue, le verbe « *manger* » a une combinatoire *orthosémique* : /quelqu'un manger aliment/ et une combinatoire *métasémique* : /qq. chose manger qq. chose/

Pottier décrit aussi d'*anthropomorphisme*<sup>68</sup> qui est à la base des séries métaphoriques. Ce type de métaphore se fonde sur l'attribution de caractéristiques du comportement ou de la morphologie humaine à d'autres entités comme des animaux, des plantes, des objets où des phénomènes, par exemple, équivalences entre « *les bras* » et « *les branches* », « *les yeux* » et « *les fruits* », « *les oreilles* » et « *les champignons* ».

Autres exemples de métaphores données par Pottier sont l'emploi des parties du corps comme un modèle d'organisation spatiale : « *tronc de l'arbre* », « *au flanc de la montagne* », « *au pied de la tour* », « *à la bouche du métro* », ou l'application du lexique du tissage au domaine de la parole : « *perdre le fil* », « *un tissu de mensonges* », « *la trame du discours* », « *couper la parole.* »<sup>69</sup>

Pottier affirme aussi que les proverbes et expressions figurées utilisent largement le procédé métaphorique, par exemple, le proverbe « L'habit ne fait pas le moine » doit être interprété comme « ne pas se fier aux apparences ».<sup>70</sup>

Pottier trouve des exemples qui illustrent que plusieurs expressions peuvent renvoyer au même noyau conceptuel. Les expressions « je mettrais ma main au feu » et « je mettrais ma tête à couper » renvoient à la certitude, et les expressions « il ment comme il respire » et « il ment comme un arracheur de dents » renvoient quant à elles à l'évidence du mensonge.<sup>71</sup>

---

<sup>66</sup> Pottier [1992:41]

<sup>67</sup> Pottier [1992:42]

<sup>68</sup> Pottier [1992:42]

<sup>69</sup> Pottier [2000:119]

<sup>70</sup> Pottier [2000:121]

<sup>71</sup> Pottier [2000:121]

### 5.1.6.5 La péronymie

Selon Pottier, toutes les désignations peuvent avoir recours à la *périphrase* qui appartient au domaine de la *péronymie*. Ce procédé périphrastique permet d'éviter de mentionner l'objet lorsqu'on ne le désire pas.

*« Tout événement conceptualisé peut être exprimé par un nombre indéterminé de signes, en fonction de leur convenance minimale dans le contexte où ils apparaissent. »<sup>72</sup>*

Par exemple, « je vais faire des achats » est un péronyme pour « je vais acheter (des choses) »; « le fils de Louis XIII et d'Anne d'Autriche » est un péronyme, pour l'orthonyme « Louis XIV. »<sup>73</sup> « Ne pas être sûr, se demander si, avoir des doutes, tourner les choses dans tous les sens, hésiter... », toutes ces locutions sont les exemples de périphrase – les péronymes - qui expriment l'incertitude.<sup>74</sup>

D'autres fois, dit Pottier, la périphrase n'est qu'une lexie équivalente qui présente une construction spécifique, mais entre elles, il y a une *paronymie*<sup>75</sup>:

#### **/lexie dense synthétique**

laver X  
réduire X  
contester X  
opérer X  
X être opéré

#### **lexie analytique/**

procéder au lavage/de X  
opérer une réduction/sur X  
apporter une contestation/à X  
pratiquer une opération/sur X  
X subir une opération

Il dit qu'il existe aussi l'opération inverse. Voici les exemples :

#### **/syntaxe analytique**

mettre X dans du sable  
mettre du sel dans X  
tuer X avec un fusil  
couper X comme un saucisson

#### **lexie intégrée/**

ensabler X  
saler X  
fusiller X  
sautissonner X

---

<sup>72</sup> Pottier [2000:121]

<sup>73</sup> Pottier [1992:125]

<sup>74</sup> Pottier [2000:121]

<sup>75</sup> Pottier [1992:125]

### 5.1.6.6 L'échonymie

Ce type de distanciation référentielle est basé sur la création d'une copie pour une séquence mémorisée.

« Il s'agit d'un calque innovateur fondé sur une séquence mémorisée, et socialisée pour être comprise par le récepteur (BP, 1986). »<sup>76</sup>

« Sur le modèle de « *Pour une poignée de dollars* », on crée, par « écho » : « Pour une poignée d'euros », « pour une gorgée de gin ». »<sup>77</sup>

### 5.1.6.7 La mixonymie

Pottier explique ce type de médiation, comme un « croisement de signifiants grâce à une association de signifiés »<sup>78</sup> ou comme « un procédé économique de désignation à partir de deux signes »<sup>79</sup>. On appelle aussi cette solution « mot-valise ». <sup>80</sup> *Les myxonymes* sont le résultat d'un mélange de signifiés parallèle à celui des signifiants.

Par exemple, le croisement d'une *pomme* et d'une *tomate* est une *pomate*, et le croisement d'un *autobus* pour *noctambules* a donné *noctambus* - l'autobus circulant la nuit.

Pottier observe qu'une association usuelle entre deux entités peut aboutir à la modification d'un signifiant. Il appelle ce phénomène *l'ixophonie*. Par exemple, « *La nostalgie française* », c'est le titre du roman par Paul Azoullay dans lequel il traite de la *nostalgique de l'Algérie* ; le mot « *Tchernogent* » est né du désastre de *Tchernobyl*, qui a inquiété les habitants de *Nogent-sur-Seine* où se trouve une centrale nucléaire. <sup>81</sup>

---

<sup>76</sup>Pottier [2000:121]

<sup>77</sup>Pottier [2000:122]

<sup>78</sup>Pottier [2000:122]

<sup>79</sup>Pottier [1992:50]

<sup>80</sup>Pottier [2000:122]

<sup>81</sup>Pottier [2000:122]

### 5.1.6.8 L'allonymie

Au fond de ce type de médiation, il y a le changement de niveau de densité sémique par rapport à un niveau pris comme base. Pottier distingue *l'hyperonymie* et *l'hyponymie*.<sup>82</sup> Un exemple de *l'hyperonymie* est le panneau: interdit à tout *véhicule*.<sup>83</sup>

Dans cet énoncé, le signe *véhicule* est superordonné par rapport au signe *la voiture*. Le signe *véhicule* est supérieur en extension et inférieur en compréhension.

L'expression « *une spécialité de foie gras mi-cuit* » présente un exemple de *l'hyponymie*.<sup>84</sup> Le signe *spécialité de foie gras mi-cuit* est subordonné par rapport à *la foie gras*. Il est inférieur en extension et supérieur en compréhension.

Une autre variation de l'allonymie est *l'antonymie*, c'est le cas de la polarité. En ce cas, le sème qui est hors-intersection porte sur une propriété polaire:<sup>85</sup>

*Eh bien, tu as maigri !* (dit à quelqu'un qui a grossi)

### 5.1.7 Motivation des signes

Pottier reconnaît l'existence de la motivation des signes:

*« Si l'on considère un ensemble associatif d'expériences dans une culture donnée, on comprendra que le signifiant, graphique ou phonique, puisse refléter cette communauté de sens : c'est une motivation. »*<sup>86</sup>

Participants dans la communication, les locuteurs peuvent établir des liens entre des signes mais cette capacité dépend de leur savoir, souligne Pottier. Des éléments du mot peuvent être identifiables, par exemple : *oeil* rappelle *oculaire* ou *index* rappelle *indiquer*.

*« Quinze rappelle difficilement cinq, mais dix-sept est explicite. Carnivore dit bien qu'il s'agit de manger de la chair, mais végétarien ne suggère que le végétal sans autre précision. »*<sup>87</sup>

---

<sup>82</sup> Pottier [2000:122]

<sup>83</sup> Pottier [2000:122]

<sup>84</sup> Pottier [2000:122]

<sup>85</sup> Pottier [1987:49]

<sup>86</sup> Pottier [1992:110]

<sup>87</sup> Pottier [1992:45]

Pottier souligne qu'« une langue comme le français a un inventaire disjoint de signifiants, c'est-à-dire un degré moindre de motivation. »<sup>88</sup> Pottier présente des séries où il trouve une affinité minimale, liée à un élément de sens (spécifique ou virtuel) en commun:<sup>89</sup>

- *Voir, regarder, admirer, observer, lunette, prunelle, oeil, télescope, pupille, loupe...*
- *Livre, bibliothèque, page, volume, écrivain, scribe*
- *Stable, rester, demeurer, permanent, immuable, intangible.*

Pottier observe des covariations régulières entre microsystèmes de signifiants et de signifiés.<sup>90</sup>

Fr.	<i>il avait chanté</i>	<i>il chantait</i>	<i>il chanterait</i>
	<i>Il a chanté</i>	<i>il chante</i>	<i>il chantera</i>

Dans quelques cas, le français a conservé une stabilité de signifiant grâce à un paradigme de relateurs préfixés. Pottier décrit le phénomène d'*isosémie* où des lexèmes se combinent avec des grammèmes grâce à une affinité de représentation. Ces relateurs sont susceptibles de s'intégrer à un lexème, et avec variation possible de forme et/ou de sens:<sup>91</sup>

prendre	( → avoir)
comprendre	( → connaître)
entreprendre	( → réaliser)
s'éprendre	( → aimer)
s'en prendre	( → lutter avec)
apprendre	( → savoir)

Pottier décrit aussi *l'isomorphisme (signifiant/signifié)* – « une corrélation entre la « marque » sémantique (un plus de sème) et une augmentation physique du signifiant. »<sup>92</sup> Pottier prévient qu'il ne faut pas généraliser, mais il s'agit d'un exemple de la naturalité du comportement sémiologique<sup>93</sup> :

*chien / chienne*  
*gros / grosse*

---

<sup>88</sup> Pottier [2000:111]

<sup>89</sup> Pottier [2000:111]

<sup>90</sup> Pottier [2000:111]

<sup>91</sup> Pottier [2000:112]

<sup>92</sup> Pottier [1992:45]

<sup>93</sup> Pottier [1992:45]

pensons / pensions  
venir / *ne pas* venir  
partir / repartir

Selon Pottier, le besoin de motivation est toujours puissant. En cas d'absence de la motivation interne ou d'autre affinités du signifiant ou signifié, le besoin de motivation s'exprime à travers les « étymologies populaires » et les faux rapprochements, par exemple, « *ouvrable* » de la série *ouvrier, ouvrier, relié à ouvrir*.<sup>94</sup>

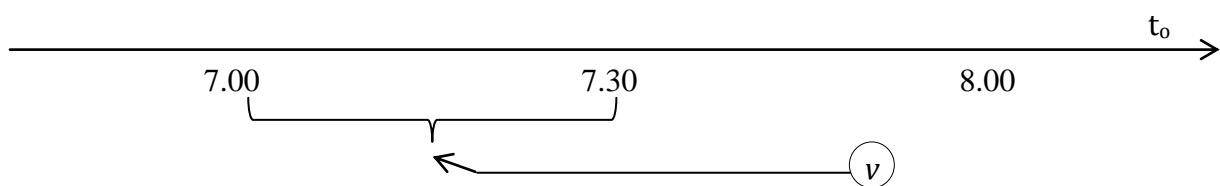
### 5.1.8 La polysémie

La multiplicité des solutions relativement équivalentes naît de la dualité entre la liberté *vouloir* et la contrainte *devoir*. Le choix entre structures équivalentes par les locuteurs, la *polysémie*, est une autre opération fondamentale de l'essentiel de la sémiotisation.

Pottier donne l'exemple des énoncés ayant les différentes formes syntaxiques, mais qui, selon lui, renvoient à un *noyau conceptuel* commun<sup>95</sup>:

« *Je veux qu'il puisse danser demain* »  
« *Mon désir est qu'il puisse danser demain* »  
« *Mon but est de faire en sorte que demain il soit en mesure de danser* »

Dans l'exemple, où un locuteur a l'intention de dire à 8h00 que l'activité de courir a eu lieu entre 7h00 et 7h30, Pottier illustre que le locuteur a un grand choix entre des structures équivalentes :<sup>96</sup>



*V = point de visée de l'énonciateur*



<sup>94</sup> Pottier [1992:44]

<sup>95</sup> Pottier [2000:123]

<sup>96</sup> Pottier [1992:33]

- a= morphosyntaxe liée : *je courus*
- b= morphosyntaxe plus libre : *j'ai couru, j'ai déjà couru*
- c= recours à des éléments grammaticaux : *je ne cours plus*
- d= recours à des éléments lexicaux restreints (« auxiliaires ») : *j'ai fini de courir*
- e= recours à des procédés de plus en plus libres : *quant à courir, c'est terminé*

Figure 57 : Le choix entre structures syntaxiques équivalentes

Pottier appelle ces séquences *parasyntagmatiques* parce qu'elles renvoient à un même schème au niveau conceptuel. Il souligne que si la liberté des morphosyntaxes liées augmente, les prises en considération diminuent. Mais dès que l'on entre en morphosyntaxe libre, la quantité de l'inventaire formel croît rapidement<sup>97</sup>. Selon Pottier, le caractère des solutions onomasiologiques est non fini et cela décourage ceux qui essaient les décrire.

Pottier distingue les *équivalences fortes* qui sont les parcours équivalents, mais non totalement synonymiques: « A est plus *grand* que B »/v/ « B est plus *petit* que A/.<sup>98</sup>

Il décrit *le parcours d'un schème analytique* où les entités sont représentées par des lignes se déroulant dans le temps. Elles forment la figure cinétique ou dynamique qui évoque l'événement, et à partir d'un schème analytique s'interprète le comportement:<sup>99</sup>

/stabilité/                      /E2 s'unit à E2/                      /E1 absorbe E2 qui quitte E3/

L'entité dite *brouillard* peut se dire :

---

<sup>97</sup>Pottier [1992:35]

<sup>98</sup>Pottier [2000:124]

<sup>99</sup>Pottier [2000:124]

« Du brouillard/*se forme*»  
« Du brouillard/*est en formation*»

« Il se forme/*du brouillard*»  
« Il y a formation/*de brouillard*»

« *Il commence à y avoir*/du brouillard »  
« *Il commence à brouillasser* »

Pottier rappelle que ce sont les lexèmes qui informent le sens, et non en particulier les substantifs ou les verbes.<sup>100</sup> Dans les énoncés suivants, on passe de la dominance de l'entité à la dominance du comportement :

« *Alors trois personnes arrivèrent* »

« *Alors arrivèrent trois personnes* »

« *Alors il arriva trois personnes* »

Le choix *de base de départ* entraîne aussi des aménagements syntaxiques.<sup>101</sup> Pottier l'illustre avec les exemples suivants: « Jean part de Paris » et « Paris est le lieu d'où Jean est parti ». Dans la première phrase le départ *de Paris*, dans l'autre *de Jean*, et à cause de cela on choisit les solutions syntaxiques différentes.

Pottier nous présente un cas classique avec trois actants dans les phrases <sup>102</sup>:

« *Jean a donné le livre à Paul.*»

« *Le livre a été donné par Jean à Paul.*

« *Paul a reçu le livre de Jean* »

D'après Pottier, le schème analytique pour ces énoncés, diversement hiérarchisé, résulte de la combinaison de deux noèmes /éloignement/ et /approche/:<sup>103</sup>

Le *don*/  
*du livre*  
*à Paul*  
*par Jean*

---

<sup>100</sup>Pottier [2000:125]

<sup>101</sup> Pottier [2000:125]

<sup>102</sup> Pottier [2000:125]

<sup>103</sup> Pottier [2000:126]



(a eu lieu)

Selon Pottier, le choix de base d'un énoncé peut aussi entraîner sa structure syntaxique<sup>104</sup>. Par exemple, si *Jean* a des sentiments pour *Marie* et on choisit *Jean* comme la base, on dira :

« *Jean aime Marie* »

« *Jean est amoureux de Marie* »

« *Jean éprouve de l'amour pour Marie* »

Si la base choisie est *Marie*, on changera le schème analytique, on choisira d'autres solutions syntaxiques et dira :

« *Marie est aimée de Jean* »

« *Marie est l'objet de l'amour de Jean* »

« *Marie plaît à Jean* »

Pottier distingue trois « points de vue » pour les schèmes analytiques qui indiquent la possession: attribution - « *Cela est à Jean* » ; dominance - « *Jean a cela* » et dépendance – « *Cela est [la propriété] de Jean* ». <sup>105</sup>

Dans les situations où l'énonciateur peut se situer au départ ou à l'arrivée d'une relation subjective, on a aussi le choix de la structure syntaxique. Pottier compare <sup>106</sup>:

« *le pied me fait mal* » et « *j'ai mal au pied* »

« *le chien a mordu l'enfant au pied* » et « *le chien a mordu le pied de l'enfant* »

Selon Pottier, certaines constructions, très idiomatiques, permettent des parcours inverses<sup>107</sup> :

« *Les moustiques/fourmillent dans ce marais* »

---

<sup>104</sup> Pottier [2000:127]

<sup>105</sup> Pottier [2000:129]

<sup>106</sup> Pottier [2000:129]

<sup>107</sup> Pottier [2000:129]

*« ce marais/fourmille de moustiques »*

Pottier trouve que les systèmes verbaux offrent de nombreuses possibilités à l'énonciateur. Pour dire la naissance de Napoléon en 1769, on aura le choix entre diverses visions. Le choix dépend du temps du moment de l'énonciation. Le savoir et la compréhension par le récepteur que la naissance de Napoléon appartient à l'antériorité, sont une constante qui va être modulée par la présentation de l'émetteur en se situant par l'esprit en variable : <sup>108</sup>

*« Napoléon est né » (parfait)*

*« Napoléon naquit » (global)*

*« Napoléon naît » (global)*

*« Napoléon naîtra » ou « Napoléon va naître » (récit historique)*

Une autre structure présentée par Pottier, est souvent employée dans un cadre modal d'obligation/ : //Si A apparaît, alors il est nécessaire que B//. « Dans les quatre exemples suivants, il y a la thématisation qui se traduit par l'antéposition de la condition.»<sup>109</sup>

*« s'il pleut, il faut ralentir »*

*« dès qu'il pleut, il faut ralentir »*

*« quand il pleut, il faut ralentir »*

*« par temps de pluie, il faut ralentir »*

Pottier insiste sur le fait qu'il y a une *hiérarchie* dans la lexémisation et le choix des structures. Par exemple, si on décrit une particularité dans la démarche de quelqu'un, il y aura cognitivement un ordre des choses : on peut marcher sans boiter, mais on ne peut boiter sans marcher. Mais la syntaxe permet deux constructions pour exprimer deux parcours sémantiques hiérarchisés :<sup>110</sup>

*« Jean marchait en boitant »*

---

<sup>108</sup> Pottier [2000:131]

<sup>109</sup> Pottier [2000:132]

<sup>110</sup> Pottier [2000:132]

« Jean boitait en marchant »

Dans le premier énoncé, on doit exprimer les deux lexèmes pour transmettre le sens voulu. Le deuxième, on pourrait le réduire à : « Jean boitait », parce que le lexème *boiter* implique *marcher*.

Les *hiérarchisations thématiques*, allant vers le «-», et *focalisantes*, allant vers le «+», sont la source de nombreuses variantes de phrase.<sup>111</sup> La structure de l'énoncé va dépendre de l'ordonnance du sujet et du thème, de la présence de l'agent ou le patient ou la focalisation. Pottier présente six combinaisons qui existent en français :<sup>112</sup>

Sujet-agent : « mon père<sup>+</sup>/a cassé le vase<sup>-</sup> »

Sujet-patient : « le vase<sup>-</sup>/a été cassé par mon père<sup>+</sup> »

Sujet-thème (agent) : « mon père, // il/a cassé le vase »

THÉ

Sujet-thème (patient) : « ce vase, // il/a été cassé par mon père »

THÉ

Sujet-focalisé (agent) : « c'est mon père, /qui a cassé le vase »

FOC

THÉ

Sujet-focalisé (patient) : « c'est le vase, /qui a été cassé par mon père »

FOC

THÉ

À ces six types de structure, Pottier ajoute deux structures avec une double thématization:<sup>113</sup>

« mon père, le vase, // il l'a cassé »

« le vase, mon père, // il l'a cassé »

THÉ<sup>1</sup>

THÉ<sup>2</sup>

### 5.1.9 La discoursivisation - de la langue au discours

La mise en discours, ou discoursivisation, est une dernière étape du parcours communicationnel dans la théorie énonciative de Pottier, suite à de multiples choix personnels. Selon Pottier, le discours, en principe, « n'est jamais encore produite, et, même si c'était le cas, jamais réalisée dans un environnement identique. On peut dire

---

<sup>111</sup> Pottier [2000:132]

<sup>112</sup> Pottier [2000:132]

<sup>113</sup> Pottier [2000:133]

que chaque discours est un hapax. »<sup>114</sup> Et c'est l'énonciateur qui décide la séquence, et « un texte, par nature n'est jamais définitivement clos. »<sup>115</sup>

Les sémèmes s'actualisent dans le discours avec deux possibilités de variance:

«- une réduction : certains sèmes virtuels peuvent ne pas être réalisés (/cher/ lié à « avion »), ou certains sèmes nucléaires peuvent être occultés par jeu métaphorique (« un ballon pourri en langage de rugby).

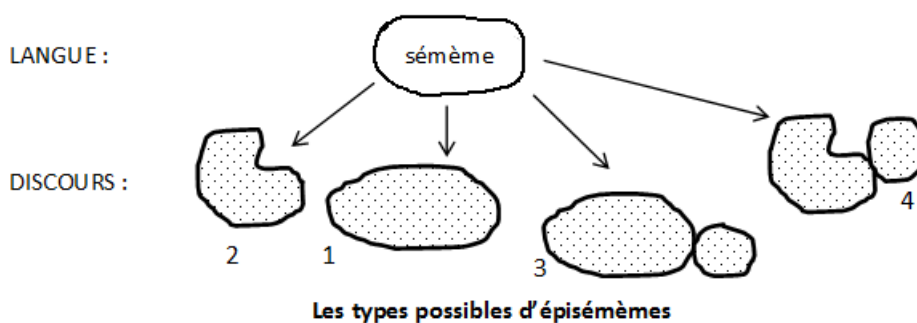
- une addition : adhérer au sémème un sème contextuel qui finira par entrer en langue. Par exemple dans le domaine d'expérience de l'hôtellerie, « chef » a acquis le sème qui se trouvait dans le contexte « chef-cuisinier ».

- le discours réalise des épisémèmes »<sup>116</sup>

Pottier explique, que « le sémème donne les sens (l'orientation sémantique), et la mise en discours le transforme en signification ».<sup>117</sup> Pottier reconnaît l'épisémie comme le constitutif le plus fondamental de la mise en discours.

« Chaque réalisation actualise une partie des sèmes du sémème de compétence, et y ajoute, y agrège souvent des sèmes. En ce cas, chaque sémème est un hapax. »<sup>118</sup>

Nous présentons le schéma suivant où Pottier « indique les quatre cas de figures possibles de l'épisémème : soit il reflète l'entier (1) du sémème, soit il correspond à une réduction (2) du sémème, ou une addition (3), ou encore à la fois une réduction avec addition (4) »:<sup>119</sup>



<sup>114</sup> Pottier [2000:34]

<sup>115</sup> Pottier [2000:34]

<sup>116</sup> Pottier [1987:66]

<sup>117</sup> Pottier [1987:67]

<sup>118</sup> Pottier [1987:67]

<sup>119</sup> Pottier Navarro [1988:643-644]

## 5.2 Les signes minimaux linguistiques aux différents niveaux des parcours communicationnels

En conclusion de ce chapitre nous voulons présenter le tableau de Pottier (tab. 8) qui montre les signes minimaux linguistiques participant à chaque niveau du parcours de la perception au discours<sup>120</sup>: sur le niveau conceptuel, ce sont les //noèmes// et les {relations noémiques}, sur le niveau de la langue, ce sont les /sèmes/ et les {sémèmes} et sur le niveau du discours, ce sont les épisémèmes.

Tableau 9 : Les signes minimaux dans l'acte de communication

NIVEAUX	(composante)	Signe minimal (morphème)	Enoncé	texte
R	<b>Complexité du monde référentiel</b>			
Co	//noème// et [relations noémiques]		Eléments et schèmes sémiotiques	
Langue	/sème/ {sémème}		Combinatoire aux niveaux phrastique et transphrastique	
Discours	épiséme		« effets de sens »	

## 5.3 Conclusion

Après avoir réalisé notre recherche, nous pouvons constater que l'énonciateur fait son choix des signes sur tous les niveaux de l'acte langagier: le référentiel, le conceptuel, la langue et le discours. Nous avons aussi conclu que l'énonciateur a la liberté de choix à tous les niveaux. De plus, son choix dépend de ses possibilités psychologiques au départ et sémiotiques à l'arrivée.

Pendant la conceptualisation, l'énonciateur transforme ses perceptions et imaginations, et fait des choix de signifiés (sémèmes) qui ont naturellement un lien avec le monde

---

<sup>120</sup> Pottier [1987:69]

référentiel. La mémoire est un élément essentiel sur le niveau conceptuel qui est mémorisé.

Pottier a expliqué en détail le procès du parcours conceptualisant. Grâce à la conceptualisation, une infinité de référents est réduite à la désignation du référent unique. Nous avons observé que les opérations de pensée vont du niveau référentiel à travers de la conceptualisation et conduisent au parcours de la mise en signes – *sémiotisation*, un parcours où l'énonciateur a aussi une liberté. Là, l'énonciateur utilise les signes de la langue et tout autre système sémiologique pour produire un discours.

La désémiotisation est un mécanisme « inverse » par rapport à la sémiotisation ou l'interprétant identifie les signes et ses composants qu'il reçoit pour construire une hypothèse de sens et pour comprendre le message. La compréhension n'est pas linéaire et le locuteur ne conceptualise pas linéairement.

Le choix des signes dans une langue naturelle suppose une double adéquation, référentielle et structurale. Il est plus facile de trouver le mot « juste » pour une entité que pour un comportement.

Nous avons découvert que *la dénomination* est le premier et le plus essentiel domaine de la sémiotisation qu'il s'agit de la relation entre un signe et un référent réel ou imaginaire. Le référent physique propose à notre perception une infinité de possibles et notre choix des sèmes est arbitraire par rapport au monde perceptible.

Nous devons remarquer qu'il existe une confusion avec la dénomination. Parfois, elle est décrite par Pottier comme la phase initiale de la sémiotisation qui suit après la conceptualisation<sup>121</sup>, mais dans le même temps Pottier dit que la dénomination se fait toujours à travers la conceptualisation.<sup>122</sup>

Pottier distingue deux opérations fondamentales<sup>123</sup> qui constituent l'essentiel de la sémiotisation: le choix de lexies : *la polynomie* et le choix des structures : *la polysémie*.

---

<sup>121</sup> Pottier [2000:34]

<sup>122</sup> Pottier [1974:27]

<sup>123</sup> Pottier [2000:116]

L'énonciateur essaie de trouver pour le signifié un signifiant le plus convenable parmi plusieurs autres, *l'orthonyme*, ce qui n'est pas toujours facile. Pottier reconnaît que le lien entre le signifié (la substance sémantique) et le signifiant est conventionnel, c'est-à-dire qu'il suit le principe de Saussure de l'arbitraire du signe.

Nous pouvons constater qu'il existe aussi la désignation médiate quand l'énonciateur a recours aux opérations supplémentaires qui demandent du temps mais qui aident à réaliser la dénomination. Ce sont les différents types de médiation que Pottier considère comme une distanciation du référent pour lesquels Pottier, comme tous les cognitivistes, porte un grand intérêt: *la métonymie, la métaphore, l'anthropomorphisme* qui est à la base des séries métaphoriques, *la périphrase* qui appartient au domaine de la *péronymie*, l'échonymie, la myxonymie, *l'ixophonie, l'allonymie* et *l'hyponymie, l'isosémie et l'isomorphisme*. Pottier reconnaît aussi l'existence de la motivation des signes qui est toujours puissante.

Le choix entre structures équivalentes par les locuteurs, *la polysémie*, est une autre opération fondamentale de l'essentiel de la sémiotisation. Pottier a introduit la notion des séquences parasynonymiques pour des énoncés ayant différentes formes syntaxiques, mais renvoyant à un *noyau conceptuel* commun et il a aussi décrit les *équivalences fortes*.

Nous avons découvert que le choix des aménagements syntaxiques peut aussi être influencé par les moyens suivants : le changement *de la base de départ*, la distinction de trois « points de vue » pour les schèmes analytiques (attribution, dominance et dépendance), les situations où l'énonciateur peut se situer au départ ou à l'arrivée d'une relation subjective, un cadre modal d'obligation, *les hiérarchisations thématiques*. Les systèmes verbaux offrent de nombreuses possibilités à l'énonciateur.

Pendant la mise en discours, ou discoursivisation, la dernière étape du parcours communicationnel, qui s'ensuit après les multiples choix personnels, les sémèmes s'actualisent avec deux possibilités de variance: *une réduction et une addition*. Le discours réalise des *épisémèmes*. Nous pouvons dire que chaque discours est unique et la séquence est décidée par l'énonciateur.

Pendant notre recherche, nous avons découvert que dans la théorie pottérienne, chaque niveau du parcours communicationnel a ses propres signes minimaux : sur le niveau conceptuel, ce sont les //noèmes// et les {relations noémiques}, sur le niveau de la langue, ce sont les /sèmes/ et les {sémèmes} et sur le niveau du discours, ce sont les épisémèmes.

Le lien des visions théoriques de Pottier avec les matériaux des langues naturelles est évident. C'est la raison pour laquelle, nous pouvons reconnaître l'approche de Pottier comme applicative bien que son modèle soit assez abstrait. Pottier en est sûr et il nous a convaincu que dans les langues naturelles, il existe des mécanismes capables de réaliser les tâches de la communication.



**TROISIEME PARTIE:**  
**REGARDS SUR LA THEORIE DE BERNARD POTTIER**

## 6 Chapitre. Le bref résumé, les similarités et les différences, les regards critiques, les nouveautés et les mérites

### 6.1 Le signe et ses modèles

Lors de notre démarche, nous nous sommes assurés que la problématique du signe, en général et du signe linguistique en particulier est ancienne, mais qu'elle est toujours actuelle. À notre avis, l'importance de cette problématique peut être expliquée par le fait qu'elle est liée étroitement aux questions philosophiques sur les relations entre les signes et la réalité, à l'activité cognitive et langagière humaine.

Cet intérêt a mené plusieurs philosophes et linguistes à créer des modèles du signe. Tous ces modèles reflètent, à notre avis, la compréhension du monde et des relations entre le signe et la réalité par leurs auteurs. On peut souvent observer que les linguistes ou philosophes pensent aux mêmes phénomènes, mais ils les décrivent en utilisant différentes notions.

Nous avons observé que c'est le troisième composant, le signifié, qui « a nourri une discussion millénaire »<sup>1</sup> et toujours posé des problèmes très graves.

Il existe de nombreux concepts et modèles du signe. Nous avons présenté trois de ceux qui sont les plus reconnus : inférentiel, référentiel et différentiel. Le modèle dyadique de Saussure (inférentiel) et le modèle triangulaire (triadique/référentiel) de Ogden et Richards sont les plus reconnus et répandus.

Dans le modèle différentiel, qui est le plus récent, la référence unique du modèle triadique est remplacée par les trois unités de signifiés, le *sémème* et le *sème* ou le *noème*, élaborées par Pottier. Cela fut une étape significative dans le développement de la structure du signe.

---

<sup>1</sup> Heger [1969:45]

Tous les auteurs dont nous avons étudiés les écrits pendant notre recherche et qui furent présentés dans le chapitre 2 se sont consacrés à la problématique du signe linguistique, à sa structure, aux dualités comme le signifié/le signifiant, la pensée/le langage, la langue/le langage et aux processus du choix des signes. Nous avons remarqué que le caractère très sensible du signe et le fait qu'il fasse référence à autre chose que lui-même ont été les deux moments les plus discutés par les linguistes.

Nous pouvons constater que ces linguistes sont unis par cette thématique, mais ils se distinguent par leurs approches : l'approche philosophique avec la dimension théologique chez Augustin, l'approche philosophique chez Benveniste, l'approche structuraliste chez Saussure, les approches structuraliste et logique chez Hjelmslev et l'approche cognitive chez Guillaume.

Nous pouvons conclure que les conceptions et les principes du signe de Ferdinand de Saussure, formulées dans son *CLG*, ont influencé à des degrés divers toutes les théories linguistiques que nous avons présentées dans notre mémoire et beaucoup d'auteurs d'autres disciplines.

La découverte du manuscrit *De l'essence double du langage* de Saussure a conduit à une révision des œuvres de F. de Saussure. Par ailleurs, elle permet de modifier l'interprétation de sa pensée sur les dualités langue/parole ou la dualité signifiant/signifié et de supposer que la théorie de Saussure peut contenir les germes de la linguistique cognitive.

## **6.2 Le concept du signe linguistique et la théorie énonciative et cognitive de Pottier**

### **6.2.1 La théorie énonciative et cognitive pottérienne**

Pendant notre recherche, nous avons fait plusieurs conclusions et découvertes à propos de la théorie de Pottier

Nous avons établi que la date d'apparition de la sémantique cognitive date d'environ 1975 et que la psychomécanique du langage de Gustave Guillaume, le maître de Pottier, est la première linguistique cognitive française.

Nous pouvons constater que Pottier est un tenant de la sémantique cognitive parce qu'il suit les principes de la sémantique cognitive dans sa théorie énonciative où c'est la représentation mentale qui joue un rôle essentiel dans les mécanismes langagiers.

Pottier construit sa théorie en plusieurs étapes et c'est la raison pour laquelle il est possible d'observer quelles théories ont influencé son modèle : le structuralisme classique, la psychomécanique de Guillaume, la grammaire générative et la théorie énonciative française.

Dans sa théorie énonciative, Pottier garde cependant certaines positions du structuralisme, mais il élargit le domaine des recherches. Même si Pottier critique l'approche des générativistes, son principe de construction de la théorie énonciative rappelle leur approche parce qu'il présente la séquence des étapes de la transition de la pensée au discours et la séquence des étapes du processus inverse – du parcours sémasiologique.

Pottier prend en considération la nécessité de l'adéquation référentielle du signe, c'est la raison pour laquelle nous pouvons conclure qu'il s'agit d'un modèle référentiel du signe. Il se penche aussi sur la problématique des concepts universaux ou noèmes - « les représentations relationnelles, abstraites d'expérience »<sup>2</sup>.

A la différence de l'approche du structuralisme fonctionnelle, Pottier inclut l'aspect historique et temporel dans ses recherches, la synchronie n'existe pas pour lui c'est la raison pour laquelle sa théorie est plus dynamique.

---

<sup>2</sup> Pottier [1992:71]

On peut conclure que la théorie de Pottier présente un exemple de l'interprétation structuraliste de l'approche générative transformationnelle et qu'elle supprime les manques du structuralisme tels que le statisme, l'anti-référence et l'ignorance de la participation de l'homme.

### 6.2.2 Le concept de signe chez Pottier

Nous pouvons constater qu'en ajoutant le troisième composant *forme du signifié* (les structures syntaxiques) dans la structure du signe, Pottier suit les principes du structuralisme classique. Mais contrairement aux structuralistes, Pottier souligne l'importance de la substance.

Chez Pottier, l'unité minimale de signification est *le morphème* dont les composantes sont le sémème (la substance du signifié), le catégorème (la forme du signifié) et le glossème (le signifiant (phonémique, prosodique, graphique, mimique, tactique)).

La substance du signifié, *le sémème*, à son tour, est constituée par un ensemble de traits distinctifs de signification: des sèmes, *dénotatifs (stables)* et *connotatifs (individuels)*, qui peuvent aussi changer de groupe.

La structure d'un sémème est composée d'un *sémantème (l'ensemble des sèmes spécifiques)*, d'un *classème (l'ensemble des sèmes génériques)* et d'un *virtuème (l'ensemble des sèmes connotatifs ou virtuels)* qui est défini et introduit principalement par Pottier, et qui est instable et se situe dans la compétence à un moment donné.

Dans notre étude, nous avons établi que le sème est le trait distinctif sémantique d'un sémème, tandis que le noème est le trait de sens qui est indépendant de la langue naturelle, mais son existence est dépendante de l'analyste.

La forme du signifié est considérée par Pottier comme un choix du signifié, et elle est présentée par les catégorèmes qui sont une classe formelle des morphèmes. Le signifiant est présenté comme l'ensemble des traits audibles et les traits visibles d'un morphème - le *glossème*. Dans la structure d'un glossème, Pottier inclut un signifiant

phonémique, un signifiant prosodique, un signifiant graphique, un signifiant mimique et un signifiant tactique.

En se basant sur l'analyse des relations entre signifié et signifiant par Pottier, nous pouvons conclure que la correspondance biunivoque entre un signe et un sens n'existe pas et qu'il existe la grande variété des signes pour choisir ou *la polyvalence des signes (naturelle, spécifique, syntaxique et homonymique)* qui est l'expression choisie par Pottier pour ce phénomène.

Nous avons vu qu'entre le signifié et le signifiant, peuvent exister des relations *symétriques* et des relations *asymétriques*. Nous avons également observé quatre types de relations que les signifiés peuvent entretenir: *l'unicité de signifié, l'intersection de signifié, le contact de signifié et l'indépendance de signifié*.

En conclusion, nous devons dire que Pottier présente une description détaillée de la structure du signe linguistique, de ses composants et des relations entre ses composants. Il a inventé et introduit plusieurs notions qu'il a expliquées théoriquement et illustrées avec les exemples des langues naturelles et c'est la raison pour laquelle son concept semble applicable et crédible.

### **6.2.3 Les signes dans la théorie énonciative de Pottier**

Après avoir fait notre analyse, nous pouvons constater que l'énonciateur fait ses choix à tous les niveaux de l'acte langagier : le référentiel, le conceptuel, la langue et le discours. Nous avons constaté que l'énonciateur a une liberté de choix dans les limites de ses possibilités psychophysiologiques au départ et sémiotiques à l'arrivée.

Nous avons pu observer que les opérations de pensée vont du niveau référentiel au travers de la conceptualisation et conduisent au parcours de la mise en signes – *la sémiotisation*. Pendant ce processus, l'énonciateur utilise les signes de la langue et tout autre système sémiologique pour produire un discours en ayant recours à deux opérations fondamentales, qui constituent l'essentiel de la sémiotisation: *la polynomie*

(le choix de lexies) et *la polysémie* (le choix des structures). Le choix des signes dans une langue naturelle suppose une double adéquation : *référentielle et structurale*.

Pendant la désémiotisation, un mécanisme inverse par rapport à la sémiotisation, l'interprétant identifie les signes et ses composants pour construire un sens et comprendre le message.

Nous avons appris que *la dénomination* est le premier et le plus essentiel domaine de la sémiotisation qui comprend la relation entre un signe et un référent réel ou imaginaire. Le monde perceptible nous propose un grand nombre de possibilités et notre choix des sèmes est arbitraire. La dénomination peut être immédiate (l'orthonymie) et médiata (à l'aide des différents types de médiation). Le choix des lexies, *la polynomie*, et le choix entre structures équivalentes par les locuteurs, *la polysémie*, sont deux opérations fondamentales de l'essentiel de la sémiotisation.

Le discours est toujours unique et réalise des *épiséèmes*. La discursivation est une étape finale du parcours communicationnel.

Pendant notre recherche, nous avons découvert que dans la théorie pottérienne, chaque niveau du parcours a ses signes minimaux : au niveau conceptuel, ce sont les //noèmes// et les {relations noémiques}, au niveau de la langue, ce sont les /sèmes/ et les {sémème} et au niveau du discours, ce sont les épiséèmes.

Le lien des visions théoriques de Pottier avec les matériaux des langues naturelles est évident. C'est la raison pour laquelle nous pouvons reconnaître l'approche de Pottier comme étant applicative bien que son modèle soit assez abstrait. Pottier nous a convaincu que dans les langues naturelles, il y a des mécanismes capables de réaliser les tâches de la communication.

### **6.3 Les similarités et les différences entre les positionnements de Pottier et d'autres linguistes**

Nous voulons consacrer cette partie de notre conclusion à la comparaison des positionnements de Pottier avec les autres linguistes qui sont présentés dans le premier chapitre de notre mémoire.

De toute évidence, des liens et des connexions s'imposent entre la théorie de Pottier et des autres auteurs présentés dans notre recherche. Tout d'abord, c'est la thématique – le signe linguistique.

Les approches de ces linguistes sont cependant différentes: l'approche philosophique, l'approche logique, l'approche structuraliste et l'approche cognitive. À notre avis, une combinaison de toutes ces approches peut être trouvée seulement chez Pottier, c'est la raison pour laquelle il est possible de trouver les similarités et les différences entre Pottier et ces linguistes.

Saint Augustin a la dimension théologique dans sa théorie, et chez lui, les signes viennent de Dieu. Chez Pottier, c'est l'homme, le locuteur lui-même, qui est au centre de la théorie énonciative. Le choix des signes est le choix conscient des locuteurs eux-mêmes.

Saint Augustin et Pottier parlent de la nécessité de l'interprétation des signes pour la compréhension et la communication. Ils soulignent, tous les deux, l'importance de l'interaction entre l'énonciateur et l'interpréteur et l'existence de l'interdépendance entre eux.

Nous avons observé la similarité entre Pottier et Saint Augustin à propos de l'intention du locuteur de communiquer. Les deux auteurs soulignent que le *vouloir* dire de l'énonciateur joue un rôle important dans la communication. Pour eux, le processus *enseigner - apprendre* est essentiel dans la communication.



Dans sa théorie et son analyse du signe linguistique, Pottier suit les principes primordiaux du signe formulés par Ferdinand de Saussure. L'arbitraire, la mutabilité/immutabilité du signe sont reflétés dans la polyvalence des signes, dans la polynomie et dans la polysémie décrites par Pottier. La linéarité du signe est une autre propriété du signe reconnue et illustrée par Pottier.

La différence la plus grande et importante entre ces deux linguistes réside dans la structure du signe linguistique dans laquelle Pottier a introduit un troisième élément : la forme du signifié. Pottier critique aussi Saussure qui n'a pas assez bien formulé la distinction de forme et de substance à l'intérieur du signifié et du signifiant.

Ces deux linguistes voient aussi différemment le modèle du signe. Saussure le présente comme dyadique, tandis que Pottier, tenant compte de la référence et différenciant la substance du contenu, tient au modèle différentiel du signe.

La différence la plus importante entre la philosophie de Benveniste et celle de Pottier, est que pour Benveniste, la langue reflète la réalité, et la langue construit la pensée, elle la dicte, donne les solutions tandis que chez Pottier, c'est d'abord la pensée qui est suivie de la conceptualisation.

Quant au structuraliste hérité de Saussure, Hjelmslev, sa structure du signe et celle de Pottier sont similaires. Hjelmslev a aussi un troisième élément dans son concept : la forme du signifié, qu'il appelle la *forme du contenu*.

Hjelmslev et Pottier se penchent sur la description des relations entre les signes et entre les éléments du signe. Les deux linguistes analysent les modes et les causes de la formation des nouveaux signes et de la disparition des anciens. Hjelmslev est plus soucieux que Pottier de définir les règles de formation des signes. Mais tous les deux s'intéressent à l'étude des relations entre les signes et leurs interactions et décrivent leurs analyses de façon détaillée. Ils sont solidaires sur l'importance du contexte pour la signification du signe.

De son maître Guillaume, Pottier retient, tout d'abord, la dialectique fondamentale de l'homme et de l'univers. Mais il inscrit quant à lui le langage dans cette dialectique.<sup>3</sup>

On peut donc distinguer une différence entre les théories du maître et de son élève. Contrairement au monde idéal de Guillaume, où il sépare la pensée et la langue et où la pensée est indépendante du langage, le monde idéal pottierien ne se confond pas avec la langue mais il est à côté de la langue. Ainsi, le référent dans la théorie de Pottier est un « élément du monde réel ou imaginaire, par nature extra-linguistique. C'est à travers la conceptualisation qu'il transite vers la langue naturelle ».<sup>4</sup>

Pottier et Guillaume opposent formellement la pensée et la langue. Toutefois, Guillaume exclut de son champ d'investigation la pensée même. Au contraire, Pottier place l'étude du niveau conceptuel, comme principe de sa théorie énonciative.<sup>5</sup> Selon Valette, il s'agit d'« une rupture épistémologique de toute première importance » entre ces deux cognitivistes.<sup>6</sup>

*« Avec son niveau conceptuel opposé au niveau linguistique, Pottier déserte la problématique moniste de la psychomécanique où cognition et langue son indissociées. »<sup>7</sup>*

Guillaume distingue le sémantème et le morphème et trouve que la linguistique doit aller plus loin dans les études des signes minimaux, ce que Pottier a réalisé et a ainsi défini le sème.

Pour Guillaume, le rapport entre le signifiant et le signifié est le rapport de convenance, Il reconnaît le principe de Saussure tout comme Pottier, mais cette convenance, selon lui, ne sera jamais excessive.

Guillaume a élaboré la genèse formatrice du mot que Pottier a trouvé logique et l'a utilisée comme prototype pour construire son modèle du mot.

---

<sup>3</sup> Valette [2006:218]

<sup>4</sup> Valette [2006:218]

<sup>5</sup> Valette [2006:219]

<sup>6</sup> Valette [2006:219]

<sup>7</sup> Valette [2006:219]

Nous avons comparé la structure du signe minimal de Pottier et de Rastier et pouvons constater qu'il y a une différence dans leurs termes utilisés (chez Pottier : les sèmes génériques et les sèmes spécifiques, chez Rastier : les sèmes inhérents et les sèmes afférents) tandis que le contenu de ces sèmes est le même. Les deux linguistes sont aussi d'accord que les sèmes peuvent changer de groupes.

Une autre différence entre eux qui peut être mentionnée est celle du changement de la structure du *sème* par Pottier où il intègre les éléments virtuels comme un propre composant (virtuème) tandis que Rastier a ces éléments avec les sèmes afférents dans le classème et dans le sémantème, mais ne les regroupe pas dans le virtuème comme Pottier.

## **6.4 Les regards critiques**

Dans cette partie de notre conclusion, nous voulons présenter les critiques de la théorie de Pottier. Nous sommes d'accord avec certaines de ces critiques, mais, à notre avis, d'autres s'avèrent être inappropriées.

### **6.4.1 Les méthodes**

Les méthodes de Pottier ont été critiquées. Ainsi, Rastier trouve que « Pottier expose des principes méthodologiques plutôt que des principes épistémologiques qui gouvernent la conception de la communication, du signe, et des langues. »<sup>8</sup>

Une autre sémanticienne Leeman décèle une anomalie méthodologique de Pottier qui consiste « à annoncer une procédure onomasiologique (hypothético-déductive) prétendument supérieure du point de vue épistémologique mais à traiter les faits sémasiologiquement, selon une démarche inductive. »<sup>9</sup>

Elle observe aussi que :

---

<sup>8</sup> Rastier [1988:40]

<sup>9</sup> Valette [2006:228]

*« La décomposition en schème d'entendement ne fait que suivre celle de l'énoncé et que donc c'est en fait la formulation qui détermine l'analyse conceptuelle, alors que la conceptualisation est censée être préalable à l'énoncé et guider son analyse. »<sup>10</sup>*

Dans sa réponse à la suite de cette critique, Pottier justifie sa démarche et écrit que « les structures conceptuelles ne sont pas « préalables » aux langues. Elle tentent de simuler les mécanismes mentaux abstraits qui les sous-tendent dans leur fonctionnement ».<sup>11</sup>

#### **6.4.2 L'emploi des termes**

Peeters voit la confusion dans l'emploi des termes dans le fameux papillon de Pottier.

*«Pottier lui-même définit la sémantique référentielle en termes de conceptualisation et de sémiotisation, la sémantique structurale en termes de choix des signes, et la sémantique discursive en terme d'énonciation. Il crée ainsi une impression qui deviendra source de confusion, étant donné que la mise en signes ou choix des signes relève aussi de la sémiotisation [...] qui est ainsi objet d'étude à la fois de la sémantique structurale et de la sémantique référentielle. Pottier omet de signaler que son image risque d'induire en erreur puisque le choix des signes (corps de papillon) précède logiquement la mise en schème(s) appelée de façon ambiguë sémiotisation (aile gauche de papillon).»<sup>12</sup>*

Jean Cervoni trouve aussi que Pottier utilise des définitions « mise en scène.. mise en schèmes... mise en chaîne » d'une façon confuse.<sup>13</sup>

Nous trouvons aussi qu'il est assez difficile de distinguer les frontières entre les niveaux du parcours communicationnel, par exemple, nous avons remarqué qu'il existe une confusion avec la dénomination. Parfois, elle est décrite par Pottier comme la phase initiale de la sémiotisation qui suit après la conceptualisation<sup>14</sup>, parfois il explique que la dénomination se fait toujours à travers de la conceptualisation:

*« La relation entre un signe et un référent, réel ou imaginaire, - toujours à travers la conceptualisation – est la dénomination.»<sup>15</sup>*

---

<sup>10</sup> Valette [2006:228]

<sup>11</sup> Valette [2006:228]

<sup>12</sup> Peeters [1995:246]

<sup>13</sup> Cervoni [1995:53]

<sup>14</sup> Pottier [2000:34]

<sup>15</sup> Pottier [1974:27]

La distinction précise et claire de ces processus est impossible. Mais nous croyons que cela peut être expliqué par la définition de la pensée de Saussure où il dit qu'elle est « une masse amorphe » et par la complexité de l'activité cognitive.

Peeters critique aussi l'emploi par Pottier des dénominations, telles que : la sémantique référentielle, la sémantique structurale, la sémantique discursive et la sémantique pragmatique.

« [...] ce qui est troublant, c'est que les dénominations elles-mêmes ne seront quasiment plus utilisées. »<sup>16</sup>

Peeters n'est pas d'accord avec la distinction de Pottier entre *le savoir culturel* et *le savoir sur le monde*. Pour Peeters, il paraît difficile de les distinguer rigoureusement.<sup>17</sup>

Peeters remarque aussi que c'est Pottier seul qui ajoute des classèmes, des noèmes et des virtuèmes dans sa théorie tandis que la plupart des auteurs parlent seulement de sèmes. À propos du terme de Pottier *le sème virtuel ou virtuème*, Peeters devine qu'il existe un rapport, mais il n'est pas explicité :

« Ni l'un, ni l'autre des deux termes n'est d'ailleurs défini ; en ce qui me concerne, j'ai fait remarquer plus haut qu'il faut s'en méfier. En parlant du virtuème, l'auteur renvoie à un ouvrage antérieur (Pottier 1987:67:70), où cependant le terme n'est pas utilisé. »<sup>18</sup>

### 6.4.3 Les sèmes et les noèmes

Peeters voit la contradiction dans l'affirmation de Pottier selon laquelle les sèmes s'expriment à l'aide de mots tirés d'une langue naturelle (cf. Pottier 1987:67)<sup>19</sup> Selon Peeters, Pottier ne s'en rend compte qu'à ce moment-là ; les sèmes sont alors des mots ou des enchaînements de mots et on ne peut plus les qualifier comme des « traits de contenu » ou « d'entités sémantiques pures ».<sup>20</sup>

---

<sup>16</sup> Peeters [1995:248]

<sup>17</sup> Peeters [1995:248]

<sup>18</sup> Peeters [1995:248]

<sup>19</sup> Peeters [1995:248]

<sup>20</sup> Peeters [1995:253]

Pottier est aussi critiqué pour ne pas avoir accordé de l'intérêt à la sémantique naturelle ou à la méthodologie des primitifs sémantiques. Ici, Peeters garde à l'esprit les travaux de Wierzbicka, « qui entreprend depuis bientôt trente ans des travaux lexicographiques illuminant sans recourir à des sèmes. »<sup>21</sup>

Des recherches sur les concepts universaux de Pottier sont aussi tombées sous la critique de Peeters. Il trouve que la démarche inverse suggérée par Pottier<sup>22</sup>, n'a donc aucune raison d'être. En outre, selon Peeters, elle se heurte à des obstacles insurmontables.<sup>23</sup>

La distinction réalisée par Pottier entre les concepts généraux et les concepts universaux ou noèmes ne semble pas aussi raisonnable pour Peeters. Il a « des difficultés à suivre le train de pensée de l'auteur »<sup>24</sup> et Peeters se demande : « si les propriétés et les activités inévitables font partie des concepts généraux, ceux-ci ne sont-ils pas universels ? »<sup>25</sup>

Peeters affirme également que Pottier ne présente aucune liste précise de concepts universaux, et que Pottier qui « critique les listes compilées par ses collègues, n'a guère de meilleure liste à proposer ».<sup>26</sup>

En outre, Peeters rappelle que Pottier présente les noèmes comme des abstractions, des constructions théoriques, mais « il en va tout autrement dans le cas des primitifs sémantiques qui sont dictés par l'expérience et la recherche empirique. »<sup>27</sup> Peeters voit la valeur dans les suggestions de Pottier, mais il les nomme les théorisations.<sup>28</sup>

Pour Rastier, la distinction entre sémantique linguistique et noémique décrite par Pottier paraît capitale, mais il voit le besoin de « clarifier le débat sur les universaux

---

<sup>21</sup> Peeters [1995:248]

<sup>22</sup> Pottier [1992:72]

<sup>23</sup> Peeters [1995:252]

<sup>24</sup> Rastier [1988:40]

<sup>25</sup> Peeters [1995:252]

<sup>26</sup> Peeters [1995:252]

<sup>27</sup> Peeters [1995:253]

<sup>28</sup> Peeters [1995:253]

sémantiques, et dissuader d'ériger les sèmes d'une langue en universaux.»<sup>29</sup> Ici, il prend en compte la théorie de Greimas, qui ne fait pas la distinction entre les sèmes et les noèmes.

Selon Rastier, la confusion entre le niveau noémique et le niveau sémique pour laquelle Pottier est critiqué, explique sans les justifier certaines critiques adressées à la sémantique componentielle. Rastier croit que ces critiques « attribuent à l'objet linguistique un caractère de simplicité qui devrait être celui de la théorie. »<sup>30</sup> Selon lui, on peut reprocher à une théorie d'être trop complexe, mais pas à son objet.<sup>31</sup>

*« Or les sèmes ne sont pas des concepts de la théorie, mais bien des objets linguistiques dont l'existence peut être prouvée expérimentalement. »<sup>32</sup>*

Rastier trouve cependant que la distinction par Pottier entre sèmes et noèmes ouvre la possibilité de sémantiques particulières, exclues jusqu'à nos jours.<sup>33</sup>

#### **6.4.4 Les schèmes**

Nous pouvons être d'accord dans une certaine mesure avec Cervoni dans sa critique de Pottier pour sa brièveté, et son schématisme et dans le fait qu'il économise les mots « chaque fois qu'un schéma peut leur être substitué – il n'est guère de page qui n'en comporte au moins un. »<sup>34</sup>

Cervoni dit aussi que l'explication de Pottier est parfois trop courte, son énumération est assez aride et il emploie quelques fois des schémas dont la vertu « pédagogique » paraît moins évidente au lecteur qu'à l'auteur. Mais ce sont des cas isolés.

---

<sup>29</sup> Rastier [1988:40]

<sup>30</sup> Rastier [1987:169]

<sup>31</sup> Rastier [1987:169]

<sup>32</sup> Rastier [1987:169]

<sup>33</sup> Rastier [1988:40]

<sup>34</sup> Cervoni [1995:53]

Les schèmes de Pottier qu'il utilise pour décrire la grammaire de l'énoncé et la distinction sémantique/noémique, est l'objet de nombreuses critiques. Rastier les trouve de plus en plus spécifiques.<sup>35</sup>

Dans *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises*, Valette relève aussi le problème de l'abondance des illustrations dans les œuvres de Pottier. Valette présente l'observation de Rastier disant que « c'est le lot des sémantiques cognitives fondées sur la précellence du visuel sur tout autre accès au monde. »<sup>36</sup>

Mais nous soutenons l'explication d'un des élèves de Pottier, François Rastier, qui voit l'origine kantienne de ce schématisme, mais « à la différence de Kant pour qui le schème est un concept et l'imagination (la mise en image) une médiation entre le sensible et l'intelligible, les sémanticiens y voient (*sic*) des formes *a priori* de l'expérience sensible. »<sup>37</sup>

« Les schèmes de Pottier sont à la fois imagination (création d'image) et entendement, c'est-à-dire représentations conceptuelles. Rastier constate qu'« il n'y rien « derrière » les schèmes graphiques des sémanticiens », c'est-à-dire pas de niveau plus abstrait. »<sup>38</sup>

## 6.5 Les nouveautés et les mérites

L'approche de Pottier différencie de beaucoup d'autres travaux dans le domaine de la sémantique cognitive par sa description systémique de la structure du signe linguistique et de l'acte de communication. Pottier a apporté une grande contribution à l'apparition du concept de *sème* à la fin des années cinquante au début des années soixante-dix.<sup>39</sup> L'élaboration du concept du sème par Pottier a été une étape décisive dans l'évolution du modèle du signe. Pottier a ruiné « la prétention traditionnelle à l'universalité du

---

<sup>35</sup> Rastier [1987:40]

<sup>36</sup> Valette [2006:226]

<sup>37</sup> Valette [2006:226]

<sup>38</sup> Valette [2006:226]

<sup>39</sup> Rastier [1987:17]



concept », et il a fondé « le domaine de la microsémantique en atomisant le signifié morphématique (ou sémème). »<sup>40</sup>

Dans le compte rendu sur *Sémantique générale*, Peeters mentionne l'introduction de la notion de *paronymie* parmi les mérites de Pottier. Mais tout ce que Pottier nous apprend sur le choix disponible à l'énonciateur au moment de la mise en signes, qui transforme le schème analytique en schème d'entendement<sup>41</sup>, est caractérisé par Peeters comme le plus original. Et nous sommes d'accord avec lui en cela.

Malgré toutes ses critiques, Peeters trouve dans l'ensemble que Pottier a effectué un travail remarquable et que son œuvre *Sémantique générale* est le digne successeur des trois autres volumes de la tétralogie : *Systématique des éléments de relation* (1955/1962), *Linguistique générale* (1974) et *Théorie et analyse linguistique* (1987).<sup>42</sup>

Selon Cervoni, également auteur des comptes rendus de la Sémantique générale, Pottier sait identifier l'ossature de sens constituée de « concepts généraux » issus de l'observation de nombreuses langues et qu'il propose de regrouper sous quatre rubriques, et aussi de « concepts universaux ou « noèmes ».<sup>43</sup>

Un autre mérite de Pottier est d'illustrer la voie de la perception à la conceptualisation, le processus où le « sentiment prototypique » et la mémoire jouent un rôle essentiel.<sup>44</sup>

En outre, Pottier a su élaborer une conciliation entre une sémantique structurale et une sémantique plus ouverte. La première se fonde sur la distinction des sèmes au sein d'un ensemble et l'autre intègre aussi dans la description des sèmes virtuels, ou virtuèmes.<sup>45</sup>

François Rastier évalue cela comme « une nouveauté par rapport à la philosophie du langage, qui raisonne en règle générale sur des mots, des syntagmes, ou des phrases,

---

<sup>40</sup> Rastier [1988:684]

<sup>41</sup> Peeters [1995:255]

<sup>42</sup> Peeters [1995:261]

<sup>43</sup> Cervoni [1995:52]

<sup>44</sup> Cervoni [1995:52]

<sup>45</sup> Rastier [1988:685]

mais non sur des morphèmes. Or les mots sont déjà des syntagmes, et en tant que tels, ne peuvent servir de base à l'élaboration d'une sémantique fondamentale. »<sup>46</sup>

Nous devons aussi mentionner le mérite de Pottier dans l'établissement et dans le développement du niveau conceptuel. Pottier Navarro remarque :

*« Dès 1955, dans sa thèse principale Systématique des éléments de relation publiée en 1962, Bernard Pottier pressent, pour différentes phases de l'acte de langage, un niveau profond qui conditionne la langue et le discours, pour lequel il adopte le terme psychosystématique de Gustave Guillaume [...] préfiguration de son « niveau conceptuel ». »<sup>47</sup>*

Pottier Navarro mentionne aussi que Pottier a décrit le phénomène d'*isosémie* où des lexèmes se combinent avec des grammèmes grâce à une affinité de représentation.

*« Une autre notion nouvelle introduite par B.P. est celle d'isosémie, terme qu'il a créé sur le modèle de isotopie de A.J.Greimas afin de faire ressortir la cohérence sémantique au niveau des sèmes. »<sup>48</sup>*

Dans sa théorie, Bernard Pottier a su nous montrer le choix et la fonction des signes, présenter l'étude sémantique de signe et montrer les nuances de la méthode componentielle.

Selon Cervoni, la synthèse dans la Sémantique générale est fidèle à l'optique des écrits antérieurs de Pottier. Ainsi, il remarque :

*« Cette œuvre fait une large place aux tendances récentes de la linguistique cognitive, bien représentées également dans la bibliographie où figurent des noms comme Haiman, Le NY, Lakoff, Langacker, Rastier, Talmy. Avec les cognitivistes, B.P. partage le souci de rapprocher la description linguistique de ce que l'on sait sur le fonctionnement réel de l'esprit et sur les liens étroits du mental et du linguistique avec l'expérience. »<sup>49</sup>*

François Rastier critique une atomisation disciplinaire en linguistique et remarque:

*« On rencontre des morphologues qui ne veulent pas avoir affaire à la syntaxe, comme des syntacticiens qui le leur rendent bien. D'où la nécessité d'un programme « d'interdisciplinarité*

---

<sup>46</sup> Ratier [1988:685]

<sup>47</sup> Pottier Navarro [1988:635]

<sup>48</sup> Pottier Navarro [1988:643]

<sup>49</sup> Cervony [1995:53]

*interne pour une linguistique démembrée en « science du langage [...] » ;<sup>50</sup>*

Nous pouvons constater que dans les écrits de Pottier, que nous avons étudiés et analysés pendant notre démarche de recherche, Pottier présente une analyse interdisciplinaire profonde et détaillée.

De nombreuses questions restent ouvertes, parmi elles nous voulons souligner le statut des noèmes :

*« R. Martin estime que leur [noèmes] statut est purement métalinguistique, alors que Pottier paraît adopter une hypothèse réaliste au sens fort. Elles [questions] concernent aussi l'économie de la linguistique : la noémique relève-t-elle de la linguistique ? Dans l'affirmative, les grammaires doivent-elles comporter une composante noémique au même titre qu'une composante sémantique? »<sup>51</sup>*

Pour terminer, nous souhaiterions citer Bert Peeters qui, par ses propos, illustre notre démarche de recherche tout au long de la rédaction de ce mémoire:

*« On apprend beaucoup en lisant Pottier, mais il faut le lire, et non pas simplement le parcourir. Il faut l'assimiler, retourner en arrière, reprendre, se reprendre. La lecture de Pottier n'a jamais été aisée ; [...] »<sup>52</sup>*

---

<sup>50</sup> Rastier [2013:18]

<sup>51</sup> Rastier [1987:40-41]

<sup>52</sup> Peeters [1995:260]

## LISTE DES FIGURES

FIGURE 1 : LE MOT COMME LE SIGNE PAR SAINT AUGUSTIN.....	22
FIGURE 2 : LE MODÈLE DU SIGNE LINGUISTIQUE DE SAUSSURE.....	57
FIGURE 3 : LE MODÈLE DU SIGNE LINGUISTIQUE DE SAUSSURE.....	58
FIGURE 4 : LE MODÈLE TRIADIQUE.....	59
FIGURE 5 : LE MODÈLE DU SIGNE DE PIERCE.....	59
FIGURE 6 : LE MODÈLE DU SIGNE DE PIERCE.....	60
FIGURE 7 : LE MODÈLE DU SIGNE DE K.OGDEN ET I.A. RICHARDS.....	60
FIGURE 8 : LE MODÈLE TRIANGULAIRE DE C.K. OGDEN ET I.A.RICHARDS.....	61
FIGURE 9 : LE MODÈLE DU SIGNE D'ULLMAN.....	62
FIGURE 10 :LE MODÈLE DIFFÉRENTIEL DE HEGER.....	62
FIGURE 11 : LE MODÈLE DU SIGNE DE HEGER.....	63
FIGURE 12 : LE PAPILLON SÉMANTIQUE DE POTTIER (2000).....	74
FIGURE 13 : LE PARCOURS ONOMASIOLOGIQUE.....	79
FIGURE 14 : LE PARCOURS SÉMASIOLOGIQUE.....	80
FIGURE 15 : LA STRUCTURE DU SIGNE LINGUISTIQUE DE POTTIER (1).....	90
FIGURE 16 : LA STRUCTURE DE SIGNE LINGUISTIQUE DE POTTIER (2).....	91
FIGURE 17 : LES COMPOSANTS DU SIGNE LINGUISTIQUE DE POTTIER (1).....	91
FIGURE 18 :LES COMPOSANTS DU SIGNE LINGUISTIQUE DE POTTIER (2).....	94
FIGURE 19 : LES COMPOSANTS DE LA LEXIE.....	99
FIGURE 20 : LES NIVEAUX DANS LA SÉMANTIQUE.....	102
FIGURE 21 : LA STRUCTURE DU SÉMÈME DANS LA STRUCTURE D'UN MORPHÈME.....	106
FIGURE 22 : LA STRUCTURE DU SÉMÈME.....	107
FIGURE 23 : LES CONSTITUANTS DU SÉMÈME.....	107
FIGURE 24 : LE CATÉGORÈME DANS LA STRUCTURE D'UN MORPHÈME.....	115
FIGURE 25 : LA STRUCTURE DE L'ÉNONCÉ SIMPLE.....	117
FIGURE 26 : LA STRUCTURE DU PARAGRAPHE.....	117
FIGURE 27 : LA STRUCTURE D'UNE UNITÉ MINIMALE DE L'ÉNONCIATION.....	117
FIGURE 28 : LA FORMULE GÉNÉRALE DE L'ÉNONCÉ.....	118
FIGURE 29 : LES TRAITS DE SIGNIFIANT.....	120
FIGURE 30 : LE GLOSSÈME DANS LA STRUCTURE D'UN MORPHÈME.....	121
FIGURE 31 : LA POLYVALENCE DU SIGNE.....	129
FIGURE 32 : LA NOMENCLATURE DES RELATIONS ENTRE LE SIGNIFIÉ ET LE SIGNIFIANT.....	131
FIGURE 33 : LA MONOSÉMIE , FIGURE 34 : LA MONOPHONIE ET LA MONOGRAPHIE.....	132
FIGURE 35: L'HÉTÉROSÉMIE, FIGURE 36: L'HÉTÉROPHONIE ET L'HÉTÉROGRAPHIE.....	132
FIGURE 37 : L'ALLOSÉMIE.....	133
FIGURE 38 : L'ALLOPHONIE ET L'ALLOGRAPHIE.....	133
FIGURE 39 : LA MÉTASÉMIE.....	133
FIGURE 40: LA POLYSÉMIE, FIGURE 41: LA POLYPHONIE ET LA POLYGRAPHIE.....	134
FIGURE 42 : LA PARASÉMIE (PARASYNONYMIE).....	135
FIGURE 43 : LA PARASÉMIE, DUE À UNE ÉVOLUTION HISTORIQUE DIVÉRGENTE.....	135
FIGURE 44: LA PARAPHONIE ET LA PARAGRAPHIE FIGURE 45: LA PARAPHONIE, LA PARAGRAPHIE ET LA PARASÉMIE (AVEC JEU).....	136
FIGURE 46 : LES RELATIONS DE SIGNIFIANTS ENTRAÎNENT LES RELATIONS DE SIGNIFIÉS.....	136
FIGURE 47 : L'HÉTÉROSÉMIE.....	137
FIGURE 48 : LE PROCESSUS DE CHOIX.....	141
FIGURE 49 : POLYCONCEPTUALISATION ET POLYSÉMIOSE.....	143
FIGURE 50 : LA VISION.....	143
FIGURE 51 : LE TABLEAU D'ENSEMBLE.....	144
FIGURE 52 : LA COMPRÉHENSION.....	148
FIGURE 53 : LA DÉNOMINATION.....	149
FIGURE 54 : L'ORTHONYME.....	150
FIGURE 55 : LA SIGNIFICATION.....	151

FIGURE 56 : LES TYPES DE MÉDIATION.....	153
FIGURE 57 : LE CHOIX ENTRE STRUCTURES SYNTAXIQUES ÉQUIVALENTES .....	161
FIGURE 58 : L'ÉPISÉMÈME .....	167

## **LISTE DES TABLEAUX**

TABLEAU 1: LA GENÈSE FORMATRICE DU MOT PAR GUILLAUME.....	48
TABLEAU 2 : LA GENÈSE FORMATRICE DU MOT PAR GUILLAUME.....	48
TABLEAU 3 : LA STRUCTURE DU NOM PAR GUILLAUME .....	49
TABLEAU 4 : L'ÉVOLUTION DES SÉMANTIQUES.....	83
TABLEAU 5 : LES COMPOSANTES DU SIGNE MINIMAL .....	97
TABLEAU 6 : LA STRUCTURE DU MOT DE GUILLAUME.....	98
TABLEAU 7 : LES SIGNES MINIMAUX SUR LES DIFFÉRENTS NIVEAUX SÉMANTIQUES. ....	102
TABLEAU 8: LES SIGNIFIANTS ET LEUR EXPLOITATION .....	127
TABLEAU 9 : LES SIGNES MINIMAUX DANS L'ACTE DE COMMUNICATION.....	167

## REFERENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Benveniste, E. (1974) *Problèmes de linguistique générale*. Paris: Gallimard.
- Bloomfield, L. (1970) *Le langage*. Traduit de l'américain. Paris : Payot.
- Bréal, M. (1897) *Essai de Sémantique (Science des significations)*. Paris : Librairie Hachette et Cie.
- Cervoni, J. (1992) *Bernard Pottier, Sémantique générale, PUF, Collection « Linguistique nouvelle », dec. comptes rendus. L'information Grammaticale, Année 1995, Volume 66, Numéro 1.*
- Dessaint, M. (1988) *La significati natura*. In : Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale, volume 7, Hommage à Bernard Pottier. pp. 261-272.
- Dorothee, S. (2006) *À l'origine du signe : le latin signum*, Paris: Association KUBABA, l'Hartmattan.
- Geeraerts, D. (1991) *Grammaire cognitive et sémantique lexicale*. In : Communications, 53, , Sémantique cognitive, pp. 17-50.
- Geeraerts, D. (2008) *La réception de la linguistique cognitive dans la linguistique du français*. CMLF'08, Paris : Insitut de Linguistique Française
- Guillaume, G. (1973) *Principes de linguistique théorique de Gustave Guillaume*, Recueil de textes inédits préparé en collaboration sous la direction de Roch Valin. Québec : Les presses de l'université Laval. Paris : Librairie, C. Klincksieck
- Heger, Kl. (1969) *L'analyse sémantique du signe linguistique*. In : Langue française. N4, 1969. pp. 44-66
- Hjelmslev, L. (1991) *Le langage*. Collection Folio essais (n° 171). Paris : Gallimard.
- Hjelmslev, L. (1968) *Prolégomènes à une théorie de langage*. Paris : Les éditions de minuit.
- Martinet, A. (1967) *Eléments de linguistique générale*. Paris : Armand Colin.
- Martin, R. (1983) *Pour une logique du sens*, Paris, PUF.
- Peeters, B. (1995) *Un cadre du monde du sens : La sémantique générale de Bernard Pottier*, compte rendu. Sémiotique 104-3/4 (1995), pp. 245-263, Walter de Gruyter.
- Pottier, B. (1962) *Systématique des éléments de relation*. Paris : Librairie Klincksieck.
- Pottier, B. (1974) *Linguistique générale*. Paris : Klincksieck.

- Pottier, B. (1987) *Théorie et analyse en linguistique*. Paris : Hachette.
- Pottier, B. (1992) *Sémantique générale*. Paris, PUF.
- Pottier, B. (1993) *Pensée et cognition*, in *Faits de langues*, n°1, pp.99-104.
- Pottier, B. (2000) *Représentations mentales et catégorisations linguistiques*. Louvain-Paris : Editions Peeters.
- Pottier, B. (2012) *Images et modèles en Sémantique*. Paris : Éditions Champion.
- Pottier Navarro, H. (1988) *Quelques aspects de l'évolution de la théorie de Bernard Pottier. Hommage à Bernard Pottier*. T.II, Paris, Klincksieck, pp. 631-647.
- Rastier, F. (1987) *Sémantique interprétative*. Paris: Presses Universitaires de France.
- Rastier, F. (1988) B. Pottier, *Théorie et analyse en linguistique, Paris, Hachette, 1987*, comptes rendus. *L'information Grammaticale*, Année 1988, Volume 36, Numéro 1.
- Rastier, F. (1988) *Problématiques sémantiques*. In : Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale, volume 7, 1988. Hommage à Bernard Pottier. pp 671-686.
- Rastier, F. (1993) *La sémantique cognitive. Éléments d'histoire et d'épistomologie*. In : Histoire Épistomologie Langage. Tome 15, fascicule 1, pp. 153-187.
- Rastier, F., Cavazza M. et Abeillé, A. (1994) *Sémantique pour l'analyse*. Paris: Masson.
- Saussure, F. d. (2005) *Cours de linguistique générale*. Paris : Éditions Payot&Rivages.
- Vallette, M. (2006) *Linguistiques énonciatives et cognitives françaises*, Paris : Honoré Champion.
- Wilmet, M. (1988) *Arbitraire du signe et nom propre*. In : Annexes des Cahiers de linguistique hispanique médiévale, volume 7. Hommage à Bernard Pottier. pp. 833-842.

### **Sources en ligne :**

- Anisimova, N. *L'analyse épistémologique et historique des théories sémantiques françaises*. Le thèse de doctorat (2002) [En ligne] Disponible sur : <http://31f.ru/dissertation/110-dissertaciya-istoriko-epistemologicheskij-analiz-francuzskix-semanticheskix-teorij.html> (consulté le 09/05/2016)
- Arba Leroy, K. *Brève Introduction à la théorie du signe*. Cours de philosophie de l'art (2010-2011) [En ligne] Disponible sur : <https://acadesetudiants.files.wordpress.com/>

[2010/10/arpa-philo-de-lart-brc3a8ve-introduction-c3a0-la-thc3a9orie-du-signe.pdf](http://2010/10/arpa-philo-de-lart-brc3a8ve-introduction-c3a0-la-thc3a9orie-du-signe.pdf)  
(consulté le 20/04/2016)

Encyclopædia Universalis France (2016) *Gustave Guillaume* [En ligne], Encyclopædia Universalis France. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/gustave-guillaume/> (consulté le 20/04/2016)

Encyclopædia Universalis France (2016) *Prolégomènes à une théorie du langage, livre de Louis Trolle Hjelmslev*. [En ligne], Encyclopædia Universalis France. Disponible sur : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/louis-trolle-hjelmslev/>  
(consulté le 20/04/2016)

Hébert, L. *Typologie des structures du signe : le signe selon le Groupe  $\mu$* . Actes Sémiotiques [En ligne] 2010, n° 113. Disponible sur : <http://epublications.unilim.fr/revues/as/1761>  
(consulté le 20/04/2016)

Hébert, L. *Sémantique Interprétative en résumé*. Texto (2000) pour l'édition électronique [En ligne] Disponible sur : [http://www.revue-texto.net/Inedits/Hebert\\_Semantique.html](http://www.revue-texto.net/Inedits/Hebert_Semantique.html) (consulté le 20/04/2016)

Rastier, F. *De l'essence double du langage, et le renouveau du saussurisme*. Texto ! — Textes et cultures, vol. XVIII (2013), n°3, pp. 6-29 [En ligne] Disponible sur : [http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3283/arena\\_intro\\_francois\\_rastier.pdf](http://www.revue-texto.net/docannexe/file/3283/arena_intro_francois_rastier.pdf)  
(consulté 06/05/2016)

Reyes, F. (2006) *Survol historique de la sémantique* [En ligne] Disponible sur : [www.docentes.unal.edu.co/jahreyes/docs/semantique3.ppt](http://www.docentes.unal.edu.co/jahreyes/docs/semantique3.ppt) (consulté 20/04/2016)

Spielmag, G. (2010) *Introduction à la sémiotique*. [En ligne] Disponible sur : <http://faculty.georgetown.edu/spielmag/docs/semiotique/sign4.htm> (consulté le 20/04/2016)